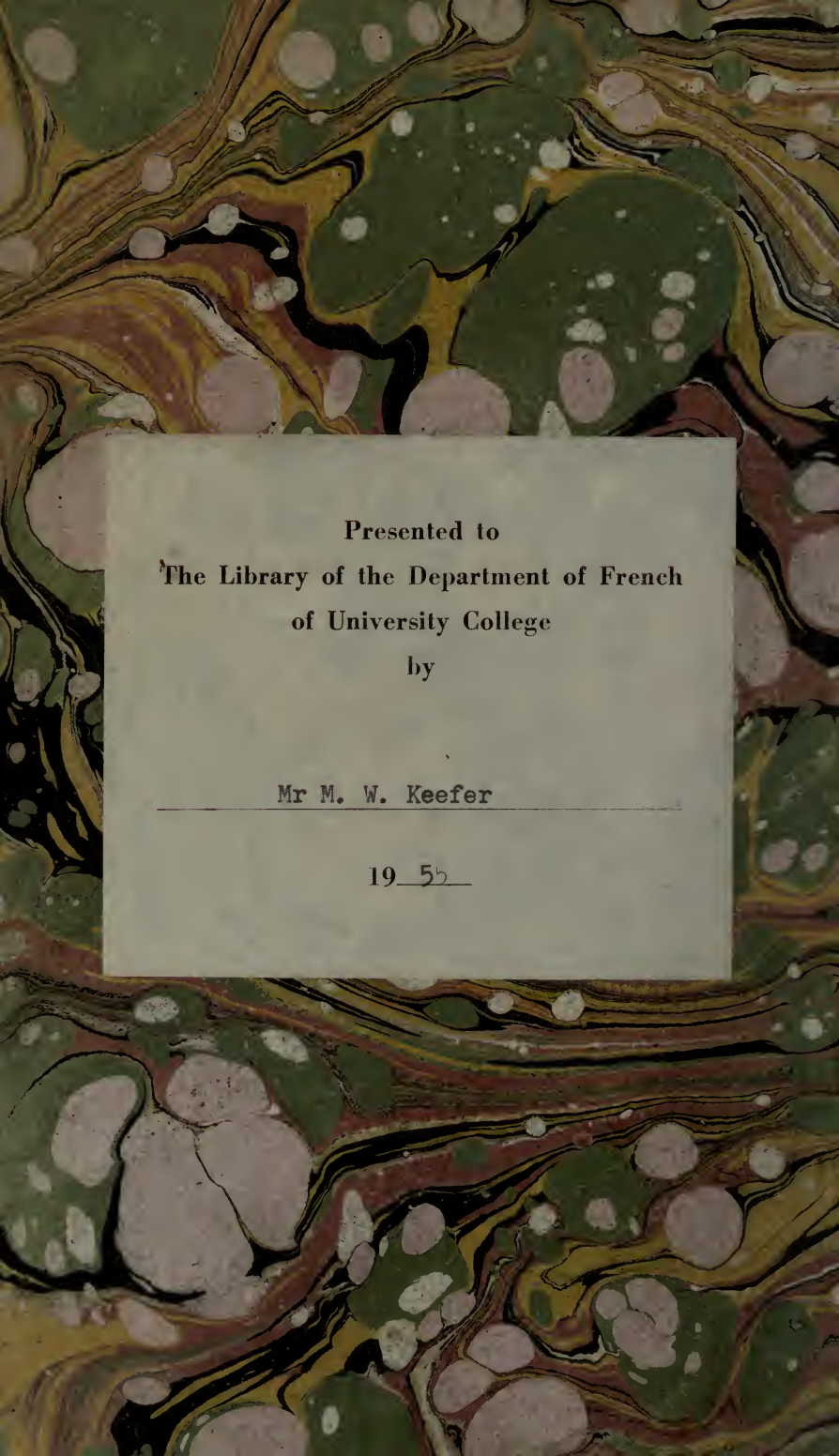


ERINDALE COLLEGE



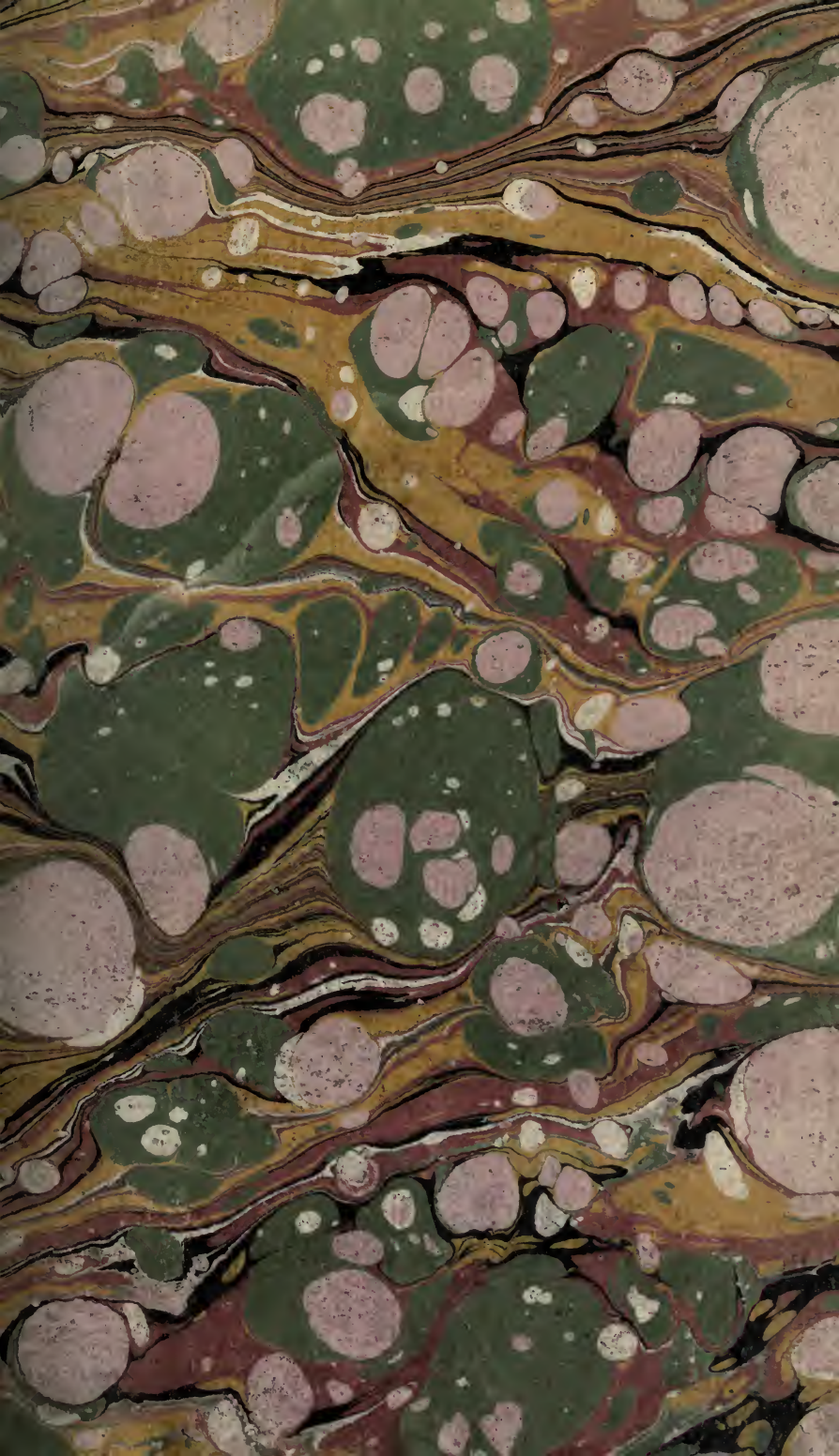
3 1761 02838 0582



Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by

Mr M. W. Keefer

19 52



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E Q U I N Z I E M E.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

O F U N I V E R

LIBRARY

OF THE

LIBRARY

ERINDALE
COLLEGE
LIBRARY

LETTRÉS

EN VERS

ET EN PROSE.

LETTRES

EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI,

DEPUIS EVEQUE DE LUÇON.

NON, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchans qu'on le publie;
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au fein des Grâces et des Jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votrè profè et ma poësie,
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaifanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des Dieux
Jette une pointe d'ambrosie.

1716.

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poètes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver; du moins je resterai à Sully après le départ

— du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement
1716. touché des marques que vous me donnez de votre
souvenir ; je le ferai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie ,
Et de l'Eglise et de l'Amour ,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie ,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie ?
Et ferait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel , un plus beau jour ,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *tracasserie* ?
Evitons ce monstre odieux ,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux ;
Et que le ciel en sa furie ,
De notre bonheur envieux ,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur ?
Le courroux étourdi la guide ,
L'embarras , le soupçon timide ,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide ,
Et la caresse dans ses bras.

Que l'Amour , secouant ses ailes ,
 De ces commerces infidelles
 Puisse s'envoler à jamais !
 Qu'il cesse de forger des traits
 Pour tant de beautés criminelles !
 Et qu'il vienne au fond du Marais ,
 De l'innocence et de la paix
 Goûter les douceurs éternelles !

1716.

Je hais bien tout mauvais rimeur
 De qui le bel esprit baptise
 Du nom d'ennui la paix du cœur ,
 Et la constance , de sottise.
 Heureux qui voit couler ses jours
 Dans la mollesse et l'incurie ,
 Sans intrigues , sans faux détours ,
 Près de l'objet de ses amours ,
 Et loin de la coquetterie !
 Que chaque jour rapidement
 Pour de pareils amans s'écoule !
 Ils ont tous les plaisirs en foule ,
 Hors ceux du raccommodement.
 Quelques amis dans ce commerce
 De leur cœur , que rien ne traverse ,
 Partagent la chère moitié ;
 Et dans une paisible ivresse ,
 Ce couple avec délicatesse
 Aux charmes purs de l'amitié
 Joint les transports de la tendresse.

Voilà , Monsieur , des médiocrités nouvelles pour
 l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-
 vous bien où est ce réduit dont je vous parle ?

— M. l'abbé *Courtin* dit que c'est chez madame de
 1716. *Charost*. En quelque endroit que ce soit , n'importe,
 pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre présence ,
 Galant prier de Trigolet ,
 Très-aimable et très-frivolet :
 Venez voir votre humble valet
 Dans le palais de la constance.
 Les Grâces , avec complaisance ,
 Vous suivront en petit collet ;
 Et moi leur serviteur follet ,
 J'ébaudirai votre excellence
 Par des airs de mon flageolet ,
 Dont l'amour marque la cadence
 En faisant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom
 de M. l'abbé *Courtin* , qui me laisse le soin de faire
 en vers les honneurs de son teint fleuri et de sa croupe
 rebondie. Nous vous envoyons , pour vous délasser
 dans votre royaume , une lettre à M. le grand-prieur ,
 et la réponse de l'*Anacréon du Temple*. Je ne vous
 demande pour tant de vers qu'un peu de prose de
 votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne
 compagnie , que je commence à goûter bien fort , il
 faudra , s'il vous plaît , que vous me souffriez quel-
 quefois près de vous à Paris.

L E T T R E I I.

1717.

A M. LE PRINCE DE VENDÔME. (a)

DÉ Sully , salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes ,
De la part de l'abbé Courtin ,
Et d'un rimailleur des plus minces ,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez , Monseigneur , que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un , gras , rond , gros , court , séjourné ,
Citadin de Papimanie ,
Porte un teint de prédestiné ,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps ,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né ,
Maigre , long , sec et décharné ,
N'ayant eu croupe de sa vie ,
Moins malin qu'on ne vous le dit ,
Mais peut-être de Dieu maudit ,
Puisqu'il aime et qu'il verse.

(a) C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France, L'abbé Courtin était un de ses amis , fils d'un conseiller d'Etat , et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

— Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse
 1717. un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié
 prose, comme en usaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*,
 les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres.
 J'aurais presque ajouté *Voiture*, si je ne craignais de
 fâcher mon confrère, qui prétend, je ne fais pourquoi,
 n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,
 Se réservait la prose à faire,
 Abandonnant à son confrère
 L'emploi flatteur et dangereux
 De rimer quelques vers heureux,
 Qui peut-être auraient pu déplaire
 A certain censeur rigoureux
 Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par
 le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui
 n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition
 qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère,
 Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
 Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
 Baïsse les yeux et marche de côté.
 Il favorise, et certes c'est dommage,
 Force fripons; mais il conduit le sage.
 Il est au bal, à l'église, à la cour;
 Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureusement ce Dieu n'était pas à Sully; il
 était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et

madame de... sans cela nous eussions achevé notre
ouvrage sous ses yeux.

1717.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.

Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienfiance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.

Bacchus y paraîtrait de tocané échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'imagination ferait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace

1717.

En eût fait l'ame d'un repas ,
 Lorsqu'à table il tenait sa place ,
 Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ;
 Nous ne sommes point beaux esprits :
 Et notre flageolet timide
 Doit céder cet honneur charmant
 Au luth aimable , au luth galant
 De ce successeur de Clément ,
 Qui dans votre temple réside. (b)
 Sachez donc que l'oïfiveté
 Fait ici notre grande affaire. (1)
 Jadis de la Divinité
 C'était le partage ordinaire ;
 C'est le vôtre , et vous m'avoûrez
 Qu'après tant de jours consacrés
 A Mars , à la cour , à Cythère ,
 Lorsque de tout on a tâté ,
 Tout fait , ou du moins tout tenté ,
 Il est bien doux de ne rien faire.

V A R I A N T E.

(1) Fait ici notre unique affaire :
 Nous buvons à votre santé ;
 Dans ce beau séjour enchanté ,
 Nous faisons excellente chère ,
 Et voilà tout : en vérité ,
 Vous avez la mine d'en faire
 Tout autant de votre côté.

(b) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple , qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

L E T T R E I I I.

1717.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que *Chapelle* a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de fuite. (1) Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de son temps; ce vice fit beaucoup de tort à sa santé, et enfin à son esprit.

1717.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux esprits ,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice ,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service ;
Ou la forcière Pythonisse ,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux .
A ce sot prince des Hébreux ,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère :
C'est bien assez d'une chanson ,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
Eh ! de grâce , monsieur Chapelle ,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non , sur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu , dit-on ,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton ,
Descendez , aimable Chapelle.

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée

Reçut quelque approbation ;
 Car enfin , quoique mal tournée ,
 Elle était faite en votre nom.
 Chapelle vint. A son approche ,
 Je sentis un transport soudain ;
 Car il avait sa lyre en main ,
 Et son Gassendi (b) dans sa poche ;
 Il s'appuyait sur Bachaumont ,
 Qui lui servit de compagnon
 Dans le récit de ce voyage
 Qui du plus charmant badinage
 Fut la plus charmante leçon.

1717.

Je vous dirai pourtant en confidence , et si la poste ne me pressait , je vous le rimerais ; ce *Bachaumont* n'est pas trop content de *Chapelle*. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages , *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien ; car c'est moi , me dit-il tout bas à l'oreille , qui ai fait les plus jolies choses du voyage , et entre autres : *Sous ce berceau qu'amour exprès...*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs ; il suffit de vous dire que je m'adressai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre
 Ces vers aisés , ces vers coulans ,

(b) *Gassendi* avait élevé la jeunesse de *Chapelle* , qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait , il expliquait le système aux convives ; et lorsqu'ils étaient sortis de table , il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

1717.

De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire ?
L'amour , me dit-il , et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin ;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien.

L E T T R E I V.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully.

MONSIEUR LE DUC,

JE crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection , et je vous puis affurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé , mais d'être soupçonné de vers infames , également indignes , j'ose le dire , de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poètes , mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent ; si vous la trouvez digne de vous , elle le sera de lui , et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

qui sont toujours favorables aux malheureux , quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes , et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis , vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense ; et si la poésie ne vous en plaît pas , vous en aimeriez du moins la vérité.

1717.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci , où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner , vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux arts , que vous êtes presque le seul qui puisse le faire ; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès , vous ne protégez que vos admirateurs ; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poètes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces ,
 Comblé d'honneurs et des peuples chéri ,
 L'heureux Mécène était le favori
 Du Dieu des vers et du plus grand des princes ;
 Mais à longs traits goûtant la volupté ,
 Son premier dieu ce fut l'oïveté.
 Si quelquefois réveillant sa mollesse ,
 Sa main légère entre Horace et Maron
 Daignait toucher la lyre d'Apollon ,
 Comme la Fare il chantait la paresse.
 Pour toi , mêlant le devoir au plaisir ,
 Dans les travaux tu te fais un loisir ;
 Tu fais charmer au conseil comme à table.
 Mécène à toi n'est pas à comparer ,

1717.

Et je te crois , j'ose ici l'assurer ,
Moins paresseux , et non pas moins aimable.

Heureux , monfieur le duc , ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi , la feule grâce que je vous demande , eft celle de vous voir.

L E T T R E V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully , le 20 juillet.

MONSIEUR ,

JE ne fais fi vous vous fouviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi , car je ne veux point vous propofer de vous donner du mouvement ; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation , cela eft trop difficile : mais de me dire votre fentiment fur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne ; et fi vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez , je vous aurai plus d'obligation que fi vous me fefiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à préfent autour d'un
alembic ,

alembic , et ferez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers ; mais , je vous supplie , que la chimie ne vous brouille point avec la poésie. 1717.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez sur le Parnasse ,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.
Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène ,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc , Monsieur , un œil critique sur mon ouvrage ; et si vous avez quelque bonté pour moi , renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent ; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit ; enfin que tout ceci soit , je vous supplie , entre vous et moi.

Je suis , &c.

1717.

L E T T R E V I.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMÉURE.

A Sully.

J E vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps :
Les Chapelles , les Manicamps ,
Ces voluptueux et ces sages
Qui rimans , chassans , disputans
Sur ces bords heureux de la Loire ,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sully ;
s'il m'était permis d'en fortir. M. le duc de *Sully* est
le plus aimable des hommes , et celui à qui j'ai le
plus d'obligation. Son château est dans la plus belle
situation du monde ; il y a un bois magnifique dont
tous les arbres sont découpés par des polissons ou
des amans qui se sont amusés à écrire leurs noms
sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés ,
Et tant de noms entrelacés ,
Il n'est pas mal-aisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches* comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Listenai*, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette ; on assure qu'ils sont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie ; vous verrez de qui ils sont. (*)

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Uffé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'*Uffé*, après avoir passé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil* ; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Uffé ; si non je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

(*) Voyez les Poésies mêlées, volume de *Contes*.

1717.

L E T T R E V I I.

A M. * * *

JOUISSÉZ, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assa-finer des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination,

Et par mon démon lutiné
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois,
De Sully, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois

Que le grand prince qui m'exile
Ne l'est près du trône des rois.

1717.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont
je vous fais confiance, car on pourrait bien me
laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir mal-
heureux ; je connais ma portée, je ne suis pas fait
pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux ;
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.

Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est par fois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;
Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi ;
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus
que la comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve
ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire que
tout Paris est enchanté des attraits de la nouveauté ;

Que son goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin
Au pesant et fade Molière.

1718.

L E T T R E V I I I.

A M. DE LA FAYE.

LA FAYE, ami de tout le monde,
 Qui savez le secret charmant
 De réjouir également
 Le philosophe, l'ignorant,
 Le galant à perruque blonde;
 Vous qui rimez comme Ferrand
 Des madrigaux, des épigrammes,
 Qui chantez d'amoureuses flammes
 Sur votre luth tendre et galant;
 Et qui même assez hardiment
 Ofâtes prendre votre place
 Auprès de Malherbe et d'Horace,
 Quand vous alliez sur le Parnasse
 Par le café de la Laurent :

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Par fois je lis une belle strophe de votre ami M. de la Motte, et puis je me dis tout bas : *Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'assez bien ?* Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis : *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe sur un pfaume ou sur une épigramme ordurière

de *Roussseau*, cela éveille mon odorat ; je veux lire
 ses autres ouvrages , mais le livre me tombe des 1718.
 mains : je vois des comédies à la glace , des opéra
 fort au-dessous de ceux de l'abbé *Pic* , une épître au
 comte d'*Ayen* qui est à faire vomir ; un petit voyage
 de Rouen fort insipide ; une ode à M. *Duché* fort
 au-dessous de tout cela ; mais ce qui me révolte et
 qui m'indigne , c'est le mauvais cœur qui perce à
 chaque ligne. J'ai lu son épître à *Marot* , où il y a de
 très-beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un
 enragé qu'un poète. Il n'est pas inspiré , il est possédé ;
 il reproche à l'un sa prison , à l'autre sa vieillesse ; il
 appelle celui-ci athée , celui-là maroufle. Où donc
 est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si
 grossières ? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. *Despréaux*
 quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs :
 aussi son style était doux et coulant ; mais celui de
Roussseau me paraît inégal , recherché , plus violent
 que vif , et teint , si j'ose m'exprimer ainsi , de la bile
 qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de
Crébillon , il dise qu'il vient de sa griffe *Apollon* molester.

Quels vers que ceux-ci :

„ Ce rimeur si sucré

„ Devient amer , quand le cerveau lui tinte ,

„ Plus qu'aloës , ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule sur un raisonne-
 ment faux ; il veut prouver que tout homme d'esprit
 est honnête homme , et que tout sot est fripon ; mais
 ne ferait-il pas la preuve trop évidente du contraire ,
 si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul

— talent de la versification ? Je m'en rapporte à vous et
 1718. à tout Paris. *Rousseau* ne passe point pour avoir d'autre
 mérite ; il écrit si mal en prose que son *factum* est une
 des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au
 contraire celui de M. *Saurin* est un chef-d'œuvre ,
et quid facundia posset , tum paruit. Enfin voulez-vous
 que je vous dise franchement mon petit sentiment
 sur MM. de *la Motte* et *Rousseau* ? M. de *la Motte*
 pense beaucoup et ne travaille pas assez ses vers ;
Rousseau ne pense guère , mais il travaille ses vers
 beaucoup mieux : le point serait de trouver un poète
 qui pensât comme *la Motte* et qui écrivît comme
Rousseau , (quand *Rousseau* écrit bien , s'entend) mais ,

*Pauci , quos æquus amavit
 Jupiter , aut ardens evexit ad æthera virtus ,
 Dîs geniti , potuère.*

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous
 et raisonner des belles lettres : je commence à m'en-
 nuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce
 que c'est que l'ennui :

Car vous qui toujours le chassez ,
 Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
 Trop heureux si ces vers à la hâte tracés ,
 Ne vous l'ont déjà fait connaître !
 C'est un gros dieu lourd et pesant ,
 D'un entretien froid et glaçant ,
 Qui ne rit jamais , toujours bâille ;
 Et qui depuis cinq ou six ans
 Dans la foule des courtisans
 Se trouvait toujours à Versailles.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour Gènes (1); votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point; ne ressemblez pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de *César* et de *Pompée*.

1718.

Non cette brillante folie
 N'a point enchaîné vos esprits :
 Vous connaissez trop bien le prix
 Des douceurs de l'aimable vie
 Qu'on vous voit mener à Paris
 En assez bonne compagnie ;
 Et vous pouvez bien vous passer
 D'aller loin de nous professer
 La politique en Italie.

(1) M. de la Faye était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

1718.

L E T T R E I X.

A M. D E G E N O N V I L L E.

A MI que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers ;
Et dont Chaulieu chérit la Fare :
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts
Vous dont les agrémens divers ,
L'imagination féconde ,
L'esprit et l'enjoûment , sans vice et sans travers ,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers ,
Si mes vers , comme vous , plaîsaient à tout le monde :
Votre épître a charmé le pasteur de Sully ;
Il se connaît au bon , et partant il vous aime ;
Votre écrit est par nous dignement accueilli ,
Et vous ferez reçu de même.

Il est beau , mon cher ami , de venir à la campagne tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions ; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère , et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité ? est-ce une chimère ? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier ? *Law* est-il un Dieu , un fripon , ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde ? Se contente-t-on de richesses imaginaires ? C'est un chaos que je ne puis

débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie. 1718.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écoffais malin,
Comme la vieille sibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre destin ;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville ;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain ;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

1720.

L E T T R E X.

A M. D E F O N T E N E L L E.

De Villars , le premier septembre.

LES dames qui sont à Villars , Monsieur , se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues ; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer ; et comme leur goût décide des nôtres , nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure ,
 Lits que de ses mains la nature ,
 Dans ces jardins délicieux ,
 Forma pour une autre aventure ,
 Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;
 Nous prenons Vénus pour Mercure ;
 Car vous saurez qu'ici l'on n'a
 Pour examiner les planètes ,
 Au lieu de vos longues lunettes ,
 Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles , nous négligeons fort le soleil , à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite

fans que l'air fût obscurci d'aucun nuage , il a perdu
 fenfiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous 1720.
 n'avons fu cette nouvelle que sur les cinq heures du
 soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre , et nous
 avons pris le soleil pour la lune , tant il était pâle.
 Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même
 chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons , Monsieur ,
 comme à notre maître. Vous savez rendre aimables
 les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent
 à peine intelligibles ; et la nature devait à la France
 et à l'Europe un homme comme vous pour corriger
 les savans , et pour donner aux ignorans le goût des
 sciences.

Or dites-nous donc , Fontenelles ,
 Vous qui par un vol imprévu ,
 De Dédale prenant les ailes ,
 Dans les cieux avez parcouru
 Tant de carrières immortelles ,
 Où saint Paul avant vous a vu
 Force beautés surnaturelles ,
 Dont très-prudemment il s'est tu :
 Du soleil , par vous si connu ,
 Ne savez-vous point de nouvelles ?
 Pourquoi sur un char tout sanglant
 A-t il commencé sa carrière ?
 Pourquoi perd-il , pâle et tremblant ,
 Et sa grandeur et sa lumière ?
 Que dira le Boulainvilliers (a)

(a) Le comte de *Boulainvilliers* , homme d'une grande érudition , mais
 qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de *Fleuri* disait

1720.

Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incursions ,
Des édits , des guerres sanglantes ,
Quelques nouvelles actions ,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis quand vous étiez pasteur
On vous eût vu sur la fougère ,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire ,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon ,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie ,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul , de réfraction.
Mais daignez un peu , je vous prie ,
Si vous voulez parler raison ,
Nous l'habiller en poésie ;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie. (1)

de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir , ni le passé , ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'Histoire de France.

(1) C'est dans la réponse de *Fontenelle* à ces vers que se trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

L E T T R E X I.

1722.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet.

U NE beauté qu'on nomme Rupelmonde ,
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde ,
Et qui nous donne à tous la loi ,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse , comme à vous , à lui plaire attentive ,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, Monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

(a) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alègre*, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

1722.

Puissent messieurs du congrès ,
En buvant dans cet asile ,
De l'Europe assurer la paix !
Puissiez-vous aimer votre ville ,
Seigneur , et n'y venir jamais !
Je fais que vous pouvez faire des homélies ,
Marcher avec un porte-croix ,
Entonner la messe par fois
Et marmoter des litanies.
Donnez , donnez plutôt des exemples aux rois ;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence ;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France ,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois , Monseigneur , d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait , et qui de toutes les grâces que vous pouvez lui faire , regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

L E T T R E X I I .

1723.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre.

D E J A de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups ;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie ,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure ,
Embellis par l'esprit , ornés par la nature ,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me sens confondre !
En louant mes talens , que vous les surpassez !
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchans , vos vers coulans et doux ,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poètes ,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables
de la petite vérole peuvent me permettre. Le triste
état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus
au long ; mais comptez , Monsieur , que rien ne peut
m'empêcher d'être sensible toute ma vie à votre
amitié , et que je la mérite par ma tendresse et mon
estime respectueuse pour vous.

Lettres en vers , &c.

* C

1727.

L E T T R E X I I I.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

TOUTES les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma bastille, Madame, est la très-humble servante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous fuivirent ,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien surpris quand ils virent
La fermeté , la paix , et toutes les vertus ,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage , si précieux et si rare ,
vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour ;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez , dit-on , Madame , trouvé , dans votre
château , le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée

Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :

1727.

On vous prendrait pour une Orphée :

Mais vous n'avez point fu , trop malheureuse fée ,

Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours
heureuse , et que la tranquillité de votre séjour de
Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nou-
veaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit
peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu

Joignit toujours l'utile à l'agréable ;

On admira dans le tendre Chaulieu

De ses chansons la grâce inimitable.

Il vous fallait les perdre un jour tous deux ,

Car il n'est rien que le temps ne détruise ;

Mais ce beau dieu qui les arts favorise ,

De ses présens vous enrichit comme eux ,

Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.

1730.

L E T T R E X I V.

A M. THIRIOT.

A TULLIE (*), *imité de Catulle la Faye.*

QUE le public veuille ou non veuille ;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens sont les plus ravissans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs , mon cher *Thiriot* ; mais avant de mourir dans mon lit comme un sot , je viens de changer la dernière scène de *Tullie*. Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos seigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment , qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela est ,

Ma Tullie , il est déjà temps ;
Allons , vîte que l'on te cueille.

Venez , mon cher ami , me dire des nouvelles.

(*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans *Brutus*.

L E T T R E X V.

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier.

J E ne l'ai plus , aimable Cideville ,
Ce don charmant , ce feu sacré , ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile ,
Et qui dictait à la Faye , à Chaulieu
Conte , dixain , épître , vaudeville.
Las ! mon démon de moi s'est retiré.
Depuis long-temps il est en Normandie :
Donc quand voudrez , par Phébus inspiré ,
Me défier aux combats d'harmonie ,
Pour que je sois contre vous préparé
Renvoyez-moi , s'il vous plaît , mon génie.

Adieu ; comptez toujours sur la plus tendre amitié
de l'hypocondre V.

1732.

L E T T R E X V I.

A M. DE MONCRIF.

mars.

MUSE aimable , muse badine ,
 Esprit juste et non moins galant ,
 Vous ressemblez bien mieux à la Fare , à Ferrand
 Que je ne ressemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés ; j'y suis plus sensible
 qu'à des battemens de mains. (1)

Mon cher et aimable *Tithon* , j'ai été deux fois à
 votre palais sans pouvoir saluer son Altesse. J'avais
 aussi à vous prier de passer chez madame de *Fontaine-*
Martel , qui se vante d'avoir quelque chose à vous
 dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la
 voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste*
 et *Palamède* ; ayez la bonté , je vous prie , de lui dire
 des choses bien tendres de la part de son admirateur.
 A l'égard de votre prince , je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre Altesse ratée :
 Cela veut dire , hélas , tout simplement ,
 Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
 Pour vous faire son compliment.
 Heureux qui ferait à portée
 De rater effectivement
 Votre personne tant vantée !
 Il n'en ferait rien sûrement.

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être représentée avec applau-
 dissement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de *Clermont* ; mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers ; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

L E T T R E X V I I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet.

OUI, je vais, mon cher Cideville,
 Vous envoyer incessamment
 La pièce où j'unis hardiment
 Et l'Alcoran et l'Evangile,
 Et justaucorps et doliman,
 Et la babouche et le bas blanc,
 Et le plumet et le turban,
 Comme votre muse facile
 Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez assurément
 Des airs français, du sentiment
 Avec la fierté de l'Asie.
 Vous concilierez aisément
 Les discours de notre patrie
 Avec les mœurs d'un ottoman ;

1732.

Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres ! je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent, mais comment trouver un instant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Pendant ce temps-là on joue les cinq sens à l'opéra, à la comédie française, à l'italienne, et à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages ; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

L E T T R E X V I I I .

1732.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau , ce 29 octobre.

MUSE ET GRACE ,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérens. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, Muse et Grâce! Mais il faut vous le déguiser trop adroitement; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

1732.

Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés
Que sous le voile du mystère.
Quoi ! sans art je ne puis vous plaire ,
Lorsque sans lui vous m'enchantez ?

Non , Muse et Grâce , il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous , et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommo­diez le parlement avec la cour , afin que vous puissiez venir souper très-fréquemment chez madame de *Fontaine-Martel* ; car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours , il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers , de ceux qui les récitent , de ceux qui les notent , de ceux qui les chantent , de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours , ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés , et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance ,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'affurer M. le président de *Lubert* de mes respects , et daignez m'honorer de votre souvenir.

L E T T R E X I X.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel;
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel;
Je l'ai renversé comme Ulysse;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice:
J'en fus sauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la....

1732.

Je me rends tout entier , mon cher *Cideville* , aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté , je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours , mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau , me rendait le plus paresseux ami du monde.

J'en'ai point répondu, ce me semble , à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne fais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez ; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus , et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous ferez aperçu , en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez , qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets , il est des sympathies...

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

Mon , ubi publicas

Res ordinariis , grande munus

Cecropio repetes cothurno.

C'est ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville* ; et cela ne veut dire autre chose sinon , quand vous aurez jugé vos procès , vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici *Zaïre* ; il y avait honnêtement du monde , et cela fut assez bien reçu , à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son

frère *Caunus* , mais on y va , quoiqu'on en dise du mal. L'opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours , sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va , quoiqu'on dise du mal du maître , et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie , et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable , et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer , mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes , nommé M. de *Montessu* , avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite , et s'était tapi à Paris chez la demoiselle *Labaté* , comédienne assez médiocre , mais assez jolie catin. Il est mort incognito de la petite vérole , au grand étonnement des connaisseurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne , si vous n'avez point vu mes petits verficulets pour la demoiselle *Gaußin* , je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages , et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi , un peu , je vous prie , si vous avez vu l'épouse de *Gilles Bernières* , et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

1732.

L E T T R E X X.

A M. D E C I D E V I L L E.

8 décembre.

J E vous envoyai l'autre jour
 L'abrégé d'un pèlerinage
 Que je fis en certain séjour
 Où vous faites souvent voyage ,
 Ainsi qu'au temple de l'Amour.
 Pour ce dernier n'y veux paraître ,
 J'y suis dès long-temps oublié ;
 Mais pour celui de l'amitié ,
 C'est avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde ; et surtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû , mon cher *Cideville* , vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaissait , il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune *Zaïre* de vos mains sans l'errata que j'ai envoyé à *Fore* , et de vouloir bien attendre , pour la rendre publique à Rouen , qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices , mais Paris doit avoir les secondes , ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

L E T T R E X X I.

1733.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

M O I qui dans mes amusemens
Cherchant quelque sage lecture ,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la sainte Ecriture ;
Hier je lifais l'aventure
De ce bon père des croyans ,
Qui de Dieu chantant les louanges ,
Vit arriver dans son réduit ,
Vers les approches de la nuit ,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu , Madame , le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont , et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme , et que vous n'avez pas daigné souper chez moi , crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine , vous auriez fait une cène dans mon hermitage ; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable ,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable ,
Et dont vous aimez mieux le tour ,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déesses un couple aimable ,
Conduites par le Dieu d'Amour ;

1733.

Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde , ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le faisaient craindre , et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu , de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar , de quitter leur palais pour une chaumière , et bonne compagnie pour un malade.

Ciel ! que j'entendrais s'écrier
Marianne , ma cuisinière ,
Si la duchesse de Saint-Pierre ,
Du Chatelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tannière !

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne , que ne doit-on pas attendre de votre indulgence !

Les Dieux sont bons , ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur suffit , le cœur est tout pour eux ,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

LETTRE

L E T T R E X X I I.

1733

A M. DE MONCRIF.

11 avril.

Du Dieu du goût j'ai le temple pollé,
Du Dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous savez *plaire*, aimer, chanter, écrire:
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des fots, et qu'on prend pour satire.
Donc je verrai mon temple vermoulu.
Vous, vous ferez baissé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu;
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de *Crébillon* fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de M. de *Crébillon*; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, le Temple du goût ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que M. de *Crébillon* laissera manger mon Temple par ses chats, et qu'il sera long-temps sans le lire; et il fera bien; car il vaut mieux qu'il achève *Catilina*; que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever son

Lettres en vers, &c. -

*D

— 1733. divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot , mon aimable *Quin-monté*. Je vous fouhaite , et à *Lull-brass*, tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là , et je ferai à midi au parterre. *J love you with all my heart.*

L E T T R E X X I I I.

A M. D E M O N C R I F.

IL faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen , mon cher *Moncrif*, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de son Altesse pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de *Fontaine-Martel* disait à ce propos :

Puisse-t-il sans cérémonie ,
 Au saint jour de l'Epiphanie ,
 Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui !
 Ah ! s'il venait dans cet asile ,
 Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
 Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur ? Ce n'est pas mon affaire , c'est la vôtre.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Vous qui savez ce secret , enseignez - nous comme il faut s'y prendre.

L E T T R E X X I V.

1733.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

LES lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce style aimable et gracieux,
Et cette prose si polie,
Me font voir que la poésie
N'est pas le langage des Dieux.

Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car si vous et votre amie vous vous aviez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment, il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite

Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur,
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,
Je méprise le monde, et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi,
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

— Permettez, Madame, que j'affure M. de *Forcalquier*
1733. de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchanteresse ;
Il parle avec esprit et pense sagement :
Nos vieux barbons font cas de son discernement ,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjouement ;
Avec tant d'agrémens qui le suivent sans cesse
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ?

L E T T R E X X V.

A M. DE CIDEVILLE.

14 août.

L y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile prose à vos agaceries poétiques, qui ont si fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*,

Mais une triste maladie ,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie ;
Je ne chante plus qu'Emilie :
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieuse lettre. *Emilie* a répondu comme *Benferade* à *Dangeau* , au nom des filles de la reine :

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question , à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous ferez fidelle , car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon : 1733.

*Je l'adore comme les Dieux
Qu'on invoque sans les connaître.*

Permettez-moi , s'il vous plaît , d'ajouter à cette pensée ,

Une petite différence
Est entre Emilie et les Dieux :
C'est que plus on s'informe d'eux ,
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage :
Sachez que quand vous la verrez ,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle est donc , me direz-vous , cette divinité ? Est-ce quelque madame de *la Rivaudaye* ? Est-ce une personne en l'air ? Non , mon cher *Cideville*.

Je vais , sans vous dire son nom ,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'est qu'Emilie :
Elle est belle et fait être amie ,
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie ;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de faillie ;

1733.

Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon ,
Mais retient la coquetterie ;
Elle a , je vous jure , un génie
Digne d'Horace et de Newton ,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie ,
Et des banquiers de Pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là , et je vous réponds
qu'il est si vrai , qu'elle est la seule qui ne s'y recon-
naîtra pas. Pour moi qui lui suis attaché à proportion
de son mérite , ce qui veut dire infiniment ,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :
L'amour serait votre partage ,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands Dieux ! (s'il en est d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié :
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié !
L'amitié jamais ne s'altère ;
Elle rend sagement heureux ,
Sans emportement , sans mystère.
L'amour aurait plus de quoi plaire ;
Mais c'est un feu trop dangereux.
On a des momens si fâcheux
Avec gens de ce caractère !

Adieu ; vous êtes *Emilie* en homme , et elle est
Cideville en femme. Notre ami *Formont* m'a écrit une
lettre sur *Locke* , dans laquelle je crois qu'il ne s'est

pas assez souvenu des sentimens de ce philosophe. Je
veux lui écrire sur cet article. 1733.

Pardon, aimable *Cideville* ; je ne vous écris point de ma main , mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître à Emilie* ; vous verrez que je hais *Rousseau* , mais qui ne fait pas haïr , ne fait pas aimer.

L E T T R E X X V I.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris , le 29 d'auguste.

VOTRE lettre , Monsieur , pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine *Emilie* savait combien je vous étaiis attaché , et fait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez , et elle mêle ses regrets aux miens : c'est une femme que l'on ne connaît pas ; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire ; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amusemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaise de mes lettres. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original ; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français , craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Eglise anglicane.

1733.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philosophie ;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne font brûlés qu'en l'autre vie.

Vous me demandez l'*Epître à Emilie* ; mais vous savez bien que c'est à la divinité même , et non à l'un de ses prêtres , qu'il faut vous adresser , et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui défobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle ame est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons ;
Son esprit est très-philosophe ,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde font de son âge , et son mérite est au-dessus de son âge , de son sexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle est tyrannique :
Il faut , pour lui faire sa cour ,
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique , et qui préfère l'amitié d'*Emilie* à tout le reste , je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître ,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être ,

L'art de penser est consolant

Quand on renonce à l'art de plaire.

1733.

Ce sont deux beaux métiers vraiment ,

Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser entre *Emilie* et vous ; j'aurais été l'admirateur de tous deux ; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison comme *Horace* de celle de *Mécène* :

Nil mihi officit unquam ,

Ditior hic aut est quia doctior. Est locus uni-
Cuique suus.

Mais vous allez courir à Avignon : *Emilie* est toujours à la cour , et cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. Pour moi je reste presque toujours dans ma solitude , entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de *Caumont* de réputation , et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien , *sublimi feriam sidera vertice.*

1733.

L E T T R E X X V I I

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

JE vous envoie, Madame, cette *Epître sur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée. (1)

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
 Ces vers contre la calomnie ;
 Ce monstre dangereux ne vous bleffa jamais ;
 Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
 Votre esprit sage et mesuré ,
 Non moins indulgent qu'éclairé,
 Plaint nos travers au lieu d'en rire ,
 Excuse quand il peut médire ;
 Et des vices de l'univers
 Votre vertu , mieux que mes vers ,
 Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon obéissance une petite œuvre de fureur : *La mule du pape*. C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome ; mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

(1) A madame du Châtelet. Voyez le volume d'*Epîtres*.

L E T T R E X X V I I I. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 septembre.

L'AUTRE jour l'amitié , d'un air simple et facile ,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
Ils sont , tu le vois bien , du charmant Cideville ,
Dit-elle , et tu connais l'air tendre et séducteur
Dont cet ingénieux pasteur ,
Par ses accens nouveaux à son gré ressuscite
Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite ;
Mais il t'a prodigué dans son style enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponse , mon aimable ami , à votre charmante églogue , et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal ! N'accusez point ma paresse ; mon cœur surtout n'est point paresseux , mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire ; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais , vous le savez bien , passer ma vie entre ces lettres et vous , faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets ! L'abbé *Linant* , ou plutôt *Linant* qui n'est plus abbé vient d'arriver , toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse

1733.

de Paris , après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi , mais ce n'est pas ma faute , c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné , et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé *le Febvre* , qui fait aussi des vers harmonieux , et qui est né , comme *Linant* , poète et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager , ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos parisiens , j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on fait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas , mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle , mes deux amis sont à la comédie , à une pièce nouvelle d'un nommé *la Chauffée* , intitulée *La fausse antipathie*. Ce titre a l'air de *Marivaux* ; mais *Marivaux* ne fait pas de vers , et *la Chauffée* en fait de très-bons , du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

(1) M. de Lezeau.

L E T T R E X X I X.

1733.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris , 25 de novembre.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la fanté , si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire : voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez ,
 Alors que vous posséderez
 Le juste nom de grand-vicaire ,
 Qu'aussitôt vous renoncerez
 A l'amour , au talent de plaire.
 Ah ! tout prêtre que vous ferez ,
 Mon cher ami , vous aimerez :
 Fussiez-vous évêque ou saint-père ,
 Vous aimerez et vous plairez ,
 Voilà votre vrai ministère ;
 Et toujours vous réussirez
 Et dans l'Eglise et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui fait plaire. Je suis si malade que je ne vous en dirai pas davantage ; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux , sinon que je vous aime de tout mon cœur.

— 1733. J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point , et à vous je ne vous écris guère , car je n'en peux plus.

Adieu ; conservez bien votre santé ; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale, vale*. Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de son anglais ; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous ferai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

L E T T R E X X X.

A M. L E M A R Q U I S D'U S S É.

M O N S I E U R ,

— 1734. **L**A fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père , a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils , au feu brillant qui règne dans vos vers ; mais sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse , elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, Monsieur , je sens que ce n'était qu'un fidéi-commis pour madame *du Châtelet*.

Je ne suis rien qu'un prête-nom ;
 Votre épître a paru si belle
 Et si neuve , et d'un si bon ton ,
 Que sans doute elle était pour elle.

Je ne fais pas comment vous pouvez vous défier
de votre raison , quand vous la faites parler d'une 1734.
manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage ,
Et la prose de Cicéron ,
La vérité , le badinage ,
Si tout cela n'est pas raison ,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison , je l'avoûrai ,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage :
Il en est un autre , à mon gré ,
Au-dessus de l'esprit du sage ,
Un don plus beau , plus précieux ,
Par qui la raison embellie ,
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don ? C'est le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux ,
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rousseau
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau ,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître ;
Vous fûtes , vous ferez mon maître.

1734.

Vivez , rimez ; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers.

Voilà , Monsieur , une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai , j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philosophe , qui a quitté la cour depuis long-temps , qui vit pour foi , pour sa famille et pour ses amis ; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'académie , qui aime les arts pour eux-mêmes , qui a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité ; l'ami dont la société est toujours égale , qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement , malgré mon silence , comptez , Monsieur , que je suis tendrement attaché à toute votre famille , et que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite pour le tumulte de Paris , je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez , Monsieur , aussi-bien que madame d'Ussé et monsieur votre fils , les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

L E T T R E

LETTRE XXXI.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 5 novembre.

JE suis trop malade , mon très-cher ami , pour répondre une seule rime à vos vers charmans , mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier , au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi , de ne point prendre d'autre maison que la mienne , et de vouloir bien loger dans mon appartement. *Demoulin* et sa femme vous marqueront par leurs soins , avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous , mon cher ami , pour combien de temps y êtes-vous ? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore ? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages , et vous ne me dites rien de vous ! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur ?

Ami , ne me conseillez pas
 De parcourir ces beaux climats
 Que jadis honora Virgile.
 Mantoue est aujourd'hui l'asile
 Des Allemands et des combats ;
 Mais fût-elle toujours tranquille ,
 Je ne connais d'autre séjour
 Que les lieux où règne l'Amour ,
 Et ceux qu'habite Cideville.

Lettres en vers , &c.

* E

Je vous embrasse tendrement ; si vous m'aimez ,
 1734. logez chez moi.

Adieu ; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers ! Ne sachant pas votre adresse , j'ai prié M. *d'Argental* de vous rendre ce chiffon. Ce *d'Argental* est bien digne de vous. Je lui envoie Samson pour vous être montré , en attendant mieux.

L E T T R E X X X I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

6 février.

1735. **A** L L E Z , mes vers , aux rivages de Seine ,
 N'arrêtez point dans les murs de Paris ;
 Gardez-vous-en ; les arts y sont proscrits :
 Des gens dévots la fottife et la haine
 Y font la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiscrets , enfans de la nature ,
 Dictés souvent par ce fripon d'Amour ,
 Ou par la voix de la vérité pure ,
 Fuyez Paris , n'allez point à la cour ,
 Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
 Allez plus loin , sur le bord neustrien ;
 Vous y verrez certain homme de bien
 Qui réunit , voluptueux et sage ,
 L'art de penser au riant badinage.
 Il veut vous voir , allez ; et plutôt aux Dieux
 Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux !

Ne craignez point son goût ni sa prudence ,
 Puisqu'il est sage , il est plein d'indulgence.
 Allez d'abord saluer humblement
 Ses vers heureux , ses vers qui vous effacent ;
 Aimez-les tous , encor qu'ils vous surpassent ,
 Et faites-leur ce petit compliment :

1735.

Frères très-chers , enfans de Cideville ,
 Recevez-nous avec cet air facile
 Que votre père a répandu sur vous.
 Nous sommes fils de son ami Voltaire.
 Par charité , beaux vers , apprenez-nous
 L'art d'être aimé : c'est l'art de votre père.

Voilà le petit compliment que je vous faisais , mon cher ami , en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse ; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles , et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer , on est honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de Formont à l'abbé du Rénel ? Mais comment va la tragédie de *Linant* ? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur , son coup d'essai fera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes , c'est un don de DIEU qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et

(1) Le recueil manuscrit de ses poésies fugitives.

1735.

puis il y a for les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de *Didon* ; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre , c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir *Ramefès*. Engagez M. *Linant* à m'en envoyer une copie.

Mon cher *Cideville* , si je vous revoyais , j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre *Pucelle* ; mais , Dieu merci , notre *Pucelle* est dans le goût de l'*Arioste* , et non dans celui de *Chapelain*.

L E T T R E X X X I I I .

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

VENUS et le dieu de la table ,
 Et Martelière à leur côté ,
 Chantaient tous trois un air aimable
 Que tous trois vous avaient dicté :
 Mais bientôt réduits à se taire ,
 Quelle douleur trouble leurs sens
 Quand on leur dit qu'en son printemps
 Le plus gai , le plus fait pour plaire ,
 Des convives et des amans ,
 Laissait-là Comus et Cythère
 Pour être grand vicaire à Sens !

Plaisirs , Amours , troupe légère ,
 Il faut calmer votre douleur :

La sainte Eglise aura beau faire ,
 Vous ferez toujours dans son cœur.
 Du froid séjour de la Prudence
 Il faudra descendre en vos bras ,
 Escorté de la Bienfiance
 Qui relève encor vos appas ,
 Et qui donne une jouissance
 Que Lattaignant ne connaît pas.

1735.

Un cœur indiscret et volage ,
 Toujours occupé de jouir ,
 A souvent l'ennui pour partage ;
 Mais celui qui fait s'affervir
 A ses devoirs et vivre en sage ,
 Est bien plus digne du plaisir ,
 Et le goûte bien davantage.

Ainsi Bossuet autrefois ,
 Ce dernier père de l'Eglise ,
 Dans les bras de la jeune Life.
 Devint père aussi quelquefois.

Monsieur son neveu dans le temple
 Apporta les mêmes vertus.
 C'est un bel exemple de plus ;
 Mais on n'a pas besoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché , Monsieur ;
 vous avez tout le reste : et pour moi je ne souhaite
 autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez
 eu déjà de grands bénéfices si vous étiez né du temps
 qu'on donnait un évêché à Godeau pour des vers , et

— 1735. une abbaye considérable à *Desportes* pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité de votre esprit, par vos talens pour les affaires et par la vraie éloquence qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures; vous me paraîsez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talens-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, Monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

L E T T R E X X X I V .

1735.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

U NE fanté à laquelle vous daignez vous intéresser ,
Madame , ne peut pas être long-temps mauvaise.
L'envie de vivre pour vous et pour vos amis , est un
excellent médecin. Je vous demande pardon , Madame ,
de la témérité de *Linant* ; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire

Ce qu'on sent au fond de son cœur ;

L'exprimer est une autre affaire.

Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire ,

Souvent on est un fat , en montrant trop d'ardeur.

Mais soupirer tout bas , serait-ce vous déplaire ?

Punissez-vous , ainsi qu'un téméraire ,

L'amant discret , soumis dans son malheur ,

Qui fait cacher sa flamme et sa douleur ?

Ah ! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si *Linant*
était votre seul poète. Toute votre famille est faite
pour la société. Madame du *Châtelet* connaît tout le
prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville* , et quelque
chose de plus à madame de *Champbonin*.

1735.

L E T T R E X X X V.

A M. DE CIDEVILLE,

*Qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de
Daphnis et Chloé.*

A Cirey.

LORSQUE la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie ,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie ,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie ,
Où des jeux la troupe choisie
Danse avec eux et leur fourit ,
Où sans art , sans coquetterie ,
Le sentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie ,
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit
Est tendre sans afféterie :
Alors notre belle Emilie
Soupira tendrement et dit :
Si les innocens que conduit
La nature simple et sauvage
Ont tant de tendresse en partage ,
Que feront donc les gens d'esprit ?

Vous voyez , mon cher *Cideville* , que la sublime
Emilie a entendu et approuvé votre aimable ouvrage ,

et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendresse dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien savant. 1735.

Nous sommes M. *Linant* et moi dans son château. Il ne tient qu'à elle d'enseigner le latin au précepteur qui restituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penser. Il faut que nous mettions à profit un temps si heureux. Je me flatte que *Linant* fera sous ses yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphysicien. Il faudrait être universel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne suis actuellement que son maçon.

Ma main peu juste, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour
Ou la trompette de la guerre;
Aujourd'hui disciple nouveau
De Mansard et de la Guépierre,
Je tiens une toise, une équerre,
Je mets une cour au niveau;
J'arrondis la forme grossière
D'un pilastre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciseau.

Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon fort est plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie :

Lettres en vers, &c.

* E *

1735.

Il était le maçon des rois ,
 Et je suis celui d'Emilie.
 Apollon , banni par les Dieux ,
 Regretta la voûte azurée ,
 Que regretterais-je en ces lieux ?
 C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains , mon cher ami , de n'être pas ici.
 Que vous êtes malheureux de juger des procès ! Que
 ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour
 à *Emilie* !

Adieu , mon cher ami ; je vais faire poser des
 planches , et entendre ensuite des choses charmantes ,
 et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais
 dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé.
 Je ne fais comment nommer cet ouvrage : ce n'est
 point une histoire , c'est la peinture d'un siècle admi-
 rable. *Vale , ama et scribe.*

L E T T R E XXXVI.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

J'AI reçu , Madame , une lettre charmante ; comment
 ne le ferait-elle pas , écrite par vous et par M. de
Formont ? Une lettre de vous est une faveur dont je
 n'avais pas besoin d'être privé si long - temps pour en
 sentir tout le prix. Mais des vers ! des vers , des rimes
 redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille
 fois , si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux ,
 Légers , faciles , gracieux ?
 Ils ont comme vous l'art de plaire.
 Du Deffant , vous êtes la mère
 De ces enfans ingénieux.
 Formont , cet autre paresseux ,
 En est-il avec vous le père ?
 Ils sont bien dignes de tous deux ,
 Mais je ne les méritais guère.

1735.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais.
 Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une
 fois par an , tout au plus.

Ah ! ce que vous faites si bien ,
 Pourquoi si rarement le faire ?
 Si tel est votre caractère ,
 Je plains celui qu'un doux lien
 Soumet à votre humeur féroce.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié , et très-actives en amour ; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressemens d'une autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite , et c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers , puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer ; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés.

— Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure.
1735. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier ,
Mais c'est celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plaît, effuyer
Sa naïve et rude éloquence ;
Car en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer ,
En dépit de la bienfiance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras , belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie ,
Peut prendre cette liberté ,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie !

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être ,
Madame, ces derniers vers un peu forts ; mais vous
qui êtes respectable sans être bégueule , vous me les
pardonnerez.

L E T T R E X X X V I I .

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey , ce 20 septembre.

Q U E devient donc mon Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus ?
Est-ce Thémis , est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile ?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire ,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire ;

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégresse ,
Ou sur le dos de son greffier ,
Ou sur le *sein* de sa maîtresse.

Ah ! datez du *sein* de Manon ;
C'est de-là qu'il me faut écrire.
C'est le vrai trépied d'Apollon ,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc ces vers badins ;
Mais en commençant votre épître ,
La plume échappe de vos mains ,
Et vous *baïsez* votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là ? c'est
que je deviens grossier , mon cher ami , depuis que

1735.

vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre. J'avais compté que *Linant* soufflerait un peu mon feu poétique qui s'éteint ; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir , et qui pis est , *non somniat in Parnasso*. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son âme sacrifient à l'indolence ; c'est-là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon ; je ne lui demande à présent que de savoir au moins un peu de latin. Hélas ! à propos de tragédie , je ne fais que l'infame a fait imprimer ma pièce de *la Mort de César*. Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfans ; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré *César* que *Brutus* et *Cassius* n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition , et que les gens de lettres , grands calomnieurs de leur métier , ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures ; nous sommes dans l'automne du bon goût , et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et contre* (1) est plus insipide que jamais , et les observations de l'abbé *Desfontaines* sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison , à l'équité , à l'érudition et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant , et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme , qui veut se donner pour entendre l'anglais , donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la

(1) Journal de l'abbé *Prévost*.

religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo*. Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont* : on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épître sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne fais si l'abbé *du Rénel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal*. Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la *Didon*, à être loués par le mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire *Vert-vert*, poëme digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu *Abensaid*.

Je me console avec le Siècle de *Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits *Daphnis* et *Chloé*.

Adieu , mon très-cher ami.

1735.

Emilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate *Emilie* , après la lettre grossière que je vous ai écrite ? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

L E T T R E X X X V I I I .

A M. T H I R I O T .

A Cirey , le 13 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.

Votre lettre, mon tendre ami,
 Porte ce double caractère,
 Aussi ce n'est point à demi
 Que votre missive a su plaire
 A la nymphe sage et légère,
 Dont le bon goût s'est affermi
 Si loin des routes du vulgaire.
 Elle fait penser et sentir,
 Et philosopher et jouir;
 Ce que peu de gens savent faire.
 Ah ! je vous verrais accourir
 A son aimable sanctuaire,
 La voir, l'admirer, la chérir.

Vous

Vous m'avoûriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir;
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette ame si singulière,
Qui sans effort fait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et le doux loisir,
Tout le Parnasse et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je fais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière.

1735.

Du moins si vous ne pouvez venir, écrivez donc bien souvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponse pour me récrire. Vous êtes à la source de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour moi tout seul, tendre pour vous et pour une ou deux personnes, j'aurai tout dit. C'est à vous à m'inonder de nouvelles; vos lettres seront pour moi *historia nostri temporis*.

Je suis bien aise d'avoir deviné que la musique de Rameau ne pouvait jamais tomber. L'abbé Desfontaines en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un sens, comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle de musique comme de poésie.

Si je croyais qu'on pût représenter le Samson, je le travaillerais encore; mais il faut s'attendre que le

Lettres en vers, &c.

* F

— 1735. poëme fera aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le sien.

En attendant , je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-César. *Demoulin* doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par là combien le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent sera pour vous , et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne suis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard* : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de temps , et que je suis aussi occupé qu'heureux ?

Vive memor nostrî.

L E T T R E X X X I X.

1735.

A. M. DE FORMONT. (1)

En lui renvoyant des livres de métaphysique.

O Qu'entre Cideville et vous ,
 J'aurais voulu passer ma vie !
 C'est dans un commerce si doux
 Qu'est la bonne philosophie
 Que n'ont point ces mystiques fous ,
 Ni tous ces pieux loups-garous ,
 Gens députés de l'autre vie ,
 Nicole et Quesnel , enfin tous ,
 Tous ces conteurs de rapsodie
 Dont le nom me met en courroux ,
 Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc , aimables amis (2) , philosopher
 avec moi , et ne vous avisez point de chercher les
 beaux jours à une lieue de Rouen (*). Vous n'avez
 point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles ,
 C'est le pays des grands talens ,
 Des Fontenelles , des Corneilles ;
 Mais ce ne fut jamais l'asile du printemps.

(1) Les cinq lettres suivantes paraissent écrites de 1731 à 1735.

(2) MM. de Cideville et Formont.

(*) Cantelcu.

1735. Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile* :

Soli cantare periti

*Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuisset
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amintas.*

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire ; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentimens, mes chers Messieurs, que je ferai toute ma vie votre, &c.

L E T T R E X L.

A M. D E F O R M O N T.

En réponse à des vers sur la décadence de la poésie.

LES beaux arts sont perdus, le goût reste ; et peut-être Des poètes naissans vont par vous s'animer.

Il ne tenait qu'à vous de l'être ;

Mais vous aimez mieux les former.

Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami , j'écrivis avant-hier à M. de Cideville un petit mot qui doit vous plaire à tous deux : c'est que je corrige *Eryphile*. Elle n'est encore digne ni de vous , ni du public , ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues , couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion. Il faut ôter les défauts , et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes , mais quand tout cela sera fait , et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie , j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices , à mes chers amis de Rouen , que j'aimerai toute ma vie , et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans et je n'y ai pas répondu ;

Mais , chers Formont et Cideville ,
 Quand j'aurai fait tous les enfans
 Dont j'accouche avec Eryphile ,
 Prêtez-moi tous deux votre style ,
 Et je ferai des vers galans
 Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître.

1735.

L E T T R E X L I.

A M. D E F O R M O N T.

F O R M O N T chez nous tant regretté ,
 Toi qui , parlant avec finesse ,
 Penfes avec folidité ,
 Et fans languir dans la pareffe ,
 Vis heureux dans l'oifiveté ;
 Dis nous un peu fans vanité
 Des nouvelles de la Sageffe
 Et de fa fœur la Volupté ;
 Car on fait bien qu'à ton côté
 Ces deux filles vivent fans cefse.
 L'une et l'autre eft une maîtrefse
 Pour qui j'ai beaucoup de tendrefse ,
 Mais dont Formont feul a tâté.

Je compte , mon cher *Formont* , que vous aurez
 inceffamment quelques manufcrits de ma façon ,
 puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies
 imprimées. Je vous enverrai Eryphile de la nouvelle
 fournée , avec trois actes nouveaux , le tout accom-
 pagné d'une façon de compliment en vers , felon la
 méthode antique (1) , lequel fera récité par *Dufrefne*
 jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre
 jugera Eryphile en dernier reffort ; mais je veux
 qu'auparavant elle foit jugée par vous et par M. de

(1) Voyez le premier volume du Théâtre , page 391.

Cideville, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher *Cideville*, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur *Néricault Destouches*. 1735.

Néricault dans sa comédie
 Croit qu'il a peint le Glorieux ;
 Pour moi je crois , quoiqu'il nous die ,
 Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur *Marivaux*, sous le titre des *Sermens indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite *Dufresne*, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes : *Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne jamais remonter sur le théâtre*. Tout le monde dit, oh ! le beau billet qu'à la *Châtre* ! Pour nous autres *Fontaine-Martel*, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle *Eryphile*. Nous faisons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise ; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours, ah ! si M. de *Formont* était là ! Adieu, mon cher ami, personne ne vous aime plus tendrement que *Voltaire*.

1735.

L E T T R E X L I I.

A M. D E F O R M O N T.

REMPLI de goût , libre d'affaire ,
 Formont , vous savez fagement
 Suivre en paix le sentier charmant
 De Chapelle et de Sablière ;
 Car vous m'envoyez galamment
 Des vers écrits facilement ,
 Dont le plaisir seul est le père ,
 Et quoi qu'ils soient faits doctement ,
 C'est pour vous un amusement.
 Vous rimez pour vous satisfaire ,
 Tandis que le pauvre Voltaire ,
 Esclave maudit du parterre ,
 Fait sa besogne tristement.
 Il barbotte dans l'élément
 Du vieux Danchet et de la Serre. (1)
 Il rimaille éternellement ,
 Corrige , efface assidûment
 Et le tout , Messieurs , pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher à Canteleu avec
 mon cher , aimable et tendre *Cideville*. Vous savez
 combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies
 dans le séjour de votre sagesse.

(1) Il travaillait alors à un opéra , et c'était probablement à celui de
 Tanis et Zélide , ou les Rois pasteurs , dans lequel il est question d'*Ofris*.
 Du moins peut-on le conjecturer par la suite de cette lettre. (Voyez
 Théâtre , tome IX.)

*Atque utinam ex vobis unus , vestri que fuisset
 Aut custos gregis , aut maturæ vinitor uvæ !
 Hic gelidi fontes , hic mollia præta , Lycori ,
 Hic nemus , hic ipso tecum consumerer ævo.*

1735.

Mais je suis entre *Adélaïde du Guesclin*, le seigneur *Osiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaises moitié frivoles , moitié scientifiques. En vérité , ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage , est ce qui regarde la philosophie ; et c'est , je crois , ce qui sera le moins lu. On a beau dire le siècle est philosophe. On n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il est question de l'attraction ; et si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître , qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi ? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseillerez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les Pensées de *Pascal* ? Il y a déjà long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse ; et je vous avoue que si , malgré ma faiblesse , je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits , et secouer le joug dont il les a affublés , j'oserais presque dire avec *Lucrèce* :

*Quare superstitio pedibus subjecta vicissim
 Obteritur , nos exæquat victoria calo.*

Au reste , je m'y prendrai avec précaution , et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point

1735.

tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de *Pascal* sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur *Pascal*. En attendant je retourne à *Ofiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux *Linant* échafaude son *Sabinus*.

L E T T R E X L I I I .

A M. D E F O R M O N T .

L'EXTREME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs

À notre siècle ridicule.

Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poètes du temps seront bien confondus

Quand ils liront votre opuscule.

Devant des indigens votre main accumule

Les vastes trésors de Crésus;

Vous vantez la taille d'Hercule

Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi

cette ancienne idée que j'avais d'un essai sur le siècle de *Louis XIV.* S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine : mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, fera le modèle de ma prose ;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes ,

Vous les eussiez rendus fameux ;

Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,

Vous les égalez tous , lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que *M. Cassini* n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On fait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que *Boileau* a commencé à travailler longtemps avant que *Quinault* fit des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Ecumoire* de ce grand enfant, et les *Princeffes de Malabar* de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de *Villars*. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années.

— 1735. Il chargea l'abbé *Houteville*, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de *Villars* a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne; car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. *Melon*; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée: car je me souviens qu'il nous régala il y a quelques années d'un certain *Mahmoud*, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son *Traité sur le commerce*; car, au bout du compte, M. *Melon* a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de *la Chaussée*; il y aura sûrement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec *Emilie*; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant*? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville*. Pour *Thiriot*, je ne fais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. Vale, te amplector.

L E T T R E X L I V.

1735.

A M. B E R G E R.

A Cirey , le premier décembre.

AU nom de *Rameau* ma froide veine se réchauffe ,
Monfieur ; vous me dites qu'il a befoin de quelque
guenille pour faire exécuter des morceaux de mufique
chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais
vers ; mais tels qu'il les faut , je crois , pour faire
briller un muficien. S'il veut broder de fon or cette
étoffe groffiére , la voici :

Fille du ciel , ô charmante Harmonie ,
Descendez , et venez briller dans nos concerts ,
La nature imitée eft par vous embellie.

Fille du ciel , reine de l'Italie ,
Vous commandez à l'univers.
Brillez , divine Harmonie ,
C'eft vous qui nous captivez.

Par vos chants vous vous élevez
Dans le fein du Dieu du tonnerre ;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du Dieu de la guerre.

Vous foupirez dans les bras des amours.
Le Sommeil caressé des mains de la nature
S'éveille à votre voix ,

Le badinage avec tendrefse
Respire dans vos chants , folâtre fous vos doigts :
Quand le Dieu terrible des armes
Dans le fein de Vénus exhale fes foupirs ,
Vos fons harmonieux , vos fons remplis de charmes ,

1735.

Redoublent leurs désirs.

Pouvoir suprême,

L'Amour lui-même,

Te doit des plaisirs. /

Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &c.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, il en est le maître, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samson, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra je suis à son service. Je n'ai fait Samson que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue tout entière.

Ecrivez-moi souvent : vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez *Odièvre*? Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Etant derrière *Fontenelle*, on est sûr d'être au moins regardé; mais étant seul on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

L E T T R E X L V.

1736.

A M. B E R G E R,

*Qui lui avait envoyé la Description du hameau, de Bernard,
en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi :*

Rien n'est si beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier.

D E ton Bernard
J'aime l'esprit,
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature;
C'est un tableau
Fait par Vatteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès

1736.

De ces vers nains
Vifs et badins ,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire ,
Ne pourraient guère
Etre aussi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne fais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, Messieurs, séjour peu connu des poètes. *La Condamine* mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle *Dufrêne* de jouer : je ne fais si le rôle est propre pour mademoiselle *Gauffin*. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu ; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

LETTRE

A M. DE LA ROQUE,

Auteur du Mercure de France.

A Cirey, 10 février.

JE suis bien fâché, Monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir en vous marquant ainsi combien je suis sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politesse et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je pense bien comme vous sur les beaux arts.

Vers enchanteurs, exacte prose,
 Je ne me borne point à vous.
 N'avoir qu'un goût, c'est peu de chose ;
 Beaux arts, je vous invoque tous :
 Musique, danse, architecture,
 Art de graver, docte peinture,
 Que vous m'inspirez de desirs !
 Beaux arts, vous êtes des plaisirs ;
 Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, Monsieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour lesquelles vous

Lettres en vers, &c.

* G

— 1736. avez trop d'indulgence ; mais vous savez que ces petits vers que j'adresse quelquefois à mes amis , respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins , qui vont toujours nus , il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays , j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis , &c.

L E T T R E X L V I I.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

JE ne me porte pas trop bien , Madame , mais j'irai vous faire ma cour demain , dans quelque état que je sois. Si je me porte bien , je serai extrêmement gai ; si je suis malade , votre conversation me guérira bien vite.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonfure (1)
Qui n'entend rien de mes écrits ?
Tous les maudissons qu'ils me donnent ,
Et les orémus qu'ils entonnent ,
Sont tous pour moi du même prix.
Je consens qu'on m'excommunie ,
Pourvu qu'un jour au Champbonin ,
Avec toi je passe ma vie.

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

Je consens que dans ton jardin
 On m'enterre comme un impie
 Honnête homme et mauvais chrétien ,
 Philosophe non sans folie ,
 Avec un cœur digne du tien.
 Si tu m'aimes , il faudra bien
 Et qu'on m'estime et qu'on m'envie.

1736.

Allez-vous promener , Madame , avec votre très-humble servante ; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

L E T T R E X L V I I I .

A MADAME DE CHAMPBONIN.

AUTREFOIS pour payer le zèle
 De Baucis et de Philémon ,
 On disait que de leur maison
 Jupiter fit une chapelle.
 Si j'avais son pouvoir divin ,
 Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
 Je demolirais vingt églises
 Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne , adorable amie. Quelque succès que l'Enfant prodigue puisse avoir , c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père ; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez , que de l'éloge du public. M. du Châtelet n'est point de retour. Les colonels sont contre-mandés , soit

17³⁶. par les excessives précautions de M. de *Bellisle*,
 soit par crainte de quelques remuemens des ennemis.
 On ne croit point la paix faite. Je n'en fais rien.
 Tout ce que je fais, c'est que nous sommes des
 moutons à qui le boucher ne dit jamais quand
 il les tuera.

L E T T R E X L I X.

A M. D E F O R M O N T.

A Cirey , le 13.

A I M A B L E philosophe , nous avons reçu votre
 prose et vos vers ; la prose est d'un sage , les vers
 sont d'un poëte.

Votre style juste et coulant ,
 Votre raison ferme et polie ,
 Plaissent tous deux également
 A la philosophe Emilie ,
 Qui joint la force du génie
 A la douceur du sentiment.
 Entre vous deux assurément
 Le ciel mit de la sympathie.
 A l'égard de notre Linant ,
 Il vous approuve et dort d'autant ,
 Commence un ouvrage et l'oublie.
 Moi , je raisonne et verse ,
 Mais non certes si doctement
 Que votre sage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raison que je n'attraperai peut-être point. 1736.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense, ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles, il faut que l'une soit vraie, comme de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre ne soit compréhensible. Ainsi, la création et l'éternité de la matière sont intelligibles, et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie ; cette vérité, *entre deux points la ligne droite est la plus courte*, mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités ; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable en fait de physique est celui-ci : *les mêmes effets doivent être attribués à la même cause*. Or, les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes, donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point ; elles ont des idées ; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne change point l'espèce, donc, &c. Or, personne ne s'avise de donner une ame immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet ; enfin, ni à vous ni à *Emilie*.

1736. La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels , sans doute , à la matière , comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement , la gravitation , la végétation , la vie , ne lui sont pas essentielles , et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière , si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très-probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux , comme la végétation à des arbres ; que nous pensons par le cerveau , de même que nous marchons avec le pied , et qu'il faut dire comme *Lucrece* :

*Primum, animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,
Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes.*

Voilà , je crois , ce que notre raison nous ferait penser , si la foi divine ne nous assurait pas du contraire ; c'est ce que pensait *Locke* , et qu'il n'a pas osé dire.

De plus , quand même cette analogie des animaux ne ferait pas une extrême probabilité , le *frustra per plura quod potest per pauciora* , est encore une excellente raison. Or , le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau , que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel être dont nous n'avons aucune idée. Cet être qui croît et décroît avec nos sens , a bien la mine d'être un fixième sens ; et si ce n'était notre divine religion , je serais tenté de le croire ainsi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un feseur de systèmes. Il n'en a fait aucun.

Il a découvert dans la matière des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps, sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. *Le Franc* m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville* : *Emilie* vous en fait beaucoup.

L E T T R E L.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre.

TANDIS qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et basse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chançons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.
Que ta muse tendre et badine

1736.

Se sent bien de son origine !
Elle est la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire ,
Ce cynique , ce plagiaire
Qui , dans ses efforts odieux ,
Fait servir à la calomnie ,
A la rage , à l'ignominie ,
Le langage sacré des Dieux.

Sans doute les premiers poètes ,
Inspirés , ainsi que vous l'êtes ,
Étaient des Dieux ou des amans :
Tout a changé , tout dégénère ,
Et dans l'art d'écrire et de plaire ;
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monsieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, respirent les grâces, méritaient une autre réponse. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je suis bien loin de suivre. Je fais mes efforts; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre souvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je sois privé de ce commerce délicieux ! Ah ! si votre muse daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, si vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaisirs, de vos succès dans le monde, de

tout ce qui vous intéresse , que je défilerais les
Rousseaux et les *Desfontaines* de troubler ma félicité! 1736.

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie ; mais que celle qu'on mène avec vous est au-dessus !

Comptez , Monsieur , sur le tendre et respectueux attachement de *Voltaire*.

L E T T R E L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey , ce 2 novembre.

TOUT mon chagrin est donc à présent de ne
 pouvoir vous embrasser en vous félicitant du
 meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour
 sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre.
 Que je suis enchanté , mon cher et respectable
 ami , de ce que vous venez de faire ! que je
 reconnais bien-là votre cœur tendre et votre esprit
 ferme ! 1737.

On disait que l'Hymen a l'Intérêt pour père :
 Qu'il est triste , sans choix , aveugle , mercenaire ;
 Ce n'est point là l'Hymen. On le connaît bien mal.
 Ce dieu des cœurs heureux est chez vous , d'Argental ;
 La vertu le conduit , la tendresse l'anime ,
 Le bonheur sur ses pas est fixé sans retour ;
 Le véritable Hymen est le fils de l'Estime ,
 Et le frère du tendre Amour.

— 1737. Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complimens de la part de tous les honnêtes gens , de tous les gens qui pensent , de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre ! partagez , Madame , les bontés de monfieur d'*Argental* pour moi. Ah ! s'il vous prenait fantaisie à tous deux de venir passer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet , qu'on achèvera votre meuble , madame du *Châtelet* va vous en écrire fur cela de bonnes. Enfin , ne nous ôtez point l'efpérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas befoin de Paris. Nous n'irons point ; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux , couple aimable , couple eftimable. Vendez vîte votre vilaine charge de confeiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la fociété ; quittez ce trifte fardeau qui fait qu'on fe lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaifir , dont votre bonheur me pénètre , me permette de vous parler d'autre chofe. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène*, de *Thalie*, mais aujourd'hui la divinité à qui vous facriez a tout mon encens.

L E T T R E L I I.

1737.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre.

L'AMITIÉ, ma déesse unique,
 Vient enfin de me réveiller
 De cette langueur léthargique
 Où je paraissais sommeiller,
 Et m'a dit d'un ton véridique :
 N'as-tu pas assez barbouillé
 Ton système philosophique ?
 Assez énoncé, détaillé
 De Louis l'histoire authentique ?
 N'as-tu pas encor rimailé
 Récemment une œuvre tragique ?
 Seras-tu sans cesse embrouillé
 De vers et de mathématique ?
 Renonce plutôt à Newton,
 A Sophocle, aux vers de Virgile,
 A tous les maîtres d'Hélicon,
 Mais sois fidèle à Cideville.

J'ai répondu du même ton :
 O ma patronne, ô ma déesse !
 Cideville est le plus beau don
 Que je tienne de ta tendresse ;
 Il est lui seul mon Apollon ;
 C'est lui dont je veux le suffrage ;
 Pour lui mon esprit tout entier
 S'occupait d'un trop long ouvrage ;

1737.

Et si j'ai paru l'oublier ,
C'est pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuses , mon cher *Cideville* , et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie. C'est *Mérope* , tragédie sans amour , et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez , vous qui avez un cœur si bon et si sensible , vous qui seriez le plus tendre des pères , comme vous avez été le meilleur des fils , et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus sensible des amans.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence : c'est que la calomnie , qui m'a persécuté si indignement , m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres ; on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent , et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte , en faisaient des extraits odieux , qu'ils portaient jusqu'aux ministres dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs en faisant un tour en Hollande ; ils m'y ont poursuivi. *Rousseau* , entre autres , ce monstre né pour calomnier , écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion , que j'avais tenu école de déisme chez M. *s'Gravesende* , fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Gravesende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon séjour en Hollande qu'à voir les expériences de la physique newtonienne que fait M. *s'Gravesende* , qu'à étudier , et qu'à mettre en ordre les élémens de cette physique , commencés

à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet* et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur ; ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le conseil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Elémens de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés, on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie ; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai fait *Mérope*, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'*Oedipe*. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de *Louis XIV* jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame *du Châtelet* est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'*Enfant prodigue*, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte

— 17³⁷. de tout, il faut vous dire que ce misérable *Dumoulin*, qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarraffa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monstres ! qu'il y a peu de *Cidevilles* !

Continuons ; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé, que *Linant* semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur ; je m'y intéressais ; je le faisais travailler ; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent ; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes. Mais je me console, car il y a des *Emilies* et des *Cidevilles*.

L E T T R E L I I I.

1737.

A M. DE FORMONT.

A Cirey , 23 décembre.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait sans mesure,
Où le plaisir et la raison
Ramenient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règne Thalie
Et le cothurne et les fifflots.

Mon ami , je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain.
Vous le voulez ; je cède enfin
A ce conseil , à mon dessein ;
Je vais de folie en folie ,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin ,
Au gras prieur d'une abbaye ,
Au courtifan , au citadin :

1737.

Ou bien , si vous voulez encore ,
 Ainfi qu'une abeille au matin
 Va fucer les pleurs de l'Aurore
 Ou fur l'absinthe ou fur le thim ,
 Toujours travaille et toujours caufe ,
 Et nous pétrit fon miel divin
 Des gratte-cus et de la rofe. (1)

J'ai donc , fuivant votre confeil , abandonné pour un temps *la raifon réciproque des quarrés des diftances* , et la progreflion en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves et autres caffes-tête , pour retourner à *Melpomène*. J'ai fait Mérope , mon cher ami , *arbiter elegantiarum et judex nofter*. Ce n'est pas la Mérope de *Maffey* , c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable *Cideville*. Il y a fi long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié , qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la feule tragédie qu'on fe fait à Cirey. *Linant* avait remis fur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer , il y a fept ans. Enfin il avait repris vigueur , et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part , s'il avait voulu un peu travailler , je crois que l'ouvrage aurait eu du fuccès , mais vous favez que le démon d'écrire en profe avait tellement poffédé la fœur , que madame *du Châtelet* a été dans la néceffité abfolue de renvoyer la fœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient fe faire un fort très doux , et fe préparer

(1) Ces vers fe trouvent dans le *Commentaire hiflorique* , &c. *Mélanges littéraires* , tome II. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans fon entier.

un avenir agréable. *Linant* aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maison *du Châtelet*. Celui qui avait élevé *M. du Châtelet*, est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme *Linant*, un homme qui d'ailleurs a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et *M. de Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier, puisqu'il a manqué à madame *du Châtelet*.

Voulez-vous, en attendant *Mérope*, une ode que j'ai faite sur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites-m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de *Cirey*, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de *Rameau* (2), ou les

(1) Voyez le volume d'Épîtres.

(2) Les enfers dans *Castor et Pollux*.

— beaux airs de *Perfée*. Si je peux regretter quelque
1737. chose, c'est vous, mon cher *Formont*, que j'estimerai
et que j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet*
qui partage mes sentimens pour vous, vous fait les
plus sincères complimens.

On arrête en France l'impression de ma *Philosophie de Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

L E T T R E L I V.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai.

— JE viens de lire, Monsieur, une histoire et un
1738. morceau de physique (2) plus intéressant que tous
les romans. Madame *du Châtelet* va le lire; elle en
est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant
qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de
vous remercier.

Il me semble que votre préface est très-adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente, qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infailibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

(1) Allusion à l'Observatoire de Kittis, sous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, sur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

Dès que le lecteur y est avec vous , il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes font les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée , et dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux , valaient-ils , je ne dis pas les *Clairauts* , les *Camus* et les *le Moniers* , mais les dessinateurs qui vous ont accompagné ? On les a divinifiés : et vous ! quelle est votre récompense ! je vais vous le dire : l'estime des connaisseurs qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensans du dix-huitième siècle sont fort au-dessus des apothéoses de la Grèce.

Je vous suis avec transport et avec crainte à travers de vos cataractes , et sur vos montagnes de glace :

*Quod latus mundi nebulae , malusque
Jupiter urget.*

Certainement vous savez peindre ; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poète comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations sont d'*Archimède* , et votre courage de *Christophe Colomb* , votre description des neiges de Tornéo est de *Michel Ange* , et celle des espèces d'aurores boréales est de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne , c'est que vous n'ayez pas voulu nous dire la raison pourquoi un ciel si charmant couvrait une terre si affreuse. Eh bien ! moi qui la fais (et c'est la seule chose que je sache mieux que vous) , je vous la dirai :

Lorsque la vérité , sur les gouffres de l'onde ,
Dirigeait votre course aux limites du monde ,

3738.

Tout le Nord treffaillit , tout le conseil des Dieux
Descendit de l'Olympe , et vint sur l'hémisphère
Contempler à quel point les enfans de la terre
Oseraient pénétrer dans les secrets des Cieux.
Iris y déployait sa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature :
Prodige pour le peuple , et charme de nos yeux.
Pour la seconde fois, oubliant sa carrière ,
Détournant ses chevaux et son char de rubis ,
Le père des saisons franchissait sa barrière ;
Il vint , il tempéra les traits de sa lumière :
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis ,
Lorsque dans son palais il embrassa son fils ,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut , dit-on , soutenu ,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule ;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie ,
Dans les glaces du Nord , expirât sous vos coups ,
Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie
Cet ennemi des dieux , des héros et de vous.

Dans ce conseil divin Newton parut sans doute ;
Descartes précédait , incertain dans sa route ;
Tel qu'une faible aurore , après la triste nuit ,
Annonce les clartés du soleil qui la suit :
Il cherchait vainement , dans le sein de l'espace ,
Ces mondes infinis qu'enfanta son audace ,
Ses tourbillons divers et ses trois élémens ,
Chimériques appuis du plus beau des romans.

Mais le sage de Londres et celui de la France ,
S'unissaient à vanter votre entreprise immense.

1738.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Poursuivez , éclairez ce siècle et nos neveux ;
Et que vos seuls travaux soient votre récompense.
Il n'appartient qu'à vous , après de tels exploits ,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste ,
Et la soif des faux biens dont on est captivé ?
Un instant les détruit , mais la vérité reste.
Voilà le seul trésor ; et vous l'avez trouvé.

Je laisse à madame *du Châtelet* , la plus digne amie assurément que vous ayez , le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous cause. Ce qu'il y a de triste , c'est que son succès infailible vous arrêtera dans Paris , et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'instant , par votre lettre , que vos succès ne vous retiennent point à Paris , mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime pour avoir aussi un cœur ?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage , parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude ; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lesquels il était destiné ne pourront les corriger , et les savans me les attribueront.

Je ne suis ni surpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines*

— 1738. effaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché anti-physique , et qui est d'ailleurs aussi peu physicien , doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a , comme de raison , plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien , mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raison du cube de la distance de sa maîtresse , et du carré de l'absence* , plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du soleil* et de *la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire , s'amuse rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière , mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes et sur la lumière et sur la pesanteur , vous me rendriez un service dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps , que j'en ai la vue éblouie ; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne ; je m'adresse à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne , et la seule digne peut-être de votre société , joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps : et d'ailleurs est-ce le perdre que de

(1) *Il Newtonianismo per le dame.*

catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire , quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *amici , diem perdidisti.* 1738.

Comptez que Cirey fera à jamais le très-humble serviteur de Kittis.

L E T T R E L V.

A M. T H I R I O T.

Le 5 juin.

MON cher ami, vous passez donc une partie de vos beaux jours à la campagne , et vous n'aurez pas plus daigné assister à une noce bourgeoise , que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses à la comédie. Assemblées de parens , quolibets de noces , plates plaisanteries , contes lubriques , qui font rougir la mariée , et pincer les lèvres aux bégueules , grand bruit , propos interrompus , grande et mauvaise chère , ricanemens sans avoir envie de rire , lourds baisers donnés lourdement , petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des deux Boules , et la rue des deux Boules est par-tout. Cependant voilà ma nièce , votre amie , bien établie , et dans l'espérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout son cœur , je lui donne ma sainte malédiction.

Quand aurai-je la démonstration de *Rameau* contre *Newton* ? Lit-on le livre de *Maupertuis* ? C'est un

— chef-d'œuvre. Il a eu raison de ne rien vouloir des
1738. rois. *Regum æquabat opes meritis*. Les Français ont-ils
la tête assez raffinée pour lire ce livre excellent ?

Un de mes amis , qui n'est pas un sot , sachant
que le sodomite *Desfontaines* avait osé blasphémer
l'attraction , m'a envoyé ce petit correctif.

Pour l'amour anti-physique
Desfontaines flagellé
A , dit-on , fort mal parlé
Du système newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure ;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux
cet ancien conte que vous aviez , ce me semble ,
perdu à Paris , et que je viens de retrouver dans
mes paperasses.

*L'abbé Desfontaines et le ramoneur , ou le ramoneur
et l'abbé Desfontaines , conte par feu M. de la
Faye.*

Un ramoneur à face bafanée ,
Le fer en main , les yeux ceints d'un bandeau ,
S'allait glissant dans une cheminée ,
Quand de Sodome un antique bedeau ,
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau ,
Vint endosser son échine inclinée.
L'Amour cria ; le quartier accourut.

On verbalise , et Desfontaine en rut ,
Est encagé dans le clos de bicêtre.
On vous le lie , on le fait dépouiller.
Un bras nerveux se complaît d'étriller
Le lourd fessier du sodomite prêtre.
Filles riaient , et le cuistre écorché
Criait : Monsieur , pour Dieu soyez touché ,
Lisez de grâce et mes vers et ma prose.
Le fesseur lut , et soudain plus fâché ,
Du renégat il redoubla la dose ,
Vingt coups de fouet pour son vilain péché ,
Et trente en fus pour l'ennui qu'il nous cause.

1788

Pour la consolation des gens de bien , mon cher ami , vous devriez faire tenir cela au sieur *Giot* afin qu'il en dise son avis dans quelques observations. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Elémens de Newton* , et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes , que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au *Trublet* que je connais un peu , et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever un peu de sentinelle ; et sur ce je vous embrasse tendrement.

1738.

L E T T R E L V I.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey , 23 juin.

ENFIN nous avons lu le *Fat puni* ; nous sommes provinciaux , mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte ; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit ,
 Le portrait n'est pas ordinaire ,
 Et le Rigaut qui le peignit
 Me paraît en tout son contraire.
 C'est le modèle des auteurs ,
 Qui connaît le monde et l'enchanté ,
 Et qui fait jouir des faveurs
 Dont monsieur le Marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables , mais que je ne fois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poète. Madame *du Châtelet* est enchantée de cette petite pièce ; est-ce que nous n'en connaissons jamais l'auteur ?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à mesure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique , *Castor* au moins nous restera en France.

(1) M. le comte d'Argental.

L E T T R E L V I I.

1738.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey , le 14 juillet.

MALGRÉ mon silence coupable
Et mes égaremens divers ,
Cideville toujours aimable ,
Toujours à lui-même semblable ,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il est ma première maîtresse ,
Qui , prenant ses plus beaux atours ,
Vient rendre à ses premiers amours
Un cœur formé pour la tendresse ,
Que je crus usé pour toujours.

Croyez , mon cher *Cideville* , que je pourrai renoncer aux vers , mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de *Newton* a un peu pris sur notre commerce , mais rien sur mes sentimens. Périrait le carré des distances , périssent les lois de *Kepler* plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle science vaut l'amitié ! Non , mon cher *Cideville* , non-seulement je ne vous oublie point , mais je ne perds point l'espérance de vous revoir. Il est bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela. Cette philosophie est vraie , et elle combat

— celle de *Descartes*, que les Français ont adoptée avec
1738. aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par-là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (*). Elle ne m'a point écrit dans sa langue; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam; elle est très-fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont hâtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez *Méropé* en même-temps. Je vous payerai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il est à la suite de *Plutus*.

Il est mort, le pauvre *Formont*:

Il a quitté le double mont.

Musique, vers, philosophie,

Plutus lui fait tout renier.

Pleurez, *Erato*, *Polymnie*,

Chapelle s'est fait sous-fermier.

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiselle de T***.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui , ainsi nous nous rétractons. Elle est datée de la campagne. 1738.

Quand cette lettre fut écrite
D'un style si vif et si doux ,
Sans doute il était près de vous ;
Il a repris tout son mérite.

Il faut que je vous dise une singulière nouvelle. *Roussseau* vient de me faire envoyer une ode de sa façon , accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'est par humilité chrétienne qu'il m'adresse son ode ; qu'il m'a toujours estimé , et que j'aurais été son ami si j'avais voulu. J'ai fait réponse que son ode n'est pas assez bonne pour me raccommo-der avec lui ; que puisqu'il m'estimait , il ne fallait pas me calomnier ; et que puisqu'il m'a calomnié , il fallait se rétracter ; que j'entendais peu de chose à l'humilité chrétienne , mais que je me connaissais très-bien en probité , et pas mal en odes ; qu'il fallait enfin corriger ses odes et ses procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie son ode , vous jugerez si elle méritait que je me réconciliasse. Il est dur d'avoir un ennemi , mais quand les sujets d'inimitié sont si publics et si injustes , il est lâche de se raccommo-der , et un honnête homme doit haïr le mal-honnête homme jusqu'au dernier moment. Celui qui m'a offensé par faiblesse retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur ; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié , si

je pensais autrement. Adieu , mon cher ami , que j'ai
1738. tant de raison d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous connaît que comme les bons auteurs , par vos ouvrages ; vos lettres sont des ouvrages charmans.

*A mademoiselle de T..... de Rouen , qui avait écrit
à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.*

Q U O I , celle qui n'a dû connaître
Que les Grâces ses tendres sœurs ,
De qui les mains cueillent des fleurs
Et de qui les pas les font naître ,
En philosophe ose paraître
Dans les profondeurs des détours ,
Où l'on voit les épines craître :
Et la maîtresse des Amours
A choisi Newton pour son maître !

Je vois cette jeune beauté ,
Du palais de la Volupté ,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile ,
Mais elle est avec Cideville
Dans ces deux temples si fêté.
Jusqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile ?

Je vois que la nature a fait ,
Parmi ses œuvres infinies ,
Deux fois un ouvrage parfait ;
Elle a formé deux Emilies.

L E T T R E L V I I I.

1738

A M. LE BARON DE KEISERLING.

FAVORI d'un prince adorable,
 Courtifan qui n'es point flatteur,
 Allemand qui n'es point buveur,
 Voyageant sans être menteur,
 Souvent goutteux, toujours aimable ;
 Le caprice injuste du fort
 T'avait fait naître sur le bord
 De la pesante Moscovie :
 Le ciel, pour réparer ce tort,
 Te donna le feu du génie
 Au milieu des glaces du Nord.
 Orné de grâces naturelles,
 Tu plairais à Rome, à Paris,
 Aux papistes, aux infidelles ;
 Citoyen de tous les pays,
 Et chéri de toutes les belles.

Voilà, Monsieur, un petit portrait de vous, plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentimens qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient ; vous ne nous oubliez point : vous songez à nous consoler de votre absence. Madame *du Châtelet* et tout ce qui est à Cirey, et moi, Monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu

— 1738. *Alexandre de Rémusberg* dans *Ephestion Keiserling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique ; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise *du Châtelet*, un homme sensible à la beauté , à l'esprit , à la vertu , et qui a tous les goûts , comme il parle toutes les langues : en un mot son envoyé était chargé de plaire , et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'*Offat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de mesdames de *Nassau*. En quelque endroit du monde que vous soyez , souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante , entourée de bois , où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne faisons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur , nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter , sans dire : Voilà donc celui à qui il est réservé de rendre les hommes heureux , voilà le vrai prince et le vrai philosophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir , vous songez à rendre service à M. *Linant* , vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi ; souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde , deux paradis terrestres , mesdames les princesses de
Nassau

Nassau ont l'un , mais madame *du Châtelet* a l'autre. —
 Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la 1738.
 respectueuse estime que j'avais déjà pour les prin-
 cesses dont vous me parlez; adieu, Monsieur, nous ne
 perdrons jamais celle que nous avons pour vous.
 Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire
 plutôt , mais elle ne diminuera rien de mes tendres
 sentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens
 dignes de voir *Emilie* , et qui voyagent en France ,
 envoyez - nous - les , ils seront reçus en votre nom
 comme vous-même. Madame *du Châtelet* sera comptée
 au rang des choses qu'il faut voir en France , parmi
 celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus
 tendre , &c.

1738.

L E T T R E L I X.

A. M T H I R I O T.

Le 7 août.

J E reçois , mon cher ami , votre lettre du premier , celle du 3 , la lettre de son Altesse royale , l'extrait du père *Castel* , les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela , et surtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le père *Castel* a peu de méthode dans l'esprit , c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif.

Les vers de *Bernard* , ou de qui il vous plaira , sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquans de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui :

Le bonheur de jouir , moins rare que charmant ,
Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître ?
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant ?
N'est-ce que chez les fots que l'amour pourra naître ?
Vos vers et votre esprit nous font assez connaître
Qu'on peut penser beaucoup et sentir tendrement.
L'amour est des humains le plus cher avantage ;
C'est le premier des biens , c'est donc celui du sage.
Que Vénus sache aimer , je n'en suis pas surpris ;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.

Mais au cœur de Pallas inspirer la tendresse ,
 Couronner la raison des mains de la mollesse ,
 Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs ,
 C'est la première des douceurs
 Et le comble de la sagesse.

1738.

Voilà des vers qui échappent à ma philosophie.
 On pourrait les réciter s'ils étaient limés , mais non
 les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete , when you
 are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif
 ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de
 n'avoir pas assez affirmé , je veux dire de n'avoir pas
 assez dit de choses et d'avoir trop parlé. D'ailleurs , si le
 livre est traduit comme il le mérite , il doit réussir.
 A l'égard du mien , il est jusqu'à présent le premier
 en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cæ-*
lorum , car *regnum cælorum* , c'est *Newton*. Les Fran-
 çais en général sont assez *parvuli*. Il n'y a point ,
 comme vous dites , *d'opinions nouvelles* dans *Newton* ;
 il y a des expériences et des calculs , et avec le
 temps il faudra que tout le monde se foumette. Les
Renauds et les *Castels* n'empêcheront pas à la longue
 le triomphe de la raison. Adieu , père *Mersenne* , vous
 vous apercevrez bientôt des sentimens du prince
 royal pour vous.

1738.

L E T T R E L X.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Cirey , octobre.

T RÈS-AIMABLE Césarion ,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *sur l'homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette absurde sagesse
Des fous sottement orgueilleux ;
C'est à vous à vous moquer d'eux ;
Vous n'êtes pas de leur espèce.

M. *Michelet* nous a envoyé , Monsieur , les plans du paradis terrestre de l'Allemagne , car celui de France est à Cirey. Je ne fais ce que j'aime le mieux en vous , ou la plume de l'écrivain qui écrit de si jolies choses , ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le bonheur de vous voir. Madame la marquise *du Châtelet* va vous écrire. Elle est seule digne de vos présents ; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis tous en *Frédéric* , comme les dévots le sont dans leur patron. Je ferai , Monsieur , toute ma vie , avec l'attachement le plus tendre , votre , &c.

L E T T R E L X I.

1738.

A M. D E F O R M O N T.

A Cirey, ce 11 novembre.

EST-IL vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du Dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient par les sons hardis de tes nouveaux concerts
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes;
Observant, calculant, mais ne sentant jamais.
Ces Atlas qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible:
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.

Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie;
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits;
Newton est notre maître, et Milton nous délasse;
Nous combattons Malbranche et relisons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.
Heureux le philosophe épris de l'art des vers;

1738.

Mais heureux le poète épris de la science :
 Les mots ne bornent point sa vive intelligence ;
 Des mouvemens du ciel il dévoile le cours ,
 Il fuit l'astre des nuits et le flambeau des jours ;
 Loin des sentiers étroits de la Grèce aveuglée
 Son esprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée ;
 Il connaît , il admire un univers nouveau.
 On ne le verra point sur les pas de Boileau
 Doubter si le soleil tourne autour de son axe ,
Et l'astrolabe en main chercher un parallaxe ;
 Il attaque , il détrône , il enchaîne en beaux vers
 Les affreux préjugés , tyrans de l'univers.

Je connais le poète à ces marques sublimes ,
 Non dans un alphabet de pédantesques rimes ,
 Non dans ces vers forcés , surchargés d'un vieux mot ,
 Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot.
 De ce style emprunté tu proscriis la bassesse.
 Qui pense hautement , s'exprime avec noblesse.
 Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits
 L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Envoyez-nous donc , mon cher philosophe-poète ,
 votre belle épître : à qui la donnerez-vous , si vous la
 refusez à la divinité de Cirey ? Vous savez combien
 madame *du Châtelet* aime votre esprit , vous savez
 si elle est digne de voir vos ouvrages ; pour moi
 je demande , au nom de l'amitié , ce qu'elle a droit
 d'exiger de l'estime que vous avez pour elle. Nous
 sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour
 les mathématiques ; nous nous souvenons que c'est
 Virgile qui disait :

*Nos verò dulces teneant ante omnia musæ ,
Defectus solis varios et sidera monstrant.*

 1738.

Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art ; c'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres ; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur secte ; on peut donner des préférences , mais pourquoi des exclusions ? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos ames ; faudrait-il n'en ouvrir qu'une ? Vous êtes un bel exemple du contraire ; car qui raisonne plus juste , et qui écrit avec plus de grâces que vous ? Vous trouvez encore du temps de reste pour passer du temple de la poésie et de la métaphysique à celui de *Plutus*, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace* :

Det vitam , det opes , animum æquum mi ipse parabo.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature , qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis ; écrivez un petit mot , et envoyez l'épître. Vous voyez sans doute souvent madame *du Deffant* ; elle m'oublie , comme de raison , et moi je me souviens toujours d'elle ; j'en ferai une ingrate , je lui serai toujours attaché. Quand vous souperez avec le philosophe *baylien* , M. *Desalleurs* l'aîné , et avec son frère le philosophe mondain , buvez à ma santé avec eux , je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à

1738.

M. l'abbé de *Rothelin* ? il le mérite ; il a la critique très-juste et très-fine ; je vous prierais de lui présenter mes très-humbles complimens , si je ne me regardais comme un peu trop profané. Adieu , mon cher ami , que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié , et joint ses prières aux miennes.

L E T T R E L X I I.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey , le 20 décembre.

S I R I S A A C ,

MADAME la marquise *du Châtelet* , et moi indigne , nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle , nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris , que nous regardons votre lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie ; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Faisons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront touchés ? Madame *du Châtelet* , qui n'est pas riche , donne déjà 50 liv. ; moi qui suis bien moins bon

philosophe qu'elle , et pas si riche , mais qui n'ai point
de grande maison à gouverner , je prends la liberté 1738.
de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus
qu'on vous apporte ; que quelqu'un de vous tienne
la bourse , et je parie que vous faites mille écus
en peu de jours. Cette petite collecte est digne
d'être à la suite de vos observations ; et la morale
des Français leur fera autant d'honneur dans le
Nord que leur physique.

Le Nord est fécond en infortunes amoureuses
depuis l'aventure de *Calisto*. Si *Jupiter* avait eu
mille écus , je suis persuadé que *Calisto* n'eût point
été changée en ourse.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les
torts de l'amour , je ferais d'avis qu'on quêtât à
peu-près en cette façon :

La voyageuse académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour , qui fait tout son malheur ,
De ses feux embrasa son cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain français la séduisit :
Cette erreur est trop ordinaire ;
Et c'est la seule que l'on fit
En allant au cercle polaire.

Français , montrez-vous aujourd'hui
Aussi généreux qu'infidèles :
S'il est doux de tromper les belles ,
Il est doux d'être leur appui.

1758.

Que les Lapons sur leur rivage
Puissent dire dans tous les temps :
Tous les Français sont bienfaisans ;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela est trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu ; je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très-humbles serviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame *du Châtelet* , seule digne de vous écrire , ne vous écrit point , je crois , cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous supplie d'écrire toujours français par un *a* , car l'académie *françoise* l'écrit par un *o*.

L E T T R E L X I I I .

1738.

A M. THIRIOT.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22 , mon cher ami. La route est plus longue , mais plus sûre. Nos cœurs peuvent se parler , et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point instruit de la raison qui m'a obligé à me priver si long-temps du commerce de mes amis ; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d'athéisme ? Savez-vous bien que vous étiez du nombre ? Je n'en dirai pas plus. Ah ! mon ami , que nous sommes loin de mériter cette sottise et abominable accusation ! Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un DIEU , et qu'il punisse ces monstres de la société , ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez , j'ai cru devoir en écrire à son Altesse royale. Je vous instruis de cette démarche afin que vous y conformiez , et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse , avec de grands Etats , beaucoup d'argent comptant et une armée de géans , peut très-bien se moquer d'un sot libelle ; mais moi , chétif , qui ne suis ni roi ni rien , je tremble toujours de la calomnie , quelque absurde qu'elle soit ; et je suis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

1738. Tout cela m'attristerait bien ; mais la vie douce dont je jouis me console ; la sagesse , l'esprit , la bonté extrême dont le prince royal m'honore , me rassurent ; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les versiculets de notre prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire ; que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les savans et les princes s'empressent à louer madame de *la Poplinière* ; mais je vous répondrai :

Vainement ma muse échauffée ,
De ses tristes lauriers coiffée ,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée ;
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer n'est pas mon emploi ;
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de son cœur ,
Celui qui fait seul son bonheur ,
Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers , je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Castor et Pollux. Le tout ensemble n'est pas , je crois , assez bien tissu ; les choses y sont trop brusques ; il y manque le *molle* et l'*amœnum* ; il n'y a point d'intérêt. C'est un beau cheval dont le pas est presque toujours désuni , &c.

L E T T R E L X I V.

1739.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

TIBULLE de la Normandie ,
 Vous qui ne vivant qu'à la cour
 Du Dieu des vers et de Lesbie ,
 Ne voyageâtes de la vie
 Que sur les ailes de l'Amour ;
 Venez à Paris , je vous prie ,
 Sur les ailes de l'Amitié :
 Voltaire et la reine Emilie ,
 S'ils n'écoutaient que leur envie ,
 Du chemin feraient la moitié.

Ah , mon cher ami , par quel contre-temps cruel
 ne vous verrai-je qu'un moment ! Je pars mercredi
 pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons
 aux deux héros du roman de Zaïde qui se virent
 de loin une fois , et s'éloignèrent pour un temps si
 long ? Quand nous retrouverons-nous , quand passe-
 rai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux
 qu'on nomme la vie ?

1740.

L E T T R E L X V.

A M. H E L V E T I U S.

Bruxelles, 24 janvier.

NE les verrai-je point ces beaux vers que vous faites ,
 Ami charmant, sublime auteur ?
 Le ciel vous anima de ces flammes secrètes
 Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur ,
 Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
 Il est des beaux esprits , il est plus d'un rimeur ;
 Il est rarement des poètes.
 Le vrai poète est créateur ;
 Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création.
 Vous ne vous reposerez pas après le fixième jour ;
 vous corrigerez , vous perfectionnerez votre ouvrage ,
 mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu
 affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce
 monde , vous éprouvez des tracasseries , vous sentez
 combien le commerce des hommes est dangereux ;
 mais vous aurez toujours des amis qui vous con-
 soleront , et vous aurez , après le plaisir de l'amitié ,
 celui de l'étude ;

*Nam nil dulcius est bene quam munita tenere
 Edita doctrinâ sapientum templa serena ,
 Despicere undè queas alios passimque videre
 Errare atque viam palantes quærere vitæ.*

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorans en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son ame est au-dessus de la mienne. 1740.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cents mille livres de rente qui fassent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Koenig*. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présens, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux; et en vérité c'était bien payer la métaphysique romanesque de *Leibnitz*, dont *Koenig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame *du Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embrasse, je vous aime à jamais.

1740.

L E T T R E L X V I.

A M. D E F O R M O N T.

A Bruxelles, premier avril.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont le Maure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis,
De vos jours filés par les ris,
Finissent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffant :
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence ;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi ;
Mais Emilie est avec moi ;
Seule, elle vaut toute la France.

En

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que monsieur le père *Castel* appelle son optique. Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que *Newton* s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le 4^e tome des Leçons de Physique de *Joseph Privat de Molières*, de l'académie des sciences. Cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joseph Privat* ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilège. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins messieurs de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer M. *Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver DIEU,
Ces Messieurs de l'Académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'homme.

Lettres en vers, &c.

* K

— 1740. Pour moi , qui crois en DIEU autant et plus que personne , si je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières* , je sens bien qu'il me resterait encore quelques petits scrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer ; ainsi il faut que j'en dise du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama ; c'est bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce est telle qu'on le dit , il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne fais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame du *Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs , elle sera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de rester du temps à Bruxelles , mais que m'importe ! avec *Emilie* et des livres , je suis dans la capitale de l'univers , pourvu que je n'y végète pas comme *Rousseau*. Mille respects à madame du *Deffant* , je vous embrasse du meilleur cœur du monde , &c.

L E T T R E L X V I I.

1740.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai.

LE secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'*Ovide*; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes: Voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais si sa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous ferez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un *Crésus* ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous souhaitez de la santé; pour moi je leur souhaite une meilleure pièce que *Zulime*. C'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon porte-feuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muses; que les dragons ne vous y

— fassent pas renoncer. Vous avez commencé , mon
 1740. charmant *Bernard* , un ouvrage unique en notre
 langue , et qui fera aussi aimable que vous.
 Continuez , et souvenez-vous de moi au milieu de
 vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de
 tout mon cœur.

L E T T R E L X V I I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

MON cher abbé , je reçois votre lettre , qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel* ; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit , Deus abstulit ; sit nomen Domini benedictum !* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience
 Depuis quarante ans est mon lot ,
 Et l'on peut , sans être dévot ,
 Se soumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement , à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas , M. *Michel* a double tort , et je m'écrierais volontiers :

Michel , au nom de l'Eternel ,
 Mit jadis le diable en déroute ;

Mais après cette banqueroute ,
Que le diable emporte *Michel*.

1740.

Mais ce serait une mauvaise plaisanterie , et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel* , ni de la mienne.

Cependant , mon cher abbé , vous verrez que l'événement fera que les enfans de M. *Michel* resteront fort riches , fort bien établis. Le conseiller au grand conseil me jugera , si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre à beaux deniers comptans. Son frère , l'intendant des menus plaisirs du roi , empêchera , s'il veut , qu'on ne joue mes pièces à Versailles ; et moi , moitié philosophe et moitié poète , j'en ferai pour mon argent : je ne jugerai personne , et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien savoir le nom que prend en cour cet intendant des menus , qui aura sans doute quitté celui de *Michel* , pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de *Nicolai* , et plaignez-vous à lui ; voyez le caissier de *Michel* , demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre ; faites opposition au scellé , si cela se pratique et si cela est utile. Bon soir , mon cher abbé , je vous embrasse de toute mon ame. Consolez-vous de la déroute de *Michel* , votre amitié me console de ma perte.

1741.

L E T T R E L X I X.

A M. D E F O R M O N T.

A Bruxelles, 3 mars.

F O R M O N T ! vous et les du Deffans ,
C'est-à-dire les agrémens ,
L'esprit , les bons mots , l'éloquence ,
Et vous , plaisirs qui valez tout ,
Plaisirs , je vous suivis par goût ,
Et les Newtons par complaisance.
Que m'ont servi tous ces efforts
De notre incertaine science ?
Et ces carrés de la distance ,
Ces corpuscules , ces ressorts ,
Cet infini si peu traitable ?
Hélas ! tout ce qu'on dit des corps ,
Rend-il le mien moins misérable ?

Mon esprit est-il plus heureux ,
Plus droit , plus éclairé , plus sage ,
Quand de René le songe-creux
J'ai lu le romanesque ouvrage ?
Quand , avec l'oratorien ,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ?
Ou qu'après quarante escalades
Au château de la vérité ,
Sur le dos de Leibnitz monté ,
Je ne trouve que des monades ?

Ah ! fuyez , songes imposteurs ,
 Ennuyeuse et froide chimère !
 Et puisqu'il nous faut des erreurs ,
 Que nos mensonges sachent plaire.
 L'esprit méthodique et commun
 Qui calcule un par un , donne un ,
 S'il fait ce métier importun ,
 C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.

1741.

Du creux profond des antres sourds
 De la sombre philosophie ,
 Ne voyez-vous pas Emilie
 S'avancer avec les amours ?
 Sans ce cortège qui toujours
 Jusqu'à Bruxelles l'a suivie ,
 Elle aurait perdu ses beaux jours
 Avec son Leibnitz qui m'ennuie.

Mon cher ami , voilà comme je pense , et après avoir bien examiné s'il faut supputer la force motrice des corps par la simple vitesse , ou par le carré de cette vitesse , j'en reviens aux vers , parce que vous me les faites aimer. J'ose donc vous envoyer quatre volumes de rêveries poétiques. Je trouve qu'il est encore plus difficile d'avoir des songes heureux en poésie qu'en philosophie. *Mahomet* est un terrible problème à résoudre ; et je ne crois pas que je sois prophète dans mon pays , comme il l'a été dans le sien. Mais si vous m'aimez toujours , je serai *plus que prophète* , comme dit l'autre. C'est l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait hasarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'est à vous maintenant , mon cher ami , à vous servir de

— votre crédit , et à faire quelque brigue à la cour
 1741. pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui
 pèse environ deux livres. Une de vos conversations
 avec madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui
 est à la chambre syndicale des libraires.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.
 Elle fait ce que vous valez , tout comme madame
du Deffant. Ce sont deux femmes bien aimables que
 ces deux femmes-là !

Adieu , mon cher ami.

L E T T R E L X X.

A M. D E M A I R A N.

A Bruxelles , ce 12 mars.

DES savans digne secrétaire ,
 Vous qui savez instruire et plaire ,
 Pardonnez à mes vains efforts.
 J'ai parlé des forces des corps ,
 Et je vous adresse l'ouvrage : (1)
 Et si j'avais , dans mon écrit ,
 Parlé des forces de l'esprit ,
 Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie , Monsieur , quand vous aurez
 un moment de loisir , de me mander si vous êtes
 de mon avis. Il se peut faire que vous n'en foyez
 point , quoique je sois du vôtre , et que j'aye très-
 mal soutenu une bonne cause.

(1) *Mémoire sur les forces vives.* Voyez le volume de *Physique*.

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes elle et moi très-réunis dans les sentimens de la parfaite estime avec laquelle je serai toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.*

L E T T R E L X X I.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 13 mars.

Au très-aimable secrétaire de mon ange gardien.

P RÈS de vous perdre la lumière,
C'est doublement être accablé :
Qui vous entend est consolé ;
Mais celui qui sachant vous plaire
Vous aime et vit auprès de vous ,
Celui-là n'a plus rien à craindre.
Quoi qu'il perde , son fort est doux ,
Et les seuls absens sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue , Madame , je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui est tout prêt. Je l'ai remanié , corrigé , repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit

entre vos mains avant Pâques , si mon conseil
1741. ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous foucions guère des sottises nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un incident très-considérable de son procès ; et elle l'a gagné à force de courage d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans ; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors , Madame , nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne fais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui : il est roi , cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu ; je vous embrasse , mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

(1) L'hôtel Lambert.

L E T T R E L X X I I.

1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles , ce 13 mars.

D E V E R S Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais ; un si long silence
A de quoi me faire damner ;
Donnez-moi plenièrè indulgence.

Après avoir en grand courrier
Voyagé pour chercher un sage ,
J'ai regagné mon colombier ,
Je n'en veux sortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché ,
J'y vis heureux , j'y suis caché.
Le trône et son fier esclavage ,
Ces grandeurs dont on est touché
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite ,
Qui se croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois ;
Ils vont par de sanglans exploits
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a soumis.

1741.

Moi j'y renonce : adieu les princes ,
Il ne me faut que des amis.

Ce sont surtout des amis tels que mon cher *Cideville* qui sont très-au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement ; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois , ces voyages , malgré la physique qui m'a encore tracassé , malgré ma mauvaise santé qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps , j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié , refondu , repoli depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est ; je veux que vous ayez mes prémices , et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. *La Noue* vous aura mandé sans doute que nos deux Mahomets se sont embrassés à Lille. Je lui lus le mien ; il en parut assez content , mais moi je ne le fus pas , et je ne le ferai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon , et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle *Gaucher* ait récompensé en lui la vertu , car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée ; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite.

Or , mandez - moi , mon cher ami , comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne fais si vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *syndicale*. Il est

plaisant que le Machiavel soit permis , et que l'anti-
dote soit de contrebande. Je ne fais pas pourquoi 1741.
on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui
a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est
vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme
d'une autre espèce que celui de la modération tant
prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamor-
phosée en femme , court aux souris dès qu'elle en
voit , et le prince jette son manteau de philosophe
et prend l'épée dès qu'il voit une province à sa
bienfaisance.

Puis fiez-vous à la philosophie !

Il n'y a que la philosophe madame *du Châtelet*
dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans
ses principes , et plus fidelle encore à ses amis qu'à
Leibnitz.

A propos , monsieur le Conseiller , vous saurez
que cette philosophe a gagné un préliminaire de
son procès , fort important et qui paraissait déses-
péré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée.
Enfin , je crois que nous sortirons heureusement du
labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous , que faites-vous ? Où êtes vous ? *Quæ
circum volitas agilis thyma ?* Mandez un peu de vos
nouvelles au plus ancien , et au meilleur de vos
amis. Bonjour , mon très-aimable , mon très-cher
Cideville. Madame *du Châtelet* vous fait mille com-
plimens.

1741.

L E T T R E L X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril.

O Vous qui cultivez les vertus du vrai sage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts puisqu'elle les partage ;
De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée ;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide physique avait éteint l'ardeur :
Ranimez donc Paris où les beaux arts gémissent
Sans récompense et sans appui.
Qu'on pense comme vous , j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France , hélas ! les jours heureux finissent ;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas ,
En vain par une heureuse et pénible industrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas ! quand je courais la carrière des arts ,
La détestable Envie , aux farouches regards ,
La Persécution m'accabla de ses armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes ;
Je maudis mes travaux , et mon siècle et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole
Qui trompe ses adorateurs.
Mais vous me rengagez : un ami me console
Des jaloux , des bigots , et des persécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner *Alzire* ; c'est vous qui avez corrigé *Mahomet* ; et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Dufresne* ; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parens ; *la Noue* y a établi une troupe assez passable ; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure ; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin, c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux, et la fièvre de madame *d'Argental* : soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province ; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essayer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne fais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse : on l'a même imprimé ; la chose n'en est pas moins fautive. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait

— de son côté : car quand on se brouille avec un roi ,
1741. il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas
laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le
roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait
l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois ,
et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye
quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de
Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a
jamais compté que je pusse quitter madame *du*
Châtelet. Il me connaît trop ; il fait quels droits a
l'amitié , et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de
considération qu'à Paris, mais il n'y a pour moi ni
Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux qu'habite
votre amie. Et si je pouvais vivre entre elle et vous,
je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre n'est
pas susceptible d'esprit ; cependant elle y en a mis,
en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse ; car
on porte son caractère par-tout.

Elle fait mille complimens aux anges.

L E T T R E L X X I V.

1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet.

*Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes :**Fiet Aristarchus*

VOILA cômme il faut des amis. Dites-moi donc votre sentiment, mon cher *Aristarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Moussinot*, ce que j'ai soumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'est pas votre prophète, soyez le mien. Il serait plus doux de se parler que de s'écrire; mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faiblesse de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le fais bien; mais il est dur aux immortels de se trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour, et voici cômme j'en parlais; car il faut que je vous fasse cette douloureuse confidence :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Lettres en vers, &c.

* L

1741.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour-tient son empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi , pour toujours vous me fuyez ,
Tendreſſe , illuſion , folie ,
Dons du ciel , qui me conſoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois , je le vois bien ;
Ceſſer d'aimer et d'être aimable ,
C'eſt une mort inſupportable ;
Ceſſer de vivre , ce n'eſt rien.

Ainſi je déploris la perte
Des erreurs de mes premiers ans ,
Et mon ame aux défirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.

Du ciel alors daignant deſcendre ,
L'Amitié vint à mon ſecours ,
Elle était peut-être auſſi tendre ,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle ,
 Et de sa lumière éclairé ,
 Je la suivis , mais je pleurai
 De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

1741.

Cette amitié est pourtant une charmante consolation. Eh qui m'en fait connaître le prix mieux que vous ! L'amour , à qui vous avez si bien sacrifié toute votre vie , n'a servi qu'à vous rendre tendre pour vos amis , et à rendre votre société encore plus délicieuse. Cependant vous plaidez , et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet* , de passer son temps avec des exploits et des contredits ! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laisser là toutes ces amertumes de la vie , et nous rassembler avec *levia carmina et faciles versus*. N'êtes-vous pas à présent avec votre procureur ? Madame *du Châtelet* est avec le sien. Mais moi je suis avec vous deux. Adieu , bonsoir , charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail , qui , après l'amitié , est une grande consolation.

V A R I A N T E.

Après la deuxième flance l'auteur en a substitué deux à celle-ci :

Que le matin touche à la nuit !
 Je n'eus qu'une heure ; elle est finie ;
 Nous passons. La race qui fuit
 Déjà par une autre est suivie.

1741.

L E T T R E L X X V.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

Vous, qu'à plus d'un doux mystère
Les Dieux ont affocié,
Dans l'art des vers initié,
Qui savez les juger aussi-bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,
Vous seul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le soin
De ramener ma muse avec la fienne unie!
C'est n'être point heureux que de l'être si loin.

Je compte donc, mon cher ami, passer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'est le temps où tout le monde est à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui passez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voisine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une *Emilie*! Cependant elle fait tout cela avec allégresse, parce que c'est un devoir. Je compte moi parmi mes devoirs, de rendre mon prophète un peu plus digne de mon cher *Aristarque*. Je l'ai laissé reposer depuis quelques mois, afin de

tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques , si jamais l'ouvrage vaut quelque chose ! Ce sont-là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne fais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je ferai fixé pour quelque temps , je vous le manderai.

J'ai lu le poëme de *Linant* , que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel* , à qui j'avais confié une partie de ma fortune , s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur général des finances de sa Majesté. Or je ne conçois que médiocrement , comment un receveur général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon* , vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu , mon cher ami , qu'il y a des gens malheureux dans ce monde ! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq* ? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale , un menton de galoche , une barbe de quatre doigts ; c'était *le Coq* qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle* , à l'académie. Cela n'est pas excellent ;

— mais heureux qui fait des choses médiocres à quatre-
1741. vingt-cinq ans passés.

Adieu , mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont* , dites-lui , je vous en prie , combien il me ferait doux de vivre entre vous deux.

L E T T R E L X X V I.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie , ce 27 juin.

—
1743.

IL n'arrive que trop souvent
Que , tandis qu'on monte la lyre ,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inspire ,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout justement
Pour mériter une satire.

Vous me prodiguez , mon cher ami , les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois , et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré , au palais de Berlin et de Charlotembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse ?

Cependant cé n'est pas au prince ,
Au conquérant d'une province ,

Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage;
C'est au bel esprit, c'est au sage,
Que je prétends sacrifier :
Voilà l'excuse du voyage.

1743.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même Jules-César dans une de ses maisons de plaifance avec quelques-uns de ses courtifans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les Visigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-César en France? Et faut-il que je me prive du plaisir de voir un favant, un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducalcs et royales ?

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné ;
Et c'est un autre Cideville
Qui par malheur est couronné.

Un Diogène insupportable ,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croît placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je suis plus fociable.
Je hais, il est vrai, tout lien ;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorsque d'ailleurs on est aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa Majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix.

1743.

Quand ce monarque singulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma muse légère,
Me chérit et me confidère,
Mon fort est toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la Henriade et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est-là ce qui me défespère.

Je veux en partant de Berlin
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin;
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière;
Car le sage Lambertini
N'est point cagot atrabilaire.
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre
De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le saint paradis,
Si je suis réprouvé dans votre académie.

Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.

Non ; terminons en paix mon obscure carrière ,
 Et du pape , et des grands , et des rois oublié ,
 Ne vivons que pour l'amitié ,
 C'est mon trône et mon sanctuaire.

1743.

LETTRE LXXVII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunfvick , ce 14 octobre au matin.

QUE je me console un peu avec vous , mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage
 Dans la ville d'Otto-Guéric ,
 Rêvant à la divine Ulric ,
 Baissant quelquefois son image
 Et celle du grand Frédéric :
 Un heurt survient , ma glace casse ,
 Mon bras en est ensanglanté ;
 Ce bras qui toujours a porté
 La lyre du bon homme Horace ,
 Pendante encore à mon côté.

La portière à ses gonds par le choc arrachée ,
 Saute et vole en débris sur la terre couchée ;
 Je tombe dans sa chute : un peuple de bourgeois ,
 D'artisans , de soldats s'empressent à la fois ,
 M'offrent tous de leur main grossièrement avide
 Le dangereux appui , secourable et perfide ;
 On m'ôte enfin le soin de porter avec moi

La boîte de la reine et les portraits du roi.
 1743. Ah ! fripons , envieux de mon bonheur suprême ,
 L'amour vous fit commettre un tour si déloyal :
 J'adore Frédéric , et vous l'aimez de même ;
 Il est tout naturel d'ôter à son rival
 Le portrait de ce que l'on aime.

- Pour comble d'horreur , mon cher ami , deux
 bouteilles de vin de Hongrie se cassent , et personne
 n'en boit ; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds :
 mais ce n'est pas du pissat d'âne de *Lognier* , c'est
 du nectar répandu sur mon sottifier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
 Me demeurent encor dans ce malheur cruel.
 Dieux , vous avez pitié d'un désastreux mortel !
 Dieux ! vous m'avez laissé de quoi souffrir la vie !

Je ne me suis aperçu de ma perte que fort tard.
 Je suis à présent comme *Roland* , qui a perdu le
 portrait d'*Angélique* ; je cherche et je jure. Enfin
 j'arrive , à minuit , dans un village nommé *Shaffen-*
Stad , ou *F . . . -Stad*. Je demande le bourgmestre ,
 je fais chercher des chevaux , je veux entrer dans un
 cabaret : on me répond que le bourgmestre , les
 chevaux , le cabaret , l'église , tout a été brûlé. Je
 pense être à Sodome. Je me console dans mes dis-
 grâces en buvant de meilleur vin que le bon homme
Loth.

J'avais de meilleur vin que lui ;
 Mais tandis que le pays grille ,
 Je n'ai pas eu dans mon ennui
 L'agrément de baiser ma fille.

Enfin , aimable *Césarion* , me voilà dans la non-
magnifique ville de Brunswick. Ce n'est pas Berlin , 1743.
mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté
que j'avais une lettre du grand , ou plutôt de l'aimable
Fédéric : on me mène à un meilleur gîte que *Shaffen-*
Stad. Le duc et la duchesse étaient déjà à table ; on
m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour ; je n'écrirai à notre héros que quand
j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais
dites un peu au grand homme qu'il faut absolument
qu'il m'envoie à la Haie deux autres médailles , sans
quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous
embrasse mille fois , mon charmant ami,

L E T T R E L X X V I I I .

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

E N V O Y É D E P R U S S E .

A la Haie , le 30 octobre.

LORSQUE d'un feu charmant , votre muse échauffée ,
Chez les Westphaliens rimait des vers si beaux ,

Cher ami , j'ai cru voir Orphée ,
Qui chantait dans la Thrace , entouré d'animaux.

Pour moi , mon adorable ministre , j'ai suivi à
Bareith l'*Orphée* couronné ; j'y ai vu une cour où tous

— 1743. les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéra , des comédies , des chasses , des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin , pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin , au lieu de couler ainsi doucement sa vie ? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices : ce n'est pas mon plus court ; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser , pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce , et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur *Cresceni* a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent , dans les auberges.

Il ne faut pas que l'on s'étonne ,
De ce beau tour italien ,
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien ,
Quel argent voulez-vous qu'on donne ?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi , et avec M. votre oncle.

A M A D A M E

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre.

M A D A M E ,

C E n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est *Apollon* qui a les Muses pour sœurs: l'une est une grande musicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes sont nées avec les talens de plaire. C'est avoir trop d'avantages; il eût suffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ses trésors,
Et se vanta de son ouvrage.
Les Muses eurent du dépit;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie
Le fujet de la jalousie
Et des Muses et de l'Amour.

1743.

Comment terminer cette affaire ?

Qui vous voit croit que les appas ,
Sans esprit , suffiraient pour plaire :

Qui vous entend ne pense pas

Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison, Madame, de dire que Berlin est devenu Athènes : votre Altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aye pas à mon service ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever ; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde.

Je me flatte que sa Majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi fait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever ; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey , ce 15 avril.

VANITAS vanitatum , et metaphysica vanitas. C'est ce que j'ai toujours pensé , Monsieur ; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigruë de *Rabelais* , bombillant dans le vide. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de *Newton* ; et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit passage :

Que savait donc sur l'ame et sur les idées celui qui avait soumis l'infini au calcul , et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation ? Il savait douter.

Physiquement parlant , Monsieur , je vous suis bien obligé de vos bontés , et surtout de celle que vous avez de vouloir bien réparer , par mon petit contrat , avec un prince et avec un saint , les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième ?

J'y suis , et je n'en vaux pas mieux ;

C'est un assez f quantième ,

Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois , Monsieur , et en vous demandant le secret. J'ai donné à *Doyen* le féal , argent comptant , et billets qui valent argent

comptant ; mais on paye le plus tard qu'on peut ;
1744. et un fesse-matthieu de fermier de M. le duc de
Richelieu , nommé *Duclos* , qui devait selon toutes les
lois divines et humaines me compter quatre mille
livres le lendemain de Pâques , recule tant qu'il peut ,
tout contraignable qu'il est. Voulez-vous permettre
que ce *Doyen* fasse toujours mon contrat à bon
compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que
Doyen a dans ses mains. Je mangerai le reste à mon
retour très-volontiers : faites comme il vous plaira
avec votre vieux serviteur.

Je m'occupe à présent à faire un divertissement
pour un dauphin et une dauphine que je ne diver-
tirai point. Mais je veux faire quelque chose de joli ,
de gai , de tendre , de digne du duc de *Richelieu* ,
l'ordonnateur de la fête.

Cirey est charmant , c'est un bijou ; venez - y ,
Monfieur , tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame
du Châtelet vous aime de tout son cœur , vous désire
autant que moi , et vous recevra comme elle recevrait
Volf et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là.
Portez-vous bien. Permettez que je présente mes
respects à M. l'avocat du roi très-chrétien. Je vous
aime et vous respecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien serviteur , &c.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Cirey , premier septembre.

O Déesse de la fanté ,
 Fille de la sobriété
 Et mère des plaisirs du sage ,
 Qui sur le matin de notre âge
 Fais briller ta vive clarté ,
 Et répands la sérénité
 Sur le soir d'un jour plein d'orage :
 O Déesse , exauce mes vœux !
 Que ton étoile favorable
 Conduise ce mortel aimable :
 Il est si digne d'être heureux !
 Sur Hénault tous les autres dieux
 Versent la source inépuisable
 De leurs dons les plus précieux.
 Toi qui seule tiendrais lieu d'eux ,
 Serais-tu seule inexorable ?
 Ramène à ses amis charmans ,
 Ramène à ses belles demeures
 Ce bel esprit de tous les temps :
 Cet homme de toutes les heures.
 Orne pour lui , pour lui suspends
 La course rapide du temps.
 Il en fait un si bel usage !
 Les devoirs et les agrémens
 En font chez lui l'heureux partage.

Lettres en vers , &c.

* M

1744.

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ,
Les gens en *us* pour un savant ,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur très-gourmand.
Qu'il vive autant que son ouvrage ,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits ,
Et la faiblesse et le courage ,
Les mœurs , les passions , les lois ,
Sans erreurs et sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur , de son caractère ,
De ses chansons , de ses écrits.
Il a tout : il a l'art de plaire ,
L'art de nous donner du plaisir ,
L'art si peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien , s'il ne digère.

Grand Dieu ! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux , un Desfontaine ,
Entouré dans son galetas
De ses livres rongés des rats ,
Nous endormant , dorme sans peine ,
Et que le bouc soit gros et gras.
Jamais Eglé , jamais Silvie ,
Jamais Life à souper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût , sans grâce , et sans génie ,
Sa personne en tous lieux honnie
Est réduite à ses noirs gitons.
Hélas ! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri*, pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vite à Cirey avant que les houffards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

L E T T R E L X X X I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier.

MONSIEUR *Bon*, premier président,
 Dans vos vers me paraît plaisant ;
 Mais les Anglais ne le font guères.
 Ils descendent assurément
 De ces aragnes carnaffières
 Dont vous parlez si doctement:
 Puissent ces méchans infulaires,
 Selon leurs coutumes premières,
 Prendre le soin de s'égorger.
 Mais ils entendent leurs affaires ;
 Et c'est nous qu'ils veulent manger.

M 2

1745.

— Vous les en empêcherez bien , Monsieur.
1745. Béni soit *Apollon* qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas.

Pollio et ipse facit nova carmina : pascite taurum.

Il me semble que vos jolis vers , et encore moins ma chétive prose , ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées ; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confiance : c'est un secret d'Etat que des vers d'un ministre. Le cardinal de *Richelieu* en fesait davantage , mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année , Monsieur ; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur , tout comme si vous n'étiez pas ministre.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles , le 31 janvier.

MON aimable ami ; je suis un barbare qui n'écrit point , ou qui n'écrit que de vile prose ; vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans ; et qui est plus embarrassé avec les musiciens , les décorateurs , les comédiens , les comédiennes , les chanteurs , les danseurs , que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour se faire un César allemand ? Je cours de Paris à Versailles , je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement , madame la dauphine finement , la famille royale tout doucement , contenter la cour , ne pas déplaire à la ville.

Oh , qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie

A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie !

Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie ,
Que de travailler pour des rois !

Bonjour , mon cher et ancien ami ; je cours à Paris pour une répétition , je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider ! Adieu ; je vous aime autant que j'écris peu.

1745.

L E T T R E L X X X I V .

A M. LE PRESIDENT HENAUT,

Sur une épître intitulée : L'homme inutile.

Mardi, 6 juillet.

D'UN pinceau ferme et facile ,
Vous nous avez trait pour trait
Deffiné l'homme inutile.

On ne dira jamais , grâces à votre style :

Le peintre a fait là son portrait.

On dira : Ce mortel aimable

Unifait Minerve et les Ris ,

Et dans tous les beaux arts comme avec ses amis

Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmans, si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau* ; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers sur les événemens présens ; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir ; mais, en vérité, il y a trop de vers

sur ce sujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous.

 1745.

Homme charmant , je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés ; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous ? où ma lettre et mes tendres remerciemens vous trouveront-ils ? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princesse de Navarre.

Rameau travaille ; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avoueraï-je que je compterais plus sur l'opéra de *Prométhée* , pour former un beau spectacle , que sur une comédie-ballet ? Je ne fais si *Royer* n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant ; j'y vais retrouver madame *du Deffant* , et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu ? Vous êtes aimé comme *Louis XV. Vale , vive , veni.*

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que *Voltaire.*

1745.

L E T T R E L X X X V.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.

Tout cela vous convient. Quels beaux jours sont les vôtres!
Mais dans le triste état où le destin m'a mis ,
Puis-je fuivre les uns , puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut dans son malheur ,
Quand on n'a rien de mieux , donner au moins son cœur.
Mais sans un estomac peut-on se mettre à table
Chez ce héros de Champs (*), intrépide mangeur ,
Et non moins effronté buveur ;
Qui d'un ton toujours gai , brillant , inaltérable ,
Répand les agrémens , les plaisirs , les bons mots ,
Les pointes quelquefois , mais toujours à propos?
La tristesse attachée à ma langueur fatale ,
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur.
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé , la gaieté , la vive et douce humeur
Sont la robe nuptiale ,
Qu'il faut au festin du seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures , malade ,
languissant , triste , presque philosophe. Je souffre chez
moi patiemment , et je ne peux aller à Champs. Je
vous prie de faire mes excuses à la beauté et aux
grâces. M. du Châtelet a reçu ma lettre d'avis , et m'a

(*) M. le duc de la Vallière.

fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien ;
 mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est 1745.
 faible, et l'esprit n'est point prompt : c'est un lot de
 damné.

L E T T R E L X X X V I.

A M. A M M A N,

*Secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris , qui
 avait adressé de jolis vers latins à M. de Voltaire.*

A Versailles , ce 26 mars.

*Tu vatem vates laudatus Apolline laudas ,
 Concedisque tuâ decerptas fronte coronas.
 Carminibus nostram petis ad certamina musam :
 O utinam videar tibi respondere paratus !
 Sed quondam dulcis vox deficit , atque labore
 Nunc defessus , iners , ignava silentia servans ,
 Semper amans Phæbi , non exauditus ab illo ,
 Te miror , victus , non invidus , arma repono.*

1746.

On m'a renvoyé ici , Monsieur , les vers charmans
 que vous avez bien voulu m'adresser ; je ne puis que
 les admirer et non les imiter. C'est en remerciant celui
 qui me loue si bien , que j'ai l'honneur d'être avec
 reconnaissance , &c.

1746.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A M B A S S A D E U R A D R E S D E .

A Paris, 24 décembre.

T R È S - M A G N I F I Q U E ambassadeur ,
Vous avez quelque sympathie
Pour ces catins dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur ,
Et qui sur la fin du bel âge ,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galans exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maison
A tant de belles destinée ;
Vous , allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'Hyménée ;
Vous cet aimable Richelieu ,
Qui né pour un autre mystère
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère.
Revenez cher à tous les deux ,
Ramenez la paix avec eux ,
Ainsi que vous eûtes la gloire
Aux campagnes de Fontenoi ,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monsieur le Duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau ! fi
 donc. Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on a faite contre M. et M^{me} de la Popelinière, pour prix des fêtes qu'ils ont données ? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons ? Mais le poète *Roi* aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre dont son âme est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gènes s'est terminée à l'amiable par la pendaïson de quelques citoyens et de quelques soldats ; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Bellisle*, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

In tanto le baccio umilmente le mani, e riverisco nella sua persona l'onor di nostra età.

1747.

L E T T R E L X X X V I I I .

A M A D A M E D E P O M P A D O U R .

SINGERE et tendre Pompadour,
 Car je peux vous donner d'avance
 Ce nom qui rime avec l'amour,
 Et qui fera bientôt le plus beau nom de France :
 Ce tokai dont votre excellence
 Dans Etiole me régala,
 N'a-t-il pas quelque ressemblance
 Avec le roi qui le donna ?
 Il est comme lui, sans mélange ;
 Il unit, comme lui, la force et la douceur,
 Plaît aux yeux , enchante le cœur,
 Fait du bien , et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de Prusse (qui n'est pas manchot) , derrière son tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carrosse* , n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France , surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

Du Fresny a dit , dans une chanson , que les rois ne se faisaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble : il se trompe. *François I* avait soupé avec *Charles-Quint* , et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez , en remontant plus haut , qu'*Auguste* avait fait cent soupers avec *Antoine*. Non , Madame , ce n'est pas le souper qui fait l'amitié , &c.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

Vous que le ciel en sa bonté
 Dans un pays libre a fait naître,
 Vous qui dans la Saxe arrêté,
 Par plus d'un doux lien peut-être,
 Avez su vous choisir un maître
 Préférable à la liberté ;

Così scrivo al mio *Pollione* veneto , al mio carissimo ed illustrissimo amico , e così saranno stampate queste bagatellucce se fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther* , *si aliquid putas nostras nugae esse*. Veramente nè queste ciancie , nè Pandora , nè il volume à voi endirizzati non vagliano otto scudi ; ma carissimo signore , un così esorbitante prezzo è una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere , e dei posteglionì , il signor di *la Reiniere* , fermier général des postes de France , par le moyen duquel *one walks at sight from a pole to another* , aveva per certo munito di suo sigillo , ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sà quanto rispetto si debba portare al nome di *la Reiniere* , ad un uomo , chi è il più ricco , ed il più cortese de tous les fermiers généraux ? mà giacchè al dispetto della sua cortesia , e della stretta amicizia , che corre fra le due corti , i signori

— della posta di Drefda ci hanno ufati come nemici ,
 1747. tocca il librajo *Walther* di pagare gli otto fcudi , e
 gliene terrò conto. Per tutti i fanti , non burlate ,
 quando mi dite , che le cofe mie vi vengono molto
 care. Manderò quanto prima il tomo della *Henriade*
 pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They fay you
 go to Padua. You should take your way Through
 France. *Emily* should be very glad to fee you , and
 i should be in extafy , &c.

L E T T R E X C.

A MADAME DE POMPADOUR.

Avril.

QUAND Céfár , ce héros charmant ,
 De qui Rome était idolâtre ,
 Battait le Belge ou l'Allemand ,
 On en fe fait fon compliment
 A la divine Cléopâtre.

Ce héros des amans ainfi que des guerriers ,
 Uniffait le myrte aux lauriers ;
 Mais l'if eft aujourd'hui l'arbre que je révère.
 Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas
 Que'des lauriers fanglans du fier dieu des combats ,
 Et que des myrtes de Cythère.

Je fuis perfuadé , Madame , que du temps de ce
Céfár , il n'y avait point de frondeur janfénifte
 qui osât cenfurer ce qui doit faire le charme de

tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle ; c'est comme bon citoyen, et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je suis avec respect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre esprit, le très-, &c.

L E T T R E X C I.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Versailles, le 7 août.

M O N S I E U R ,

LA lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir et bien des regrets ; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux ;

— mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi
1747. heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur
Dans le palais de la candeur !
On dit , et même avec justice ,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant soit peu besoin d'artifice ;
Mais ils traitaient avec le vice ,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez
quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour ,
Quel est le plus doux, le plus juste ,
Et qui fait naître plus d'amour ,
Ou de Louis quinze ou d'Auguste ;
C'est un grand point très-contesté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine sagacité ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile
de savoir au juste la vérité dans ce monde ; et puis ,
Monsieur , les personnes qui la savent le mieux ,
sont toujours celles qui la disent le moins. Par
exemple , ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des
trois princesses que la reine de Pologne a données
à la France , à Naples et à Munich , pourront-ils
jamais

jamais dire laquelle des trois nations est la plus —
heureuse? 1747.

Que même on demande à la reine ,
Quel plus beau présent elle a fait ,
Et quel fut son plus grand bienfait ,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir ,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance ,
Et nourrir le plus doux espoir ,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame
la dauphine , je me souviens de *Psyché* , et je songe
que *Psyché* avait deux sœurs :

Chacune des deux était belle ,
Tenait une brillante cour ,
Eut un mari jeune et fidelle ;
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être , Monsieur , un moyen
de finir cette dispute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé
sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez , Monsieur , que sans être politique
j'ai l'esprit conciliant : je compte bien vous faire
ma cour avec de tels sentimens ; et de plus vous

Lettres en vers , &c.

* N

— pouvez être sûr qu'on est très-disposé à Versailles
 1747. à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Breda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je ferais très-flatté, Monsieur, si mes sentimens respectueux pour M. le comte de *Brüll* lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs Majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous ferez obéi avec zèle.

L E T T R E X C I I.

A M. DE C I D E V I L L E.

2 janvier.

— L E S rois ne me font rien, mon bonheur ne se fonde
 1748. Que sur cette amitié dont vous sentez le prix.
 Mais, hélas, Cideville, il est dans ce bas monde
 Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces; et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets entre *Montcrif*

et d'*Arboulin*. Mais, mon cher *Cideville*, tout l'éclat dont brille *Montcrif*, ne m'a point séduit. Les talens ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galans s'amuse, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son destin? Nous sommes, dans cette vie, des marionnettes que *Brioché* mène et conduit sans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez incessamment. Dieu veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu plus que l'année passée; en vérité, nous sommes faits pour vivre ensemble. Il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du *Châtelet-Newton* vous fait mille complimens.

1748.

L E T T R E X C I I I.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

De Lunéville, février.

J'AI vu ce falon magnifique ,
Moitié turc et moitié chinois ,
Où le goût moderne et l'antique ,
Sans se nuire, ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout consume
Détruirà ces beaux monumens ,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, Monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre absence près, l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des novellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très-fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée : on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtimement le plus sévère ; mais en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princesse très-aimable, qui tient sa cour à quelques quatre cents lieues

d'ici , et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la nécessité de cultiver son esprit, je lui avais dit : 1748.

On croirait que le jeu console ,
 Mais l'ennui vient à pas comptés
 S'asseoir entre des majestés ,
 A la table d'un cavagnole.

Car il faut savoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Versailles; au reste, Monsieur, si la reine s'applique cette satire, je vous supplie de lui dire qu'elle a très-grande raison.

Un esprit fin , juste et solide ,
 Un cœur où la vertu réside ,
 Animé d'un céleste feu ,
 Modèle du siècle où nous sommes ,
 Occupé des grandeurs de Dieu ,
 Et du soin du bonheur des hommes ,
 Peut fort bien s'ennuyer au jeu :
 Et même son illustre père ,
 Des Polonais tant regretté ,
 Aux Lorrains ayant l'art de plaire ,
 Et qui fait ma félicité ,
 Pourrait dire avec vérité
 Que le jeu ne l'amuse guère.

Ainsi , dussé-je être coupable de lèse - Majesté ou de lèse-cavagnole , je soutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu , et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne ame qui , depuis long-temps , m'a daigné servir

— 1748. auprès de la reine par des menfonges officieux ; mais vous, Monsieur , qui êtes malin et mal-fefant , je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis diffimuler ; ce font des efprits mal-fefans et méchans comme le vôtre , qu'il faut employer quand on veut faire des tracasseries à la cour : j'oserais même propofer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de *Luynes*.

L E T T R E X C I V.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loifey , près de Bar , 24 décembre.

J E ne fuis plus qu'un profateur bien mince ,
 Singe de Pline , orateur de province ,
 Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien ,
 Et négligeant , pour ennuyer un prince ,
 Un fage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous cafanier , dans un féjour champêtre ,
 Pour des Philis vous me quittez peut-être.
 L'amour encor vous fait sentir fes coups.
 Heureux qui peut tromper des infidelles !
 C'est votre lot. Vous courtifez des belles ,
 Et moi des rois : j'ai bien plus tort que vous.

Il eft vrai, mon cher *Cideville*, que ma main eft devenue bien paresseufe d'écrire , mais affurément mon cœur ne l'eft pas de vous aimer. Je fuis devenu courtifan par hafard ; mais je n'ai pas ceflé

de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'histoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuse, puisqu'elle assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : Approuvera-t-il cet endroit ? y trouvera-t-il des vérités qui puissent être bien reçues ? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu ? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y ferai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré ; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de *Richelieu* que sous le consulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas grecs ; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

1749.

L E T T R E X C V.

A M. D' A R G E T ,

SECRETAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey , le 29 juin.

O gens profonds et délicats ,
Lumières de l'académie ,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et sur la pluie ;
Mais il me faut un autre soin ,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille , tout fleurit ;
Tout vous y plaît , je dois le croire ;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui ,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui ,
Ce roi , ce Trajan d'aujourd'hui ,
Plus gai que le Trajan de Rome ,
Ce roi dont je fus tant épris ,
Et vous , très-graves personnages ,

(1) M. d'Argel et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de Voltaire , par ordre du roi de Prusse , des certificats en prose et en vers sur la beauté du climat de Berlin.

Qui passez pour les favoris ,
Et pour heureux autant que sages ;
Vous, dis-je , et Frédéric le grand ,
Vous , vos talens et son génie ,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi-bien que le laurier ,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié ,
Qui depuis vingt ans m'ont lié ,
Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant
Et d'un bien plus gros commentaire ;
Je veux voir cette double affaire ;
Je les entends très-faiblement :
Mais , Messieurs ; ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend ?

Vous m'avouerez , mon cher Monsieur , que si vous
avez eu quelques beaux jours au commencement de
mai , vous avez payé depuis un peu cher cette faveur
passagère. Mes plus beaux jours seront en automne.
Je viendrai dans votre charmante cour , si je suis en
vie : c'est un tour de force dans l'état où je suis ;
mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand*
et les hommes qu'il rassemble auprès de lui !

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1749.

L E T T R E X C V I.

A M. D E S T O U C H E S.

A Paris.

AUTEUR solide , ingénieux ,
Qui du théâtre êtes le maître ,
Vous qui fites le Glorieux ,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le ferai , j'en fuis tenté ,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si fouhaité ;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc , mon illustre ami , mardi à trois heures ; vous trouverez quelques académiciens nos confrères ; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame *Denis* dispute avec moi , je l'avoue , à qui vous estime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle ? Vous nous donneriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé *du Rénel* ne va point aux spectacles , et il est très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai sacrifié *Oreste* de si bon cœur ; moi qui , depuis si long-temps , suis votre enthousiaste déclaré , ne mérité-je rien ? A mardi , à trois heures , mon cher *Térence*.

L E T T R E X C V I I.

1750.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

J E vous renvoie , Monsieur , ce que je voudrais rapporter moi-même sur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1); il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification , et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne , et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires. Il est unique dans l'état où la personne respectable , dont je tais le nom , est née. Je lui dresse en secret des autels , et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

(1) Tragédie en vers français que la princesse de Saxe , sœur de madame la dauphine , avait envoyée à M. de *Voltaire* pour l'examiner et lui en dire son sentiment.

1750.

Quels talens divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour ,
Tantôt les dieux de ce séjour ,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité ,
Et Paris au moins la seconde ,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit , comme sa beauté ,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante ,
Devers Salomon voyagea ,
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon ,
Je fais ce que ferait le sage ;
Il ferait à Dresde un voyage ,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais , retenu par les merveilles
Qui foumettent à leurs appas
Le cœur , les yeux et les oreilles ,
Le sage ne reviendrait pas.

L E T T R E X C V I I I.

1750.

A M. D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai.

Vous voilà donc , mon cher enfant ,
Dans votre gloire de *niquée* ,
Près du bel esprit triomphant ,
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée ;
Et que l'Autriche provoquée ,
Admire encore en enrageant ;
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent ,
Dont la cervelle est détraquée ,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric le grand
Tienne votre vue appliquée ;
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent ,
Laiissons sa rage suffoquée ,
Honteuse , impuissante et moquée ,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée ?
Elle en rit : j'en dois faire autant.

Qu'importe , mon cher d'Arnaud , que ce soit
ou *Mouhi* ou *Fréron* qui fasse la *Bigarrure* , le *Réservoir* ,

— le *Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne con-
1750. naissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les
Hollandais sont bien bons de lire ces fadaïses. Voilà
une plaisante façon de connaître notre nation. J'ai-
merais autant juger de l'Italie par la troupe italienne
qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse
royal la comédie de madame *Denis*. C'est une terrible
affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue
à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné
sans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut
tout faire gaiement pour les belles et pour les
rois;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le grand* qui pût
me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais
pour lui mon ménage, mes affaires et madame
Denis; et je viendrais en bonnet de nuit voir cette
tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant,
j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi.
Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé
Nollet par une espèce de maître-d'hôtel qui lui
donnait des indigestions sur la route : il faudrait
que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant
que mon cher *Isaac* a des vapeurs; je mettrais les
miennes avec les siennes. On dit que M. d'*Arget*
n'est pas encore consolé; ma tristesse n'irait pas mal

avec sa douleur. Je me remettrais à la physique —
 avec M. de *Maupertuis* ; je cultiverais l'italien avec 1750.
M. Algarotti ; je m'égayerais avec vous ; mais que
 ferais-je avec le roi ?

Hélas ! quelle étrange folie
 D'aller au gourmet le plus fin
 Présenter tristement la lie
 Et les restes de mon vieux vin !

Un danseur avec des béquilles
 Dans les bals se présente peu ;
 La Pâris veut de jeunes filles ;
 Les vieilles sont au coin du feu.
 J'y suis ; et j'en enrage. — Adieu.

1750.

L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam , ce 24 juillet.

MES divins anges , je vous salue du ciel de Berlin. J'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves , et malheureusement ni la duchesse de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie , et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession , mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage , et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux , point de procureurs , opéra , comédie , philosophie , poésie , un héros philosophe et poète , grandeur et grâces , grenadiers et muses , trompettes et violons , repas de *Platon* , société et liberté ! Qui le croirait ? Tout cela pourtant est très-vrai , et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans sa gloire ; mais il faut vivre auprès de vous avec M. de *Choiseul* et M. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre , je vous en prie , soit pour eux , qu'ils sachent à quel point je les regrette , même quand j'entends *Frédéric le Grand*. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal

maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

 1750.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre ;
 Timide , embarrassé , j'ose à peine en jouir.
 Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir ,
 S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre ?

Mais dans quel lit couchez-vous , vous autres ? Est-ce auprès du bois de Boulogne , est-ce à Plombières ? est-ce à Paris ? Madame d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux ? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que l'esprit et le sentiment de madame de Graffigny avaient réussi. Ma troupe a joué chez moi Jules-César. Mais je ne fais point ce que font mes anges : j'ai attendu pour leur écrire que je fusse un peu stable , et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu , mes anges ; mon *Frédéric le Grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon âme. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie , que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société , et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas* , jusqu'au dernier moment de ma vie.

1750.

L E T T R E C.

A MADAME DE POMPADOUR,

*Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au
roi de Prusse.*

A Potsdam , le 20 d'auguste.

DANS ces lieux jadis peu connus ,
Beaux lieux aujourd'hui devenus ,
Dignes d'éternelle mémoire ,
Au favori de la victoire
Vos complimens font parvenus :
Vos myrtes font dans cet asile
Avec les lauriers confondus :
J'ai l'honneur , de la part d'Achille ,
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même , Madame , vous
auriez de plus jolis vers , car il en fait aussi aisément
qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes ,
L'un est digne de foupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes ,
Et l'autre de les célébrer.

L E T T R E C I.

1750.

A S. A. R. M A D A M E

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

D E P U I S R E I N E D E S U E D E .

M A D A M E ,

J'AI eu la consolation de voir ici M. *Esfourleman*, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Altesse royale. Il m'a assuré, Madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le fait pas, Madame? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre Altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière :

A sa jupe courte et légère,
 A son pourpoint, à son collet,
 Au chapeau garni d'un plumet,
 Au ruban ponceau qui pendait

1750.

Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Christine :
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Eglise,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le saint père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne faisais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre Altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance et la gloire de l'Etat. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Les cœurs et les esprits de la patrie entière ;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême ;
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.

Je cessai de régner pouvant donner des lois :

Ulric règne sans diadème.

Je descendis pour m'élever ;

Je recherchais la gloire , et son cœur la mérité.

J'étonnai l'univers qu'elle a su captiver.

On a pu m'admirer , mais il faut qu'on l'imite.

1750.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre , et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède , et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités , qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre Altesse royale dans ce beau palais que M. *Esourleman* vous fait bâtir : *Descartes* vint bien me voir , dit-elle , pourquoi ne feriez-vous pas le voyage ?

Ah ! lui dis-je , belle immortelle ,

Descartes , ce rêveur dont on fut si jaloux ,

Mourut de froid auprès de vous ,

Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être , Madame , que je rêve toujours en parlant à votre Altesse royale , et que mon second rêve ne vaut pas le premier (1). Il est bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre , et quand je proteste que je ferai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond respect , &c.

(1) Voyez les Poësies mêlées , volume de Contes , &c.

1751.

L E T T R E C I I.

A M A D A M E D E N I S.

A Potsdam , le 20 septembre.

VOICI une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV.* Il est juste que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant presque toujours très-infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau fera couvert des odes de nos poètes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre

D'un héros adoré de nous,

Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre

Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

L E T T R E C I I I.

1752.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potfdam , 3 avril.

GRAND merci , cher la Condamine ,
 Du beau présent de l'équateur ,
 Et de votre lettre badine
 Jointe à la profonde doctrine
 De votre esprit calculateur.
 Eh bien ! vous avez vu l'Afrique ,
 Constantinople , l'Amérique :
 Tous vos pas ont été perdus.
 Voulez-vous faire enfin fortune ?
 Hélas ! il ne vous reste plus
 Qu'à faire un voyage à la lune.
 On dit qu'on trouve en son pourpris
 Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes :
 Les services rendus aux hommes ,
 Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint
 temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le
 voyage du Bréfil. Je devais , mon cher arpenteur
 des astres , vous envoyer l'histoire terrestre de
Louis XIV , mais il y a trop de fautes de la part
 de l'éditeur , et de la mienne trop d'omissions et
 trop de péchés de commissions.

— 1752. Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Astolphe* et *S^t Jean* pour trouver le fruit de mes peines ; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur , et je vous aimerai toujours , fusse-je dans la lune.

L E T T R E C I V.

1752.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam , 29 avril.

E_H ! morbleu , c'est dans le pourpris
 Du brillant palais de la Lune ,
 Non dans le benoît Paradis
 Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'*Arioste* , l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre ? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique *Francheville* , mon éditeur , en a fait bien d'autres , et moi aussi ; mais , mon cher cosmopolite , ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène ; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau , ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient , et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là , que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontise* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne , cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques ; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition , qui n'est qu'un essai très-informe , n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs

— 1752, font tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de *la Feuillade*. Je tiens l'anecdote de lui-même ; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux, et surtout le catalogue des écrivains qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était trop mince ; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher *la Condamine*, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie ; je fais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne fais comment on y en trouve dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *et ignorantias meas ne memineris*. Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire ; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié.

L E T T R E C V.

1754.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet.

M O N cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville*; mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes desirs. J'ai au moins auprès de moi à présent une nièce qui me console, en me parlant de vous. Nous ne fefons point de châteaux en Espagne; mais nous en fefons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poème de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire :

O fortunatos nimium, sua nam bona noscunt !

Pour moi je dis : *Nos dulcia linquimus arva*; mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles ;
 Il faut des passe-temps de toutes les façons ,
 Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons ,
 Quoiqu'on adore les Virgiles.

1754. D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poésie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne fais si à mon âge il me sied encore de chanter. Il me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter *deserti ad Strymonis undam*?

Enfin, je me suis vu contraint de songer sérieusement à cette histoire générale, dont on a imprimé des fragmens si indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches annales de l'Empire; c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire de l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un *Bossuet*. J'aurai au moins la vérité d'un de *Thou*. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'histoire est la partie des belles-lettres qui a le plus de partisans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
D'Apollon les trésors brillans
Sont le charme de la jeunesse;
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Adieu, mon cher ami, je vous aime bien plus que la poésie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

L E T T R E C V I.

1755.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février.

QUELLE lubie vous a pris, monsieur le Duc! Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très-capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très-digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un hermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante,
 La lueur faible et tremblante
 D'un feu prêt à se consumer
 Pourrait encor se ranimer
 A la lumière étincelante
 De cette jeunesse brillante
 Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un Suisse, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
 Dans la meute des chiens courans,

1755.

Et dans celle des courtifans ,
Tous bons serviteurs de leur maître ;
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même ,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés ,
Gens dont les goûts non dépravés ,
En vins , en prose , en poésie ,
Sont de bons gourmets approuvés ;
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez ,
Une fille jeune et jolie ,
Par vos soins encore embellie ,
Qu'à votre gré vous capturez ;
Et qui dit , comme vous savez ,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle est donc votre fantaisie ,
Lorsque dans le rapide cours
D'une carrière si remplie ,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie !
N'allez pas mêler , je vous prie ,
Dans vos soupers , dans vos amours ,
Ma piquette à votre ambrosie ;
Ah ! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours ?

Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter 1755.
très-humblement et de très-loin; non pas en rois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin; je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que portait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monfieur le Duc, que vous avez rappelé en moi un souvenir bien respectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les sentimens que je conserverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon billet de confession à M. l'abbé de *Voisenon*, évêque de Montrouge.

1755.

L E T T R E C V I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Genève , le 19 septembre.

OUI, ma muse est trop libertine,
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'effor de cette vagabonde ;
J'ai plus mal fait de l'imiter :
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus ,
Lorsque la rouille les arrête :
Après cent travaux superflus ,
Il en est ainsi de ma tête.
Je suis fixé, je suis lié ,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuse indépendance ,
Dans la tranquille jouissance
De la fortune et de la paix ,
Ne pouvant regretter la France ,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon fort, mon cher et ancien
ami ; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque
toujours séparés , et je suis très-affligé si nous avons
l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre , vous sur
les bords de la Seine , et moi sur ceux de mon lac.

J'ai

J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie, mais non pas aux consolations solides qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame *Denis* me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin serait pour moi un vilain désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous, et on voit seulement les défauts de son ouvrage qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve senescem*. Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi ? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

(1) *L'orphelin de la Chine.*

1756.

L E T T R E C V I I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Monrion , près de Laufane , 19 février.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre ; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains , et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* feront encore plus persuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Brifons ma lyre et ma trompette ;
 Laifons les héros et les rois ;
 Je ne veux chanter qu'Henriette,
 Qu'elle feule anime ma voix.
 Mufes , déformais pour écrire ,
 Je n'ai befoin que de mon cœur ;
 Mais vous juftifirez l'auteur ,
 Si l'indifcret oſe en trop dire.

Eh ! pourquoi craindre que l'Alteſſe
 S'offenſe des plus tendres ſoins ?
 Faut-il , parce qu'elle eſt princeſſe ,
 Que qui la voit l'en aime moins ?
 Etoit-ce un crime volontaire
 Que de ſe rendre à tant d'appas ?
 Mon droit d'aimer ne vient-il pas
 D'où lui venait celui de plaire ?

Quand on voit l'aimable Henriette
L'indifférence disparaît ;

1756.

Quelque respect qui nous arrête,
Est-on maître de son secret ?

Les égards que le rang impose
N'étouffent point le sentiment.

Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la chose.

L E T T R E C I X.

A M. T R O N C H I N.

Aux Délices , 18 avril.

D E P U I S que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance ;
Mais je m'immole avec gaiété,
Quand vous assurez la santé
Aux petits-fils des rois de France.

Votre absence, mon cher *Esculape*, ne me coûte
que la perte d'une santé faible et inutile au monde.
Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur
cœur quelque chose de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous ferez tous deux
bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles ,
Il en est de bien dangereux ;
Il fallait , pour triompher d'eux ,
Un père , un héros courageux ,

1756.

Secondé de vos mains habiles.
 Autrefois à ma nation
 J'osai parler , dans mon jeune âge ,
 De cette inoculation
 Dont grâce à vous on fait usage :
 On la traita de vision ;
 On la reçut avec outrage ,
 Tout ainsi que l'attraction.
 J'étais un trop faible interprète
 De ce vrai qu'on prit pour erreur ,
 Et je n'ai jamais eu l'honneur
 De passer chez moi pour prophète.

 Comment recevoir , disait-on ,
 Des vérités de l'Angleterre ?
 Peut-il se trouver rien de bon
 Chez des gens qui nous font la guerre ?
 Français , il fallait consulter
 Ces Anglais qu'il vous faut combattre :
 Rougit-on de les imiter
 Quand on a si bien su les battre ?
 Egalement à tous les yeux
 Le dieu du jour doit sa carrière ;
 La vérité doit sa lumière
 A tous les temps , à tous les lieux
 Recevons sa clarté chérie ,
 Et sans songer quelle est la main
 Qui la présente au genre-humain ,
 Que l'univers soit sa patrie.

Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois
 mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina ,
 parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des*

jésuites. Beaucoup de dames jansénistes seraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais , Dieu 1756.
merci , messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là , et revenez ensuite dans le vôtre. Imitiez *Hippocrate* qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me sont venus voir aujourd'hui ; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat* , si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

1756.

L E T T R E C X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet.

MON héros , je vais aussi brûler de la poudre ; mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais , en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir , et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'est plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table ;
La mollesse de leurs chansons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illustres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De suivre vos fiers compagnons
Aux assauts de cent bastions ,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs sublimes écrits ,
Et s'il est vrai , comme il peut l'être ,
Qu'il soit parmi vos beaux esprits
Peu de Pindares dans Paris ,
Vos succès en feront naître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience

-L'attentat inconfidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance :
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance ;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi dans ma décadence,
Faible et sans voix , je me tairai ;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères.
Je fais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez , avec raison ,
Quelques procédés de corsaires :
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton , Pope , Swift , Addison ,
Ce sage Lock , ce grand Newton ,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux ,
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres par leurs traités
Ont assujetti la fortune :
Vos vaisseaux , de héros montés ,
Ont battu les fils de Neptune :
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités ;
Mais la politique et les armes
Ne sont pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.

1756.

Je vis en paix , peut-être en sage ,
 Entre ma vigne et mes figuiers.
 Pour embellir mon hermitage ,
 Envoyez-moi de vos lauriers ,
 Je dormirai sous leur ombrage.

L E T T R E C X I.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

Grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith.

IL n'est chère que de vilain , monsieur le Grand-
 maître. Vous écrivez rarement ; mais aussi , quand
 vous vous y mettez , vous écrivez des lettres char-
 mantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de
 jolis vers ; les talens ne se rouillent point auprès de
 votre adorable princesse.

Pour moi , dans la retraite où la raison m'attire ,
 Je goûte en paix la liberté ;
 Cette sage divinité
 Que tout mortel , ou regrette , où désire ,
 Fait ici ma félicité.

Indépendant , heureux au sein de l'abondance ,
 Et dans les bras de l'amitié ,
 Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;
 Et je regarde avec pitié
 Les traités frauduleux , la sourde inimitié
 Et les fureurs de la vengeance.

Mes vins , mes fruits , mes fleurs , ces campagnes , ces eaux ,

Mes fertiles vergers et mes rians berceaux ,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple , 1756.
Mes pénates brillans , fermés aux envieux ,

Voilà mes rois , voilà mes Dieux :

Je n'ai point d'autre cour , je n'ai point d'autre temple.

Loin des courtisans dangereux ,

Loin des fanatiques affreux ,

L'étude me soutient , la raison m'illumine ;

Je dis ce que je pense et fais ce que je veux.

Mais vous êtes bien plus heureux ,

Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son Altesse royale , qui est presque aussi malade que moi , mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices , où nous avons bu à votre santé. Madame *Denis* , la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse , vous aime toujours , et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-mâitre. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme , quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés , quoi qu'il soit arrivé. Comptez , Monsieur , sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le suisse V...

1756.

L E T T R E C X I I.

A M. D E C H E N E V I E R E S.

G R A N D merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale. (1)

Vous possédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix ,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour , il faut parler et faire.
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois :
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les fatiguer.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le service de *Mifis* (2) , que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante , je vous prie de m'en faire part , quoiqu'en prose. Je vais faire lire *Mifis* à madame *Denis* la paresseuse , qui n'écrit point , mais qui vous aime véritablement.

(1) Il avait envoyé son ballet de *Mifis et Glaucé* à M. de Voltaire.

(2) L'Amour est déguisé sous le nom de *Mifis* dans ce ballet.

L E T T R E C X I I I.

1756.

A MESSIEURS DESMAHIS ET DE MARGENCI.

A I N S I Bachaumont et Chapelle
 Ecrivirent dans le bon temps ;
 Et leurs simples amusemens
 Ont rendu leur gloire immortelle ;
 Occupés d'un heureux loisir ,
 Eloignés de s'en faire accroire ,
 Ils n'ont cherché que le plaisir ,
 Et font au temple de mémoire.
 Vous avez leur art enchanteur
 D'embellir une bagatelle ;
 Ils vous ont servi de modèle ,
 Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand , au buveur *Brouffin* avec lequel ils foudaient ; et vous n'écrivez , Messieurs , qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis , comme *Virgile* commença , par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez - vous qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était , disait-il , un très-bon homme.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris , et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes , qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace* votre devancier.

— 1756. Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poète vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

L E T T R E C X I V.

A M A D A M E D U B O C A G E,

P E N D A N T S O N V O Y A G E D' I T A L I E.

— 1757. **N**OUVELLE Muse, aimable Grâce,
Allez au capitolé, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, ô Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, farà coronata nel campidoglio dalle mani del buono *Benedetto*. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tagli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i santi catolici; mà il suo viaggio è tutto per la gloria e nel suo gran volo ella trascurrà nostri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuosamente la mano che a scritto tante belle cose, e si ricommandano alla sua benignità con ogni ossequio.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* sister.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres respects.

L E T T R E C X V.

A D O M F A U G E R E S,

Abbé de Senones, neveu et successeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de son oncle.

20 novembre.

IL ferait difficile, Monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité:

(1) Madame Denis.

— Il fit plus ; il les crut avec simplicité ,
 1757. Et fut , par ses vertus , digne de les entendre.

Il me semble au moins que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom *Calmet* ; mais je ne pourrai jamais célébrer , ainsi que je le voudrais , sa mémoire qui me fera infiniment chère, &c.

L E T T R E C X V I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le premier septembre.

— M O N cher et ancien ami, je reviens dans mes chères
 1758. Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans lesquels vous ne paraîsez pas trop content de Paris ; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de société ? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Cideville ,
 Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur ,
 N'habite ni les champs , ni la cour , ni la ville.
 Il faudrait , nous dit-on , le trouver dans son cœur ;
 C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge :
 Le sage fuit des grands le dangereux appui ,
 Il court à la campagne , il y sèche d'ennui :
 J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est pas des sages comme vous que je parle : —
je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de 1758.
votre Launai que de mes Délices. Je prends acte
surtout que je n'ai pas quitté mes pénates cham-
pêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur pala-
tin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette
cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de
mon bien qu'on pille presque par-tout ailleurs. Il a
bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit
traité qui me met en sureté moi et les miens pour le
reste de ma vie.

Le bon *Horace* dit :

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipse parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz
que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié
de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie,
c'est la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non simul*
esset cætera latus. Je vous ai souvent regretté, et votre
souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à fran-
chir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon
lac, comme madame *du Bocage* ; vous vous contentez
de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins ; vous
n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Tasse*
au capitolé, *satis beatus unicis Sabinis*.

Adieu, mon cher et ancien ami ; mes deux nièces,
toute ma famille, vous font les plus tendres compli-
mens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos
côtes normandes, nonobstant clameur de haro ! Est-il
vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches,

— de filles et d'argent ? Le Canada va donc être entièrement
 1758. perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne ? Je vous trouve très-heureux, mon cher *Cideville*, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

*Beatus ille qui , procul ridiculis ,
 Fecunda rura bobus exercet suis !*

L E T T R E C X V I I.

A M A D A M E D U B O C A G E.

Aux Délices, 27 décembre.

IL est vrai, Madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de nos seigneurs font un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains ? Pour vous, Madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage,
 L'ignorant, le connaisseur,
 L'ami, l'amant, l'amateur,
 Reconnaissent du Bocage.

Je

Je suis très touché de la mort de *Formont*, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura. 1758.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent, dans une retraite heureuse. Je rends le pain béni dans mes paroisses, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel gusto italiano*; je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* aussi ridicule que celui avec lequel on poursuit le *Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*. Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de *Louis XIV* était un étrange siècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. du Bocage.

Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

1759.

L E T T R E C X V I I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 janvier.

LIBRE d'ambition, de soins et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur :
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, sur le tombeau de notre ami *Formont*, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va ; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne fait plus que planter et semer dans la saison ? J'ai conservé de la sensibilité ; c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous ; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite ? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de

l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penser par la poste. 1759.

Je n'écris point au président *Hénault*, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite ; tout autre genre de vie me ferait insupportable. Paris vous est nécessaire ; il me ferait mortel ; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne ; mais, Madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma destinée était de finir entre un fenoir, des vaches et des gènevois.

Ces Gènevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aie jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre ; elle vous est absolument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

1759.

L E T T R E C X I X.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices , 27 janvier.

TOUT le peuple commentateur
 Va fixer ses regards avides
 Sur le grave compilateur
 De l'histoire des Néréides ;
 Mais si notre excellent auteur
 Voulait nous donner sur nos belles
 Des mémoires un peu fidelles ,
 Il plairait plus à son lecteur ;
 Près d'elles il est en faveur ,
 Et *magna pars* de leur histoire ;
 Mais c'est un modeste vainqueur
 Qui ne parle point de sa gloire.

Il *Pascoli* è un traditore comme tutti j libraj ; o niente ricevuto da sua parte ; mi accorgo bene che un furbo catolico libraj no hà la minima corrispon- denza coi furbi libraj calvinisti ; però i fratelli *Crammer* di Genevra sono uomini onesti e di garbo , mà il vostro *Pascoli* è un briccone , ed io sono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais , dans vos goguettes , vous vous remettez à voyager , n'oubliez pas de passer par les confins de Genève , où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor nostrî* , and let a free man visit a free man , à jamais votre très-humble , &c.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février.

QUI les a faits ces vers doux et coulans ,
 Qui comme vous ont le talent de plaire ?
 Pour moi j'ai dit , en voyant ces enfans :
 A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi ! vous louez ma retraite , mes goûts ,
 Les agrémens de mon séjour champêtre !
 Vous prétendez que , même loin de vous ,
 Je suis heureux , et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité
 Devrait loger sous l'humble toit du sage :
 Je la cherchai dans mon doux hermitage ;
 Elle y passa ; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age* , que j'ai reçus de Paris ,
 font de vous , Madame ; ou il y a quelqu'un qui vous
 ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez - moi si
 je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître
 votre écriture , et j'ai la vanité de croire que je ne
 me méprends pas à votre style ; ce n'est point un
 jugement téméraire d'accuser les gens des actions
 qu'ils font accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite , sinon
 que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans
 queue , qui voulait ôter la queue à ses camarades.

— 1759. Je voudrais que les personnes à grands talens me justifiaissent , moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût sont bannis de France , et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée , à la politique des cerveaux creux , à des discussions énormes sur les finances , sur le commerce , sur la population , qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu ; il veut devenir anglais , hollandais et allemand ; nous sommes des finges qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte de Chaulieu* , qui ne contiennent que deux pages , valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide , on n'est que lourd et lourdement chimérique.

Est-il vrai , Madame , que le parlement fait brûler le livre de *l'Esprit* ? Passe encore pour des mandemens d'évêque ! Mais de gros in-4° scientifiques ! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs ?

M. de *Cideville* est-il à Paris ? Je lui ai écrit dans la rue de Saint-Pierre ; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé *du Resnel* ? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages , ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon , Madame , non , ils ne sont point sages du tout , ni moi non plus ; ils vous quittent six mois , et moi pour toujours ! Daignez m'écrire , si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez , Madame , à un malingre s'il n'a pas

l'honneur de vous écrire de sa main ; son corps est faible , mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement : il en dit autant à M. *du Bocage*. 1759.

L E T T R E C X X I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre.

VRAIMENT c'est une justice de DIEU que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin , s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils font comme moi : ils haïssent le chemin des cours , et surtout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre la lettre avec madame *Denis* , et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation : le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index ; *jam cinis ater erat*. Hélas ! avons-nous dit , c'est l'image de nos plaisirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez , couple charmant , trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis ;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cénis.

1759. Nous connaissons le Dieu chargé de vous conduire ;
S'il vous a bien traités , vous l'imitiez aussi.
Vous vous faites un jeu de savoir tout séduire ,
Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut suivre sa vocation , et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence , elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève , rempli de conscience , vous a donné , pour votre argent , les livres en question pour suppléer aux œuvres du chevalier de *Mouhy*. Je doute que les grâces de madame l'ambasadrice s'accommodent de l'outrecuidance de *Rabelais* ; cependant il y a là de très-bonnes frénésies.

Si , dans le billet brûlé , il y avait quelqu'un de vos ordres , il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Méropé-Aménaïde Denis est enchantée de vous deux. Nous faisons comme on fera à Turin , nous en parlons sans cesse ; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguier quelque nation , allez-y tous deux ; passez-y seulement trois jours , et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable , recevez mes regrets , mon respect , mon attachement.

La marmotte des Alpes.

L E T T R E C X X I I.

1759.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre.

Vous, faits pour vivre heureux et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre ;
Quoi ! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages !
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux fatigés
Daignaient accepter nos hommages !
Vous parlez de beaux jours : ah, vous les avez faits !
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages :
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis* ; mais si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs feront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame d'*Argental*, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choiseul* avec quelque indulgence sur notre compte ; que vous

— 1759. avez fait valoir notre lac , nos truites et notre vie tranquille ; car il prétend qu'il est très-fâché de n'avoir pas pris sa route par notre hermitage , en revenant d'Italie. Grâces vous soient rendues de tous vos propos obligeans.

M. d'*Argental* crie toujours après la chevalerie (1) ; et moi qui suis devenu temporisateur , avec toute ma vivacité , je réponds qu'il faut attendre , que tout ouvrage gagne à rester sur le métier , que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs , et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue , ne sont pas de bonne humeur : en un mot , ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2) ; il a été malade , il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit , j'aurai l'honneur de vous en rendre compte , plus que de cet abbé d'*Espagnac* qui ne finit point , et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste , en outrageant ainsi les conseillers-clercs , j'excepte toujours monsieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon* , pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence , et qu'il ne nous reste que des regrets.

P. S. de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon* ? Elle se contente de sentir tout ce qu'il

(1) La tragédie de Tancrède.

(2) Le roi de P***.

exprime; elle se plaît dans l'idée de vous avoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. *Aménaiide* et *Mérope* vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement. 1759.

L E T T R E C X X I I I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

J E suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher grand écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu (quoique je ne sois pas du métier) que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne. 1760.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse font à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-bien écrit, pour justifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire est fort beau; et sur

— la seule lecture , je les condamnerais. Ces pirates-là
1760. sont aussi méchans sur mer que les Prussiens sur terre.
Nous nous ruinons pour leur résister , et nous portons
tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été si
dévastée , si sanglante et si riche.

J'avoue avec vous , mon cher assyrien , que Dieu
a envoyé M. de *Silhouette* à notre secours. S'il y a
quelque bon remède , il le trouvera ; car il n'est pas
comme la plupart de ses prédécesseurs, gens estimables,
mais sans génie , qui traçaient leur sillon comme ils
pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup
d'un traducteur de *Pope* , qui a vu long-temps l'An-
gleterre et la Hollande.

Il n'est pas de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts ,
Et même y marchant de travers ,
Créant des charges , des offices ,
Billets d'Etat , écus factices ;
Empruntant à tout l'univers ,
Replâtrant par des injustices
Nos sottises et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts ,
Et rembourse de mauvais vers
Pour le prix de ses grands services.

Je ne fais pourquoi vous me mandez que tant de
poètes le persécutent avec des éloges en vers. Mes
chers confrères n'entrent pour rien dans les obliga-
tions que l'Etat peut lui avoir ; ils ne prendront point
d'actions sur les fermes. En avez-vous pris ? Il me

semble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération est un peu à l'anglaise : Eh tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'est la grande méthode de Londres. 1760.

L E T T R E C X X I V.

A M. DE CHENEVIERES,

Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé sa mort à Versailles.

Aux Délices, 26 mai.

RESSUSCITER est sans doute un grand cas :
 C'est un plaisir que je viens de connaître ;
 Mais le plus grand ce ferait d'apparaître
 A ses amis : je ne m'en flatte pas.
 Pour ce prodige, il est quelques obstacles.
 C'en ferait trop pour les gens d'ici bas
 Que deux plaisirs, et surtout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de *Chenevrières*, et votre ami qui me fait d'aussi jolis complimens ; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

1760.

L E T T R E C X X V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

S E N A T E U R D E B O L O G N E.

Aux Délices , 19 juin.

E N tout pays on se pique
De molester les talens ;
Goldoni voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne favait à quel titre
On doit juger ses écrits ;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques , aux rivaux
La nature a dit fans feinte :
Tout auteur a ses défauts ,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco , o mio Signore , la mia sentenza. Mi lusingo
ch'ella fara firmata al vostro tribunale. Aspetto un
Shaftesbury , e subito lo spedirò à voi.

Mille complimens à M. *Algarotti*.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous
jouons à Tournei quelque nouveauté , nous ne man-
querons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je
vous aime fans vous avoir vu , et j'aime le cher *Algarotti*
parce que je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

L E T T R E C X X V I.

1760.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPERA.

Aux Délices , 7 août.

TRÈS-AIMABLE *Rossignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient besoin de votre souvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent; ceux qui, avec des oreilles ont du sentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et sachez, malgré toute votre modestie, que vous êtes aussi séduisante quand vous parlez que quand vous chantez. La société est le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous savons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons senti tout le prix: les habitans des bords de notre lac ne sont pas faits pour être aussi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous:

De *Rossignol* pourquoi porter le nom?

Il est bien vrai qu'ils ont été ses maîtres;

Mais tous les ans, dans la belle saison,

L'Amour les guide en nos réduits champêtres.

Elle n'a pas tant de fidélité;

Elle nous fuit, peut-être nous oublie.

C'est le phénix à jamais regretté:

On ne le voit qu'une fois dans sa vie,

— 1760. C'est ainsi qu'on vous traite, Mademoiselle; et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien : on vous traiterait seulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y est trop ridicule, et celui de philosophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Espagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de *la Borde*. Je fais que c'est un homme d'un vrai mérite et nécessaire à l'Etat. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce.

Adieu, Mademoiselle; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monsieur votre frère.

L E T T R E C X X V I I .

1760.

A MADemoISELLE CLAIRON.

Aux Délices , le 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
 Egalement à vous plaire empressés ;
 L'un vous égale , et l'autre vous imite ,
 Et le troisième avec moins de mérite
 Est plus heureux , car vous l'embellissez.
 Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
 De célébrer vos talens , vos attraits ;
 Mais quoi ! les vers ne plaisent désormais
 Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois , Mademoiselle ,
 c'est M. le duc de *Villars* , quand il daigne nous lire
 quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita
 parfaitement hier dans *Alzire* , c'est madame *Denis* ;
 et le vieil hermite que vous embellissez , vous vous
 doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier *Alzire* devant M. le duc de
Villars ; mais nous devrions partir pour venir voir
 la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux
 de la France ont le bonheur de vous posséder quel-
 que temps , nous tâcherons de nous trouver sur votre
 route , et de vous enlever. Nous avons un acteur haut
 de six pieds et un pouce (1) , qui fera très-propre à
 ce coup de main. Nous vous supplierons de nous

(1) M. Pictet.

— 1760. informer du chemin que vous prendrez ; car , par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réussir à Paris (1), il est dit expressement , qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle*. Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien* , V...

Madame *Denis* et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

L E T T R E C X X V I I I .

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN ,

C H A R L E S - T H E O D O R E .

A Ferney , 14 avril.

— 1761.

Q U E je suis touché , que j'aspire
A voir briller cet heureux jour ,
Ce jour si cher à votre cour ,
A vos Etats , à tout l'Empire !

Que j'aurai de plaisir à dire ,
En voyant combler votre espoir :
J'ai vu l'enfant que je désire ,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir !

(1) On jouait alors la tragédie de *Tancrède*.

Je ressemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a son messie ;
J'ai pour vous plus de passion
Que pour Joseph et pour Marie.

1761.

Monseigneur, que votre Altesse électorale me pardonne mon petit enthousiasme un peu profane ; la joie le rend excusable. Je ne fais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naissance du duc de Bourgogne, tous les polissons se mirent à danser dans la chambre de *Louis XIV.* Je ferais un grand polisson dans Schwetzingen, si je pouvais, dans le mois de juillet, être assez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur souhaite à vos Altesse électorales ; et un fils sans la paix est encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, Monseigneur ; je les embrasse de joie. Agréez, vous et madame l'Electrice, ma mauvaise prose, mes mauvais vers, mon profond respect, mon ivresse de cœur ; et daignez conserver des bontés à votre petit fuisse, &c.

1761.

L E T T R E C X X I X.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN,

C H A R L E S - T H E O D O R E.

A Ferney , le 9 juin.

E S T - C E une fille , est-ce un garçon ?
Je n'en fais rien : la Providence
Ne dit point son secret d'avance ,
Et ne nous rend jamais raison.

Grands , petits , riches , gueux , fous , sages ,
Tous aveugles dans leurs efforts ,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine :
Mais le machiniste est là-haut ,
Qui fait tout de sa main divine
Comme il lui plaît , et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles :
Car vous savez que tout est bien.
On ne peut se plaindre de rien
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince , tant mieux
Pour tout l'Etat et pour son père ;
Et s'il a votre caractère ,
C'est le plus beau présent des Cieux.

Si d'une fille il vous régale ,
 Tant mieux encor ; c'est un bonheur :
 En grâce , en beautés , en douceur
 Je la vois à sa mère égale.

 1761.

O couple auguste , heureux époux ,
 L'esprit prophétique m'emporte :
 Fille ou garçon , il ne m'importe ,
 L'enfant fera digne de vous.

Monseigneur , il m'importe cependant ; et je partirais en poste pour savoir ce qui en est , si cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas misérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard fuisse , et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteesses électorales ! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des squelettes dans les festins. Monseigneur , je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois ; mais j'avoue que la douleur est un mal. Je suis consolé si votre altesse électorale est heureuse. Je suis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes.

Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince que j'attends. Puisse son auguste père conserver ses bontés au malingre , et agréer les tendres et profonds respects du petit fuisse , &c.

1761.

L E T T R E C X X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 19 juin.

EN voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Resnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine , il fit pourtant des vers ;
 Il fut prêtre , mais philosophe ;
 Philosophe pour lui , se cachant des pervers.
 Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre chose de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inscription à moins qu'elle ne soit un peu piquante , et je ne trouve rien de piquant à dire sur l'abbé *Du Resnel*. C'était un homme aimable dans la société ; je le regrette de tout mon cœur , je le suivrai bientôt , et puis c'est tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer sous votre enveloppe , une lettre pour M. *Héron* , dans laquelle je lui demande une grâce qui m'est très nécessaire : c'est de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi , qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui est de 1627 , me paraît fort sage : c'est ce qui fait qu'elle n'est point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage , j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'est plus amusant dans la vieillesse.

Je me recommande à tous les frères , en corps et en ame.

L E T T R E C X X X I.

1761.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, le 31 juillet.

Vous voilà, Monseigneur, comme le marquis de *la Fare*, qui commença à sentir son talent pour la poésie à peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient sur le point de baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les seconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi, cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?

La fille de Corneille écoute mes leçons;

Je suis chanté par un Turenne:

J'ai pour moi deux grandes maisons

Chez Bellone et chez Melpomène:

A l'abri de ces deux beaux noms,

On peut mépriser les Frérons,

Et contempler gaîment leur sottise et leur haine.

C'est quelque chose d'être heureux;
Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ses yeux!

Qu'un souper est délicieux,

— Quand on brave , en mangeant , les griffes des Harpies !
1761. Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaifante harmonie !

Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux
D'embrasser la beauté qui subjugué son ame ,
Et d'affubler encor du fel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux !

Cela n'est pas chrétien , j'en conviens avec vous ;
Mais ces gens le font-ils ? Ce monde est une guerre ;
On a des ennemis en tout genre , en tous lieux :
Tout mortel combat sur la terre ;
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux ;
On cabale à la cour , à l'église , à l'armée ;
Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée ,
Pour un nom , pour du vent : et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix , et se moquer de tout.

Cependant , Monseigneur , tout en riant on peut
faire du bien. Votre Altesse en veut faire à mademoi-
selle *Corneille* ; vous voulez que je vous taxe pour le
nombre des exemplaires : si je ne consultais que votre
cœur , je vous traiterais comme le roi ; vous en seriez
pour la valeur de deux cents. Mais comme je fais
que vous allez par-tout semant votre argent , et que
souvent il ne vous en reste guère , je me réduis à fix,
et j'augmenterai le nombre si j'apprends que vous êtes
devenu économe. Je supplie votre Altesse d'agréer mon
profond respect , et de me conserver vos bontés.

L E T T R E C X X X I I.

1761.

A M. DE SENAC DE MEILHAN.

E LEVE du jeune Apollon

Et non pas de ce vieux Voltaire ;

Elève heureux de la raison

Et d'un Dieu plus charmant qui t'instruit à plaire ,

J'ai lu tes vers brillans et ceux de ta bergère ,

Ouvrages de l'esprit , embellis par l'Amour ;

J'ai cru voir la belle Glycère

Qui chantait Horace à son tour.

Que son esprit me plaît ! que sa beauté te touche !

Elle a tout mon suffrage , elle a tous tes desirs ,

Elle a chanté pour toi ; je vois que sur sa bouche

Tu dois trouver tous les plaisirs.

Je réponds bien mal , Monsieur , aux choses charmantes que vous m'envoyez ; mais à mon âge on a la voix un peu rauque. *Lupi Mærim videre priores ; vox quoque Mærim deficit.*

Présentez , je vous prie , mes obéissances à celui qui a soin de la santé du roi , au père de ce qu'il y a de plus aimable.

1762.

L E T T R E C X X X I I I .

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney , 28 novembre.

JE vous fais très-bon gré , mon cher confrère , d'avoir fait un *Saurin* , et je vous remercie tendrement de me l'avoir appris dans une si jolie lettre. Je suis de votre avis ; c'était un garçon qu'il vous fallait.

J'aime le sexe assurément ,
 Je l'estime , je fais qu'il brille
 Par les grâces , par l'enjouement ;
 Que souvent d'esprit il pétille ,
 Qu'en ses défauts il est charmant :
 Mais j'aime mieux garçon que fille.

Cela ne veut pas dire que je sois du goût de *Socrate* ou des jésuites , j'entends seulement que je vous souhaitais un garçon.

Nous avons besoin de Saurins
 Qui vengent la philosophie
 De ces fanatiques gredins
 Ergotans en théologie.
 En vain depuis peu la raison
 Vient d'ouvrir en secret son temple ;
 L'infame superstition ,
 Qu'un vulgaire hébété contemple ,

Monte toujours sur ses treteaux.

Elle nous vend son mithridate :

1762.

Chaumeix la fuit , Omer la flatte ;

Et des fripons et des cagots

En violet , en écarlate ,

Sont ses Gilles et ses bedeaux.

Votre enfant , mon cher confrère , apprendra de vous à penser. Je fais mes complimens à la mère de donner à son fils ses beaux tetons ; c'est encore là une sorte de philosophie qui n'est pas à la mode.

Vous devriez bien , avant que je meure , passer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philosophes sont trop dispersés , et les ennemis de la raison trop réunis.

C'est une bonne acquisition que celle de l'abbé de *Voisenon* , tant qu'il se portera bien ; mais c'est un saint dès qu'il est malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien d'une tragédie d'Eponine. Il faut au moins que la France brille par le théâtre ; c'est toute la supériorité qui lui reste. Je crois que vous avez assisté aux assemblées où l'on a lu le Jules-César de *Gilles Shakespeare*. J'enverrai incessamment l'Héraclius de *Scaramouche Caldéron* ; cela vous amusera.

Je vous embrasse , mon cher confrère , de tout mon cœur.

1763.

L E T T R E C X X X I V.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

A M B A S S A D E U R A T U R I N.

Dans les neiges , 5 janvier.

MA main n'a pas suivi mon cœur ; tout ce que je souhaite , c'est que votre excellence daigne être fâchée de ma paresse. J'ai été malade , j'ai travaillé , j'ai voulu vous écrire de jour en jour , et je ne l'ai point fait. Je suis très-coupable envers moi , car je me suis privé d'un très-grand plaisir. Si vous étiez à Paris , j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du seigneur. Les entrailles paternelles s'émouveraient bien davantage pour mes enfans quand vous en seriez le parrain. Tout ce que je crains , c'est d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les choses de sang froid n'est bon que pour votre illustre métier.

Le ministère , à ce qu'on dit ,
Veut une ame tranquille et sage ,
Tandis que mon métier maudit
En veut une ardente et volage.
Vous n'employez que des raisons ,
Quand il faut vous ouvrir ou feindre ;
Je ne peins que des passions :
Il faut les sentir pour les peindre.

Et des passions ! il y a long-temps que je n'en ai plus. Vous, Monsieur, qui en avez une si belle, et que la plus charmante ambassadrice du monde doit inspirer, c'est à vous de faire des vers. 1763.

Malgré mon âge décrépit
J'en ferais bien aussi pour elle,
Si vous me donniez votre esprit
Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque chose à vous envoyer le mois prochain ; mais comment m'y prendrai-je ? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges ; j'en suis entouré, et elles passent dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant à Turin ; et je ne fais si vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* disait de la pluie de Marly. Monsieur et madame d'*Argental* ont cru que je plaisantais en vous suppliant de leur envoyer le Droit du seigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une si bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure ; ils me donnent des commissions comme on en donnerait au diable de Papefiguière ; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne suis pas de fer ; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence sa protection envers mes anges.

Je vous souhaite force années heureuses, et je vous présente mon très-tendre respect.

1763.

L E T T R E C X X X V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney , 14 janvier.

M O N cher philosophe , vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philosophe faisant bonne chère et voulant qu'on la fasse : vous jugez avec raison que nous avons besoin , dans notre pays de glaces , du souvenir des seigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême ? je n'ai pas l'honneur de les connaître , mais je n'en suis que plus flatté de leurs bontés ; elles ne signent point leurs noms , elles m'ordonnent d'adresser ma réponse à madame la marquise de *Théobon*. Que puis-je leur répondre ? c'est jouer à colin-maillard.

Quatre beautés font tout mon embarras.
De faire un choix mon ame est occupée :
Qu'eût fait Pâris en un semblable cas ?
En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponse ou cette excuse , c'est assez pour un vieux malade qui ne ressemble point du tout à *Pâris*.

On va juger à Paris le procès des *Calas* : cela intéresse l'humanité toute entière. On a pendu un

ex-jésuite pour avoir dit des sottises : cela n'intéresse
que la pauvre société de JESUS. 1763.

Bonsoir , Monsieur ; sans les neiges et votre
absence , mon château , l'œuvre de mes mains , serait
un charmant séjour. Je suis à vous bien tendrement
pour jamais.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney , 15 septembre.

Vous êtes , Monsieur , dans le cas de *Waller* qui
proposait une question de philosophie à *Saint-Evre-*
mond qui se mourait. *Saint-Evremond* lui répondit :
Vous me prenez trop à votre avantage.

C'est à vous qu'il appartient de parler du héros
aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de ses vertus , témoin de son courage ,
C'est à vous de les peindre à la postérité.

On exprime avec vérité

Ce qu'on voit et ce qu'on partage :

Moi , je ne suis qu'un pauvre sage ,

Vivant dans mes foyers , et mourant dans mon lit.

En vain j'aurais tout votre esprit ,

Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante

De tous ces grands Condés dont la France se vante :

(1) M. le prince de Condé.

— Chacun d'eux à vingt ans capitaine et foldat,
1763. Va prodiguer un fang néceffaire à l'Etat ;
Cherchant tous à mourir aux champs de Vefthalie ,
J'admire , en gémiſſant, cette illuſtre folie :
Et tout ce que je puis , c'eſt de former des vœux
Pour que le ciel , en dépit d'eux ,
Par charité pour nous leur conſerve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade a dictés, et faites-en de meilleurs ; cela ne vous fera pas difficile.

L E T T R E C X X X V I I .

1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre.

J E me doutais bien , mes divins anges , que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout des anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte , et en général , je crois que ces imprécations sont comme les sottises , les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je ferais bien plus sûr d'Olympie ; c'est un spectacle magnifique ; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante ; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire ; jugez ce que ce ferait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je fais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable , et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement , et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela fera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers ; madame d'Argental qui est l'adresse même , coupera le papier avec ses petits ciseaux , et le collera bien proprement à sa place , avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez , par parenthèse , pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que

Lettres en vers , &c.

* S

— je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*?
 1763. Ne voyez-vous pas que *Fulvie* est étonnée, avec raison, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, soient les maîtres du monde? C'est précisément *voluptueux* qui convient; c'est le mot propre, et il est beau de hasarder sur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma dispute avec *Thiriot*; le sculpteur *Pigal* a fait une belle statue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait suivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'esclaves la base des statues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inscription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers :

Esclaves qui tremblez sous un roi conquérant,
 Que votre front touche la terre.

Levez-vous, citoyens, sous un roi bienfaisant;
 Enfants, bénissez votre père.

Thiriot veut de la prose; mais de la prose française me paraît très-fade pour le style lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre estampes de son petit monument érigé dans son abbaye pour la santé du roi. L'inscription latine est des plus longues; ce n'était pas ainsi que les Romains en usaient.

Respect et tendresse.

L E T T R E C X X X V I I I .

1763.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney , le 4 décembre.

MON cher et respectable confrère , celui qui vous grave n'entend pas mal ses intérêts : il est bien sûr que son burin deviendra célèbre sous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que si on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que son ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il est bien triste que madame *du Deffant* ne puisse voir votre estampe.

La lumière est pour elle à jamais éclipée ;

Mais vous vous entendez tous deux.

L'imagination , le feu de la pensée

Valent peut-être mieux

Que deux yeux.

Je me défais des miens , et j'en suis plus tranquille ;

J'en ai moins de distractions.

Lorsque le cœur calmé renonce aux passions ,

Deux yeux font un meuble inutile.

Cela n'est pas tout-à-fait vrai , mais il faut tâcher de se le persuader. Mon espèce d'aveuglement est

— 1763. tout-à-fait drôle : une ophtalmie abominable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige sur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps se met au beau. Je vous prie, Monsieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire historique ; vous y trouverez des choses curieuses.

J'ai envoyé à madame du Deffant un conte à dormir debout, qui est d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amuseut comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* est imprimé ; il y en a douze tomes. La Bérénice de *Racine* est à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques ; l'Héraclius espagnol est au-devant de l'Héraclius français ; la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, de ce fou de *Shakespeare*, est après le *Cinna* de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot : cela est à faire mourir de rire.

Adieu, Monsieur ; conservez vos bontés au vieux de la montagne.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

S I Pigmalion la forma ,
 Si le ciel anima son être ,
 L'Amour fit plus , il l'enflamma :
 Sans lui que servirait de naître ?

Si mes anges trouvent ces verficulets supportables , à la bonne heure , sinon au rebut. J'aurai du moins eu le mérite de leur avoir obéi sur le champ , et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raisons d'avoir mis *le Kain* de la conspiration ; ils ont très-bien fait ; je les applaudis , je leur ai toujours dit : Votre volonté soit faite ; mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie , sa vraie gloire , qui est l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles choses dans *Idoménée* , car je suis encore assez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la liste des tripotiers que mes anges me demandent ; j'y joins aussi un petit extrait pour la gazette littéraire , dont j'envoie le double à M. *Arnaud* ; je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges

— et M. le duc de *Praſlin*. Bien eſt-il vrai que M. le
1764. duc de *Praſlin* m'a fait tenir hier un petit paquet
de je ne fais où , et qui contient les ſermons dont
j'envoie l'extrait ; mais pour le gros paquet délivré
à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant* , ſhérif
de Londres , je n'en ai point de nouvelle ; et tout
ce que je peux faire , c'eſt de joindre ici un petit
mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui
était préparé depuis fix mois , et qui viendra pro-
bablement en qualité d'almanach de l'année paſſée.

Mes yeux ſont encore en très-mauvais état ; mais
dès que j'aurai des yeux et des livres nouveaux ,
je fournirai à M. l'abbé *Arnaud* tous les mémoires
dont je pourrai m'avifer.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne
foi chez les hommes , mes anges doivent avoir reçu
un double des *Trois manières*. M. *Janel* lui-même
doit leur avoir envoyé deux *Olympies* ; plus , des
remontrances ſur *Olympie* accompagnées d'une
lettre. Il y avait auſſi une lettre avec les *Trois*
manières , dans un paquet adreſſé à M. de *Courteille*.
Si rien de tout cela n'eſt arrivé , à quel ſaint défor-
mais avoir recours ? Je préſente à mes anges la plus
reſpectueuſe tendreſſe.

LETTRE CXL.

1764.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 janvier.

OUI, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus,
O sage du Deffant ; est-ce une grande perte ?

Du moins nous ne reverrons plus

Les fots dont la terre est couverte.

Et puis tout est aveugle en cet humain séjour ;

On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde.

On a les yeux bouchés à la ville, à la cour :

Plutus, la Fortune et l'Amour

Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.

Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,

Nous en possédons quatre ; et c'est un avantage

Que la nature laisse à peu de ses amis,

Lorsqu'ils parviennent à notre âge.

Nous avons vu mourir les papes et les rois ;

Nous vivons, nous pensons ; et notre ame nous reste.

Epicure et les siens prétendaient autrefois

Que ce sixième sens était un don céleste

Qui les valait tous à la fois.

Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,

Peut-être il ferait encor mieux

Que nous eussions gardé nos yeux,

Dussions-nous porter des lunettes.

1764. Vous voyez , Madame , que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois ; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeunesse ; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes ; le fond en est toujours le même , mais les talens ne sont pas de tous les temps ; et le talent d'être aimable , qui a toujours été assez rare , dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé , c'est la cour et la ville , à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire* de Moncrif. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés :

Le raisonner tristement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque ?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer , comme vous dites , sous le couvert de la reine ; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine *Berthe*. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris , quand ce serait le nouveau Testament. Le ministre même dont vous me parlez ,

(1) Sur saint *Denis* , qui portait sa tête dans ses mains , et la baisait tendrement. Voyez les notes de la *Pucelle* , chant I.

ne veut pas que j'envoie rien , ni sous son enveloppe ,
ni à lui-même. On est effarouché , et je ne fais pour-
quoi. 1764.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur , dites à M. le président *Hénault* qu'il vous en fasse trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante sous ; il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru ; vous en jouissez moins de sa société ; et c'est une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me suis faite.

Adieu , Madame ; courage ; *fesons de nécessité vertu* : savez-vous que c'est un proverbe tiré de *Cicéron* ?

1764.

L E T T R E C X L I.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin.

JE vous dois, Madame, de nouveaux remerciemens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'histoire qui m'occupaient.

L'histoire dit ce qu'on a fait ;
Un bon roman , ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait son portrait.

Je ne suis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous , Madame , êtes sûrs de l'estime publique. Souffrez que ma lettre soit pour vous deux , que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre , et que je joigne ma sensible reconnaissance, Madame , au respect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'état des protestans français.

L E T T R E C X L I I.

1764.

A M * *.

DANS le fond de mon hermitage ,
Loin de l'illusion des cours ,
Réduit , hélas ! à vivre en sage ,
Ne l'ayant pas été toujours ,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge ;
La retraite est mon seul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours ,
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de sa patrie
Qui lui promet de si beaux jours ;
Trop éloigné de sa personne ,
Je me borne à former des vœux ;
On lui décerne une couronne ,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà , mon cher philosophe , les prédictions du *Nostradamus* de Ferney , que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek* , à qui je présente mes respects. J'ai déjà lu , avec grand plaisir , quelque chose de votre Logique ; je me flatte que bientôt il en paraîtra , dans la gazette littéraire , un extrait dont vous ne ferez pas mécontent.

Conservez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui est obligé de dicter vers et prose.

1765.

L E T T R E C X L I I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

*En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée
à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infor-
tunée famille des Calas.*

15 mars.

Vous savez penser comme écrire ;
Les grâces avec la raison
Vous ont confié leur empire ;
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre ,
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé ;
Il l'est quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé ;
Mais entre les genoux d'Iffé
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur, mérite vos
jolis vers , plus il vous en doit de remerciemens. Il

s'intéresse vivement à vous ; il connaît tout ce que
vous valez.

1765.

Les erreurs et les passions ,
De vos beaux ans font l'apanage ;
Sous cet amas d'illusions
Vous renfermez l'ame d'un sage.

Je vous retiens pour un des soutiens de la philosophie , je vous en avertis : vous ferez détrompé de tout ;
vous ferez un des nôtres.

Plein d'esprit , doux et sociable ,
Ce n'est pas assez , croyez-moi ;
C'est pour autrui qu'on est aimable ;
Mais il faut être heureux pour soi.

Nous avons une cellule nouvelle , et nous en bâtissons une autre ; vous savez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

1765.

L E T T R E C X L I V .

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, le 17 mars.

MON cher ami, je reconnais votre cœur à la sensibilité que les *Calas* vous inspirent. Quand j'ai appris le succès, j'ai versé long-temps de ces larmes d'attendrissement et de joie que mademoiselle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bienheureuse cette divine *Clairon*. Non-seulement elle est adorée du public, mais encore *Fréron* se déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les sortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, est aussi juste que bonne; elle court le royaume. On disait, ces jours passés, devant une demoiselle de Lyon, que l'ignorance n'est pas un péché; elle répondit par ce petit huitain:

On nous écrit que maître *Aliboron*
 Etant requis de faire pénitence :
 Est-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?
 Un sien confrère aussitôt lui dit : Non ;
 On peut très-bien, malgré l'an littéraire ,
 Sauver son ame en se faisant huer ;
 En conscience il est permis de braire ;
 Mais c'est péché de mordre et de ruer.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui ; il ne devait pas s'y attendre. On m'a

mandé de Paris qu'il allait être secrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune soit assez faite pour les gens de son espèce. 1765.

Adieu , mon cher ami ; je vieillis terriblement , je m'affaiblis ; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir sur les sentimens du cœur. Vivez aussi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C X L V.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney , 29 mars.

Vous en avez usé avec moi , Monsieur , comme une jeune coquette qui se pare de tous ses charmes pour séduire un pauvre vieillard à qui elle donne des desirs inutiles. Vous m'avez cajolé , vous m'avez envoyé de jolis vers ; mais je répondrai à votre muse agaçante :

Vos jeunes attraits , vos œillades

Né me rendront pas mon printemps.

Quand on a parcouru dix-huit olympiades ,

L'esprit et son étui sont minés par les ans.

On ne fait plus de vers galans ,

Ou si l'on en veut faire , ils sont ou durs ou fades.

Des neuf sayantes sœurs j'ai force rebuffades ,

Du cheval ailé des ruades ,

Et des fourires méprisans

Des belles dames à passades.

1765.

Condé même, Condé, qui par tant d'estocades
 Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,
 Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,
 Exciterait en vain mes efforts languissans.
 Irai-je répéter, dans de froides tirades,
 Ce qu'on a dit cent fois des illustres parens
 Dont la gloire avec lui faisait des accolades
 Aux campagnes des Allemands ?
 Qu'il soit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,
 Et non pas par de vieux malades !

L E T T R E C X L V I.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

VRAIMENT, notre grand aumônier, c'est bien
 à un vieux, fuisse de faire des épithalames !

Vous êtes prêtre de Cythère :
 Consacrez, bénissez, chantez
 Tous les nœuds, toutes les beautés
 De la maison de la Vallière.
 Mais, tapi dans vos voluptés,
 Vous ne songez qu'à votre affaire.
 Vous passez les nuits et les jours
 Avec votre grosse bergère ;
 Et les légitimes amours
 Ne font pas votre ministère.

Madame

Madame *Denis* l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai
ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent
ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoique
vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé;
mais si vous étiez jamais capable de venir consulter
M. Tronchin, quand vous ferez bien épuisé, ce ne
ferait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma
santé; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est
doux d'être retiré du monde, mais encore plus
doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Ce parlement a tant grêlé sur le perfil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de *la Beaumelle* est plein; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres suisses qui vous aiment de tout leur cœur. (1)

(1) Cette lettre est de 1755; c'est par erreur qu'elle se trouve placée ici à l'année 1765.

1765.

L E T T R E C X L V I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 août ;

(car je n'aime pas mieux août que cu de sac ; cela est trop velche.)

LES inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé ; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent ; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens ;
C'est un précieux avantage ,

Et bien rare dans les beaux ans :

Votre esprit vous a rendu sage.

1765.

Si je le suis, c'est par mon âge ;

Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

L E T T R E C X L V I I I.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

*Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude
tiré du conte intitulé , L'éducation d'une fille.*

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbruste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

1765.

Ma bague était fort peu de chose ,
 On la taille en beau diamant :
 Honneur à l'enchanteur charmant (1)
 Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez bien , Monsieur l'évêque de Mont-
 rouge , à qui sont adressés ces mauvais vers. Je

(1) *Réponse de M. l'abbé de Voisenon.*

Vos jolis vers à mon adresse
 Immortaliseront Favart ;
 C'est Apollon qui le caresse
 Quand vous lui jetez un regard.
 Ce Dieu l'a placé dans la classe
 De ceux qui parent ses jardins :
 Sa délicatesse ramasse
 Les fleurs qui tombent de vos mains.
 Il vous a choisi pour son maître ;
 Vos richesses lui font honneur.
 Il vous fait respirer l'odeur
 Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir sa comédie de Gertrude , mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que , malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de son esprit , on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages et de me les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur : quand il se sert de vos étoffes pour faire ses habits de fête , vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra incessamment *la Fée Urgelle* ; il m'a paru qu'elle avait réussi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ait du succès ici : la cour est le châtelet du Parnasse , et le public casse souvent ses arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage ; voilà sa caution la plus sûre.

Adieu , mon plus ancien ami ; je ne cesserai de l'être que lorsque le parlement rappellera les jésuites , et je ne vous oublierai que lorsque j'aurai oublié à lire.

vous prie de présenter mes complimens à M. Favart, qui est un des deux conservateurs des grâces et de la gaieté françaises. Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : O mon ami, écrivez-moi ; mais je vous dis : Ah, mon ami, vous m'avez oublié net. 1765.

L E T T R E C X L I X.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Sur un portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.

A Ferney, le 11 décembre.

J'OUVRE une caisse, Monsieur, j'y vois, quoi ? moi-même en personne, dessiné d'une belle main. Je me souviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre séjour
Dessiné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire :
En vérité, c'était l'Amour
S'amusant à peindre un satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de temps sans m'écrire.

1765.

Bérénice difait à *Titus* :

Voyez-moi plus fouvent et ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi fouvent et ne me gravez point.

Mais je fuis fi flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre , et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas , fouvent a guerre , à plus forte raifon qui terre a.

Dî tibi formam ,

Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Ajoutez-y furtout la fanté , et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'abfence ne m'empêchera jamais de m'intérefler à votre bien-être et à vos plaifirs. Si vous êtes dans le tourbillon , vous me négligerez , fi vous en êtes dehors , vous vous fouviendrez , Monfieur , d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers , et je ne vous démentirai jamais.

L E T T R E C L.

1767.

A U R O I D E D A N E M A R C K

C H R I S T I A N V I I.

Le 4 février.

S I R E ,

LA lettre dont votre Majesté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre Majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfaisante. C'est désormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir ; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre Majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats

1767.

Des cœurs infortunés que l'injustice opprime? (*)
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes Etats

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
Les bornes des pays gouvernés par tes mains ;
Et par-tout où le ciel a placé des humains ,
Tu veux qu'on soit heureux , et tu veux qu'on soit juste.

Hélas ! assez de rois que l'histoire a faits grands ,
Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes ;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes :
Ceux qui font des heureux , sont les vrais conquérans.

L E T T R E C L I.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 mars.

M O N cher ami , le mémoire de *Sirven* réussira.
Les traits du premier mémoire , conservés dans le
second , feront un très-grand effet. L'éloquence perce
à travers le style du barreau.

Je vous adresserai les *Sirven* aussitôt que vous
voudrez. Vous ferez leur protecteur à Paris. Je me
réserve à vous écrire plus amplement sur leur compte
quand je les ferai partir. Il faudra un passe-port
de M. le duc de *Choiseul* : nous sommes bien sûrs
de n'être pas refusés.

Là querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel*
n'est qu'une farce en comparaison de la tragédie des

(*) Les *Sirven*.

Sirven et des *Calas*. Cette farce fera sifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon , 1767.
 sur la bêtise de la sacrée faculté.

Vénérables forboniqueurs ,
 De l'enfer savans chroniqueurs ,
 Vous prétendez que Marc-Aurèle
 Doit cuire à jamais dans ce lieu :
 Pour récompenser votre zèle ,
 Puisse incessamment le bon Dieu
 Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces se forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai seulement qu'un serment de punir de mort les gens , convient fort dans les premiers actes de *Tancrède* et de *Brutus* , mais qu'il serait un peu déplacé dans un mariage , et qu'il serait assez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera son mari , lorsqu'il n'est menacé par personne. Vous sentez qu'une telle finesse serait trop grossière.

Tout dépendra du rôle d'*Obéide*. Il faudra que *le Kain* se donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoiselle *Duranci* , qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais aussi faire lire à M. *Diderot* , vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puisque mes amis veulent qu'on la représente , j'y consens. Cela pourra donner quatre ou cinq représentations avant Pâques. Les comédiens en ont besoin ; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je suis bien aise que la police ait passé ces deux vers :

— Le premier de l'Etat , quand il a pu déplaire ,
1767. S'il est persécuté , doit souffrir et se taire.

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette basse grandeur.

La police a jugé sagement que ces choses-là n'arrivaient qu'en Perse.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me suis point encore ressenti des arrangemens économiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris à Cadix au sujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'espère très-peu de chose. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaises affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiselle de *Lespinasse* désirait des sottises complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire ?

Je vous embrasse plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

(1) D'*Alembert*. Le livre intitulé : *La destruction des jésuites*.

L E T T R E C L I I.

1767.

A M. D E B E L L O I.

A Ferney , le 21 mai.

J'A I eu la hardiesse, Monsieur, de me faire acteur dans ma soixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieillesse. Je n'ai pas soutenu la fatigue aussi-bien qu'eux, et j'en ai été malade. C'est ce qui a retardé un peu les tendres et sincères remerciemens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me semble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers aussi-bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiselle *Clairon*.

Enfin, par un concours singulier, la perfection de la déclamation s'est trouvée dans nos déserts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'est l'exemple que vous donnez; c'est l'amitié que vous me témoignez du sein de vos triomphes; ce sont vos beaux vers qui viennent au secours de ma muse languissante.

Les neuf Muses sont sœurs, et les beaux arts sont frères.

Quelque peu de malignité

A dérangé parfois cette fraternité;

La famille en souffrit, et des mains étrangères

De ces débats ont profité.

1767. C'est dans son union qu'est son grand avantage ;
Alors elle en impose aux pédans , aux bigots ;
Elle devient l'effroi des fots ,
La lumière du siècle et le soutien du sage.
Elle ne flatte point les riches et les grands ;
Ceux qui dédaignaient son encens
Se font honneur de son suffrage ,
Et les rois font ses courtisans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'est un beau sujet. Je ne suis que le poëte de l'Amérique et de la Chine , et vous êtes celui des Français. Recevez , Monsieur , les témoignages les plus vrais de ma sensible reconnaissance.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

*Qui lui avait dédié un éloge de Charles V, roi de
France.*

A Ferney, 4 octobre.

VOTRE sage héros, si peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monsieur, pour M. de *la Harpe*, vous a empêché de composer pour l'académie; mais vous avez travaillé pour le public, pour votre gloire et pour votre plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, et celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent! Puissiez-vous mépriser et fuir ce même public pour lequel vous avez écrit!

M. de *la Harpe* reviendra bientôt vous voir; il a été un an chez moi: s'il avait autant de fortune que de talens et d'esprit, il serait plus riche que feu *Montmartel*. Il lui fera plus aisé d'avoir des prix de l'académie que des pensions du roi. Lui et sa femme jouent la comédie parfaitement: M. de *Chabanon* aussi. Notre petit théâtre a mieux valu

1767. que celui du faubourg Saint - Germain. Vous nous avez bien manqué. Vous devez être un excellent acteur, car vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

Conservez vos bontés pour un vieillard dont elles feront la consolation, et qui vous fera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, &c.

L E T T R E C L I V.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, le 2 décembre.

QUAND vers leur fin mes ans sont emportés,
 Vous commencez une belle carrière :
 Par les plaisirs vos momens sont comptés.
 Goûtez long-temps cette douceur première ;
 A la raison joignez les voluptés ,
 Et que je puisse , à mon heure dernière ,
 Me croire heureux de vos félicités.

Voilà ce qu'un vieux malade, qui n'en peut plus, dit à deux jeunes époux dignes du bonheur qu'il leur souhaite. Monsieur et madame, je me garderai bien de vous séparer.

A moi, du vin de Champagne! A moi, qui suis à l'eau de poulet! A moi, pauvre confisqué! Ah! Monsieur et madame, venez le boire vous-mêmes. Je ne puis être que le témoin des plaisirs des autres, et c'est surtout aux vôtres que je m'intéresse. Votre satisfaction mutuelle me ranime un moment pour vous dire à tous deux avec combien de reconnaissance et de respect j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L V.

1768.

A M A D A M E

LA MARQUISE D'ANTREMONT. (1)

20 février.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard ;
 De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
 Passa pour femme , et ce fut son seul art ;
 Dès qu'il fut homme il perdit son mérite.
 Vous n'êtes point , et je m'y connais bien ,
 Cette Corine et jalouse et bizarre
 Qui par ses vers , où l'on n'entendait rien ,
 En déraison l'emportait sur Pindare.
 Sapho plus sage , en vers doux et charmans
 Chanta l'amour ; elle est votre modèle :
 Vous possédez son esprit , ses talens ;
 Chantez , aimez , Phaon fera fidelle.

Voilà , Madame , ce que je dirais si j'avais l'âge
 de vingt-un ans ; mais j'en ai soixante-quatorze passés ;
 vous avez de beaux yeux , sans doute , cela ne
 peut être autrement , et j'ai presque perdu la vue :
 vous avez le feu brillant de la jeunesse , et le mien
 n'est plus que de la cendre froide : vous me ressuscitez ;
 mais ce n'est que pour un moment , et le fait est
 que je suis mort.

C'est du fond de mon tombeau que je vous sou-
 haite des jours aussi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(1) Elle avait envoyé des vers à M. de *Voltaire* , en lui marquant qu'elle
 n'était pas une femme supposée comme mademoiselle *Desforges-Maillard*.

1768.

L E T T R E C L V I.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

PLUT au ciel qu'en effet j'eusse été votre père !
Cet honneur n'appartient qu'aux habitans des cieux ;
Non pas à tous encore : il est des demi-dieux
 Affez fots et très-ennuyeux ,
 Indignes d'aimer et de plaïre.
Le Dieu des beaux esprits , le Dieu qui nous éclaire ,
 Ce Dieu des beaux vers et du jour ,
 Est celui qui fit l'amour
 A madame votre mère.
Vous tenez de tous deux : ce mélange est fort beau.
Vous avez (comme ont dit les saintes écritures)
 Une personne et deux natures :
 De l'Apollon et du Beauvau.

Je suis tendrement dévoué à l'un et à l'autre. La Suisse est émerveillée de vous. Ferney pleure votre absence. Le bon homme vous regrette, vous aime , vous respecte infiniment.

L E T T R E

L E T T R E C L V I I.

1768.

A M. SAURIN.

Premier juillet.

MON ancien ami , mon philosophe , mon feseur de beaux vers , je vous remercie tendrement de votre Béverlei. Le solitaire des Alpes vous a l'obligation d'avoir été ému pendant une grande heure. Il n'est pas ordinaire d'être touché si long-temps. De l'intérêt , de la vigueur , une foule de beaux vers ; voilà votre ouvrage. Je n'ai point lu le Béverlei anglais , mais je ferais *la gageure imprévue* qu'il n'y a que de l'atrocité.

Au reste , j'ai été fort étonné que madame *Béverlei* ait reçu cent mille écus de Cadix ; car pour moi , je viens d'y perdre vingt mille écus , grâce à messieurs *Gilli* que probablement vous ne connaissez point.

Oui , sans doute , *multæ sunt mansiones in domo patris nostri* , et vous n'êtes pas mal logé. Je voudrais bien savoir ce qu'a dit ce maraud de *Fréron* , qui demeure dans la cave.

Savez-vous la petite espèce d'épigramme qu'un lyonnais , lequel est bien loin d'être poète , a faite comme par inspiration , en feuilletant le Tacite de *la Bletterie* ? Il était en colère de ne pouvoir lire le latin qui est imprimé en pieds de mouche , et de ne lire

Lettres en vers , &c.

* V

— que trop bien la traduction françoise. Voici les vers
1768. qu'il fit sur le champ :

Un pédant dont je tais le nom ,
En inlisible caractère
Imprime un auteur qu'on révère ,
Tandis que sa traduction
Aux yeux , du moins , a de quoi plaire.
Le public est d'opinion
Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite insolent de
la Bletterie est berné en province comme à Paris.

Que le bon Dieu bénisse ainsi tous les apostats qui
font trop orgueilleux , car cela n'est pas bien d'être
fier.

L E T T R E C L V I I I.

1768.

A M. M A R I N.

A Ferney, le 19 Août.

J'AI été un peu à la mort, mon cher Monsieur; un petit tour de broche de plus, on aurait dit, *il est mort, mais cela n'est rien*; sans cela je vous aurais bien remercié sur le champ de la petite réponse de M. *Linguet* au modeste *la Bletterie*. M. *Linguet* me paraît un français plein d'esprit, et *la Bletterie* un velche assez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer; c'est ce que je n'oublie point du tout, car je me suis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche, qui d'ailleurs est d'une simplicité convenable; mais comme il faut toujours être poli, je dis au fleur de *la Bletterie*:

Je ne prétends point oublier

Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;

Mais je suis très-poli; je dis à la Blétrie:

Ah, Monsieur, passez le premier!

On dit que la mortalité est fort grande sur les ouvrages nouveaux; mais, Dieu merci, nous avons un bon Mercure. Ce monsieur *Lacombe* est un homme qui a beaucoup d'esprit; son prédécesseur était un bœuf qui, dit-on, labourait fort mal sa terre. Je vous souhaite prospérité, santé, argent et plaisir. Je vous aime une fois plus depuis que je fais que vous avez été visiter les saints lieux.

— 1768. J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre saint-père le pape n'a nul droit de fuze-raineté sur le royaume de Naples.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

L E T T R E C L I X.

A M. B O U R E T,

F E R M I E R G E N E R A L.

A Ferney, le 31 août.

M O N S I E U R ,

M. *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit sans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au style lapidaire, à cause de ses verbes auxiliaires et de ses articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers est encore plus difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque, tant le génie de notre nation est tourné à la plaisanterie.

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pair lui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la pensée n'est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis ; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive , soit à table , soit en digérant , c'est de trouver détestable tout ce qu'on nous présente , à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés. 1768.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation, et surtout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi , si j'avais posé sa statue de marbre sur un beau piédestal , s'il venait voir sa statue , il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien , mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques qui a érigé cette statue , qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente , et qu'on craint de choquer son indifférente modestie.

Qu'il est doux de servir ce maître,

Et qu'il est juste de l'aimer !

Mais gardons-nous de le nommer ;

Lui seul pourrait s'y méconnaître.

Je fais bien que les beaux esprits ne trouveraient pas ces vers assez pompeux ; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique , mais je les trouverais très-convenables dans ma maison. Ils le seraient pour moi , ils le seraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me suffirait ; et les critiques auraient beau dire , mon quatrain subsisterait.

1768. Mais ce que je ferais dans mon petit falon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre falon de cent pieds :

Mes vers trop familiers feront vus de travers ,
Et pour les grands falons , il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en soit, *og' uno faccia secondo il suo cervello.*
Je vous réponds que si jamais le roi passe par ma chaumière, et s'il y trouve sa statue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque, et *du plus grand roi du monde, et de la terre et de l'onde* par le nez ; mais Dieu m'en préserve et lui aussi.

Mais si j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais : je collerais du papier sur mon piédestal, et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs ,
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance ?

Est-ce Bouret ? Non , c'est la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais *Louis XV*, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contents de rien.

Le résultat de tout ceci, Monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est

plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait
une statue dans mon petit salon. 1768.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître ;
Il fait tous les plaisirs de la société ,
Il est né pour la liberté
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L X.

A M. DUPUITS.

23 décembre.

EN vous remerciant , mon cher capitaine , de
m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame
que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je
dirais volontiers à madame *du Deffant* :

Il se peut bien qu'elle soit votre mère ;
Elle eut un fils assez connu de tous :
Méchant enfant , aveugle comme vous ,
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)
Et la malice et les attraits si doux ,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit , je fais que la petite mère
et la petite fille sont la meilleure compagnie de
l'Europe.

(1) Madame la duchesse de Choiseul.

— 1768. Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV*; elle ne fait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits verficulets qui ne valent pas grand'chose. Cela fera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que jé lui ai envoyé le *Marseillois de Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer les *trois empereurs en forbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*A b c*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger; cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni cinq mille livres pour le *Corneille* de madame votre femme. *Catherine* m'acablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes; il faut un peu de reconnaissance; les muses n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, si on le veut, si on l'ordonne, s'il n'y a nul risque, je chercherai un *A b c*, et j'en

(1) L'impératrice de Russie.

ferai tenir un à la personne du monde qui fait le meilleur usage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit. 1768.

Pour *la Bletterie*, il est très-certain qu'il a voulu me désigner en deux endroits, et qu'il a désigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était persécuté par l'archevêque et par la sorbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a insulté de même le président *Hénault*, (page 235, tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs prétendus historiens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens historiques.*

Peut-on appliquer un soufflet plus fort sur la joue du président? Et puis, comment trouvez-vous les *talens historiques*? Ne reconnaissez-vous pas à tous ces traits un janséniste de l'université, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne savais point du tout qu'il eût surpris la protection de madame la duchesse de *Choiseul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué personne, mais que je n'avais pardonné à personne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puisqu'il est protégé par l'esprit et par les grâces; j'ai même proposé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai soixante-quinze ans; rien ne paraît plus plausible au premier aspect: je demande qu'il me permette seulement de vivre encore deux ans. C'est beaucoup, dira-t-il; mais je voudrais bien savoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je passe le premier.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embrasse vous et votre petite femme.

1768.

L E T T R E C L X I.

A M A D A M E

D E P O M M E R E U L ,

Qui avait adressé à l'auteur la recette de l'élixir de longue vie, avec une lettre mêlée de prose et de vers.

A Ferney, le 29 décembre.

M A D A M E ,

S I je n'avais pas été très-malade sur la fin de cette courte vie, je vous aurais sans doute remercié sur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous descendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illustre origine ;
 Il est le Dieu des vers et de la médecine ,
 Il prolonge nos jours , il en fait l'agrément.
 Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent :
 Ils font rares tous deux. J'apprends dans mes retraites
 Qu'on a dans Paris maintenant
 Moins de bons médecins que de mauvais poètes.

Grand merci, Madame, de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne foyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri*

prenait tous les matins d'un baume qui ressembloit fort à votre élixir ; il avait beaucoup usé , dans son temps , de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'est ce qui l'a fait vivre quatre-vingt-dix ans assez joyeusement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'église : DIEU ne bénit pas ainsi les pauvres profanes. 1768.

Quoi qu'il en soit , daignez agréer le respect et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L X I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril.

C'HACUN a son diable, Madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de fièvre , et me voilà ; mais ce n'est pas pour longtemps. En vérité , c'est dommage que la nature , m'ayant fait , ce me semble , pour vivre avec vous , me fasse mourir si loin de vous. Quand je dis que nos espèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre , n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait est clair. Vous me dites , par votre dernière lettre , *que les choses qui ne peuvent nous être connues , ne nous sont pas nécessaires*. Grand mot , Madame , grande vérité , et qui plus est , vérité très-consolante. Où il n'y a rien , le roi y perd ses droits , et la nature aussi. Faites-vous lire , s'il vous plaît , l'article *Nécessaire* 1769.

— dans un certain livre alphabétique, vous y verrez
1769. votre pensée.

C'est un *dialogue entre Selim & Osmin*, deux braves musulmans; et *Osmin* conclut que la nature n'ayant pas favorisé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'est pas nécessaire à l'homme.

Au reste, je sers très-bien que le siècle de *Louis XIV* est si prodigieusement supérieur au siècle présent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps passé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinoza*.

Ce *Spinoza* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence universelle; et il faut bien qu'il y en ait une, puisque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes substituent à cela je ne fais quelle nature incompréhensible, et je ne fais quels calculs impossibles. C'est un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine* (quoique par parenthèse ses contes soient autant au-dessous de *Arioste* que l'écolier est au-dessous du maître). Cependant ces philosophes ont tous quelque chose d'excellent. Leur horreur pour le fanatisme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens.

Je passe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je fasse? Je ne saurais, en vérité, prendre le parti de *Moussapha* contre elle. Son fils l'aime, son peuple l'aime, sa cour l'idolâtre, elle m'envoie le portrait de son beau visage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle pelisse

du Nord , et un code de loix aussi admirable que
notre jurisprudence française est impertinente. On 1769.
parle français à Moscou et en Ukraine. Ce n'est ni
le parlement de Paris , ni la sorbonne , qui a établi
des chaires de professeurs en notre langue dans ces
pays autrefois si barbares. Peut-être y ai-je un peu
contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condes-
cendance pour un empire de deux mille lieues
d'étendue , où je suis aimé , tandis que je ne suis
pas excessivement bien traité dans la petite partie
occidentale de l'Europe , où le hasard m'a fait
naître.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur
de souper avec vous , que de rester au milieu des neiges
dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes , ou
de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre ,
Madame , que vos lettres ont fait de mon envie
extrême de vous revoir , une passion. Comptez que
mon ame court après la vôtre.

Je ferais peut-être un peu décontenancé devant
madame la duchesse de *Choiseul*. Quand le vieux
chevalier *Deslouches-Canon* , père putatif de d'*Alembert* ,
voyait une jolie femme , bien aimable , il lui disait :
Passer , passer vite , Madame , vous n'êtes pas de ma
sorte. Je suis devenu un peu grossier dans ma retraite
champêtre.

Que m'importe que la nature
En dessinant ses traits chéris ,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis ?
Je suis berger , mais non Pâris.

1769.

Un vieux berger n'est pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et sans que la maligne engeance
Des déesses de son pays
Reprochât à mes sens surpris
D'être séduits par l'apparence.
Je fais que son esprit orné
A toute la délicatesse
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de justesse;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec finesse.
Ma grossière rusticité
Et mon impudence fuïssesse
Auraient grand'peine à se prêter
A tant de grâce et de souplesse.
Il faut que, pour bien s'ajuster,
Les gens soient d'une même espèce.

Vous dont l'esprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La repartie et l'apropos
Font toujours le charme du monde :
Vous, ma brillante du Deffant,
Conversez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman* ;
C'est pour vous que les Dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos séances secrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes ?

Cependant , je veux favoir qui soupe entre madame de *Choiseul* et vous ; qui en est digne , qui soutient encore l'honneur du siècle ? Que voulez-vous que je vous dise ? Hélas ! toutes nos petites consolations ne sont encore que des emplâtres sur la blessure de la vie. Mais dans votre malheur , vous avez du moins le meilleur des remèdes ; et puisque vous existez , qu'y a-t-il de mieux que de consumer quelques momens de cette existence douloureuse et passagère avec des amis qui sont au-dessus du commun des hommes ? Vous m'avez donné une grande satisfaction en m'apprenant que le président a repris son ame.

1769.

Hélas ! qu'a-t-il pu ressaisir
De cette ame qui fut vous plaire ?
Quelque faible ressouvenir ,
Et quelque image bien légère
Qui ne revient que pour s'enfuir !
A-t-il du moins quelque désir ,
Même encor sans le satisfaire ?
A-t-il quelque ombre de plaisir ?
Voilà notre importante affaire.
Qu'on a peu de temps pour jouir !
Et la jouissance est un songe.
Du néant tout semble sortir ,
Dans le néant tout se replonge.
Plus d'un bel esprit nous l'a dit.
Un autre Hénault et Déshoulière ,
Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.
L'antiquité , leur devancière ,
Mille fois nous en avertit.

1769.

La forbonne dit le contraire :
 A ces messieurs rien n'est voilé ;
 Et quand la forbonne a parlé ,
 Les beaux esprits doivent se taire.

Dites, je vous en conjure, au délabré président
 combien je m'intéresse à son ame aimable. La mienne
 prend la liberté d'embrasser la vôtre. Adieu ,
 Madame , vivons comme nous pourrons.

L E T T R E C L X I I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE FLORIAN,

Nièce de l'auteur.

A Ferney , 8 avril.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une
 douce tranquillité dans leurs terres. Je souhaite un
 bon voyage à la dame et au seigneur d'Hornoy ,
 beaucoup de santé, de plaisirs et de comédies.

Vous savez que celle de l'élection du vicaire de
 Saint-Pierre est presque finie à Rome. Mais ce que vous
 ne savez pas, c'est que j'ai presque autant de part que
 le Saint-Esprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel
 du régiment des Deux-Ponts et madame sa femme
 avaient absolument voulu me voir. Madame *Cramer*
 les amena chez moi, il y a environ deux mois ; elle
 força les barrières de ma solitude. Après dîner ,

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu , et personne n'y songeait.

pour

pour nous amuser , nous jouâmes le pape aux trois
dés ; je tirai pour *Stopani*, et j'eus rasle. 1769.

Comme je jouais avec des hérétiques , il était bien
juste que je gagnasse.

Quand , d'un saint zèle possédés ,
On nous vit jouer aux trois dés ,
De Simon le bel héritage ,
On rasla pour Cavalchini ,
Pour Corfini , pour Négroni :
Stopani m'échut en partage ,
Et mon dé se trouva béni.
Stopani du monde est le maître ,
Mais il n'en jouira pas long-temps ;
Il a soixante et quatorze ans ;
C'est mourir pape , et non pas l'être .
J'aime les clefs du paradis ;
Mais c'est peu de chose à notre âge .
Un vieux pape est à mon avis
Fort au-dessous d'un jeune page .

Dans la vieillesse on tolère la vie , et dans la jeunesse
on en abuse. Ainsi tout est vanité , à commencer par
le pape , et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre , je n'ai vu de méde-
cin qu'une seule fois ; j'ai envoyé chercher le saint
viatique , et je suis guéri. Je fais des papes et des
miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amuser
mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recom-
mandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'em-
brasse tendrement ainsi que son oncle le turc.

1769.

L E T T R E C L X I V.

A M. D E R U H L I E R E S.

26 avril.

JE vous remercie, Monsieur, du plus grand plaisir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer sont tels que ceux que l'on faisait il y a cent ans, lorsque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Despréaux* ; vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

Le jeune bachelier qui répond à tout venant sur l'essence de DIEU ; les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de messes ; le plus grand des torts est d'avoir trop raison ; la justice qui se cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans son puits, &c. &c. sont des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas*.

Le portrait du sieur *Daube* (1) est parfait. Vous demandez à votre lecteur :

S'il connaît par hasard le contradicteur *Daube*,
 Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube ;
 Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
 Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu, et reconnu sous votre pinceau de *Téniers*.

(1) Ancien intendant de Soissons, grand contradicteur. Voyez l'article *Dispute*, Dictionnaire philosophique.

Si vous vouliez , Monsieur , vous donner la peine ,
à vos heures de loisir , de relimer quelques endroits 1769.
de ce très-joli discours en vers , ce ferait un des
chefs-d'œuvre de notre langue.

L E T T R E C L X V.

A M. D E M O U L T O U , à Genève.

Le 22 juillet.

MON cher philosophe , notre zurichois (1) ira loin.
Il marche à pas de géant dans la carrière de la
raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit
de l'arbre de la science , dont les sots ne veulent pas
qu'on se nourrisse , et il n'en mourra pas. Un temps
viendra où sa brochure fera le catéchisme des hon-
nêtes gens. On dira à tout théologien :

Théologal insupportable ,
Quels dogmes nous annonces-tu ?
Moins de dogme et plus de vertu ,
Voilà le culte véritable.

Je vous embrasse toujours en *Zaleucus* , en *Con-
fucius* , en *Platon* , en *Marc-Aurèle* , et non en *Augustin* ,
en *Jérôme* , en *Athanase*.

(1) M. de Meïster , auteur du livre intitulé , *De l'origine des principes
religieux*.

1769.

L E T T R E C L X V I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney , 18 septembre.

M A D A M E ,

Vous n'êtes plus madame *Gargantua* , et je ne m'appelle plus *Guillemet* ; je n'ai reçu votre joli et vrai foulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma foie , j'ignore si vous avez daigné agréer ce ridicule hommage , mais je fais bien que mes jours ne seront pas filés d'or et de foie si vous persistez à soupçonner que des choses que j'abhorre soient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracasseries de cour , des petites calomnies qu'on y débite , des beaux tours qu'on y joue ; soyez bien sûre que la république des lettres est précisément dans ce goût. *Arlequin* disait : *tutto l'mondo e fatto com' la nostra famiglia* , et *Arlequin* avait raison. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites ; mais souvenez-vous de cet écrit dans lequel on insulta , l'année passée , le président *Hénault* , et une personne très-respectable que je ne nomme point , la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre , la même à laquelle vous êtes si attachée , la même qui Le style de cet ouvrage était brillant

et hardi ; on me fit l'honneur de me l'imputer , et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme de condition l'avait lu dans la séance publique d'une académie comme s'il en était l'auteur , il en reçut les complimens , et s'en vanta à moi dans sa lettre , et pour comble il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté , et qu'il était très-incapable de l'écrire.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui est plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi donna des pensions à tous les conseillers qui jugèrent *Damiens* , tandis qu'il est de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs ? Comment aurais-je pris M. de *Besigny* pour le président de *Nassigny* ? Comment aurais-je dit qu'on fit un procès à *Damiens* et qu'on perpétra son supplice ? tout cela est absurde , et aussi impertinent que mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition de la *Henriade* dans laquelle il inféra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la *Pucelle* dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour* , et ce qu'il y a de pis , c'est que ces vers ne sont pas absolument mauvais. Messieurs les tracassiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir ? Voilà , Madame , ce qui m'a fait quitter la France ; ai-je tort ? Je suis très-honteux de vous entretenir de ces misères , il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation ; je n'avais pas osé vous le recommander , je lui avais seulement conseillé d'implorer vos bontés , parce que sa requête était juste :

— 1769. vous avez fait pour lui plus qu'il n'espérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes , Madame ; la bienfaisance est votre passion dominante ; vous aurez des autels jusque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout : et moi que ne vous dois-je point ? vous m'avez fait connaître tout votre esprit et toute la bonté de votre caractère ; vous m'avez réconcilié avec mon siècle dont j'avais fort mauvaise opinion.

Je reviens , Madame , à votre foulier : on dit que quelque *Praxitèle* s'est mêlé des proportions de votre figure ;

Je n'en crois rien , et je demande
Aux connaisseurs que vous voyez :
Comment , avec ces petits pieds ,
On peut avoir l'ame si grande ?

Daignez recevoir , Madame , avec votre bonté ordinaire , le profond respect de votre ancien typographe et de votre très-affligé et très-obéissant serviteur , &c.

L E T T R E C L X V I I. 1769.

A M. L'ABBÉ AUDRA, à *Toulouse*.

Le 10 décembre.

MON cher philosophe, j'espère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine justice au client qu'il protège. Je salue son éloquence; la bonté de son cœur fait tressaillir le mien. J'espère tout de vos bontés et des siennes. Je me flatte que le parlement saisira cette occasion de faire voir à l'Europe qu'il fait consoler l'innocence opprimée. M. *Shérer*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à soutenir son procès. Je lui ai donné l'adresse de M. *Chauliac*, procureur. Je vous prie instamment de vouloir bien vous faire informer si cet argent a été remis à *Sirven*.

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, suivant vos ordres, à l'adresse que vous aviez donnée. L'état déplorable où je suis ne me permet pas de dicter de longues lettres; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiselle *Calliope de Vaudeuil*, dès que la fièvre qui me mine pourra être passée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remerciement que je vous prie de lui communiquer.

A mademoiselle de Vaudeuil.

La figure un peu décrépite
D'un vieux serviteur d'Apollon

1769.

Était dans la barque à Caron ;
 Prête à traverser le Cocyte ;
 Le maître du sacré vallon
 Dit à sa muse favorite :
 Ecrivez à ce vieux barbon :
 Elle écrivit ; je ressuscite.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. M A R M O N T E L .

27 avril.

1770.

AU sujet près , mon cher ami , jamais les gens de lettres , dans aucun pays , n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze personnes , à qui cette étrange idée a passé par la tête , sont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur est bien grand , tous l'ont su mériter.
 Mais douze monumens et douze statuaire !

Ce ferait un peu trop d'affaires.

Ils ont dit : Choisissons , pour nous représenter ,
 Celui qui d'entre nous donna les étrivières

Le plus fort et le plus long-temps

Aux Grifels , aux Frérons , aux cuistres , aux pédans ;

C'est notre prête-nom , c'est lui qui dans la troupe

Combattit en enfant perdu ;

C'est notre vieux soldat , au service assidu :

Faisons son effigie avant qu'à notre insçu

La friponne Atropos lui coupe

Le fil mal renoué dont on le tient pourvu ;

On croira , quand on l'aura vu ,
Que de nous tous on voit le groupe.

1770.

D'ailleurs si nous l'aimons , certe il nous le rend bien.
Vite , qu'on nous l'ébauche ; allons , Pigal , dépêche ;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien ;
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

Vous m'allez dire que ces petits verficulets familiers ne valent rien ; je le fais tout comme vous : mais j'ai la poitrine attaquée , je n'en puis plus ; et je vous conseille de mettre l'inscription : *A Voltaire mourant* , comme je le mande à M. d'Alembert.

Bonsoir , mon très-cher confrère. Frère *François*.

L E T T R E C L X I X.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 5 mai.

JE suis un ingrat , Madame , indigne de vous et de votre *grand'maman* (1). Je ne mérite pas de voir le jour , aussi je ne le vois guère , car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui , j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage ,
Fière du brillant avantage
De sa beauté , de son esprit ,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit :

(1) Madame la duchesse de Choiseul.

1770.

Cette image est trop révoltante ;
Je crois qu'on peut la définir :
Une adorable indifférente ,
Fesant du bien pour son plaisir.

Figurez-vous , Madame , que lorsque j'appelais votre *grand'maman* inconstante , volage , cruelle (1) , elle me comblait tout doucement de bontés ; elle les a poussées non-seulement jusqu'à protéger mes horlogers , mais jusqu'à protéger aussi mon sculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'est que cette nouvelle faveur ; car s'il faut se livrer à la reconnaissance , il ne faut pas se livrer à la vanité. Je ne fais si elle a dans le moment présent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous , Madame , vous qui , malgré votre état de recueillement , passez votre vie à courir ?

Je vous envoie l'article *Ame* , que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira , si elle veut , ce que c'est que sa jolie ame ; pour moi je n'ai jamais su comment cet être-là était fait , et vous verrez que je le fais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer , je suis votre homme. Je n'écris qu'à vous , et point à votre *grand'maman* , car je suis honteux devant elle.

J'aurai pourtant , je crois , dans quelques jours , une grâce à lui demander , mais il me fera impossible d'avoir cette hardiesse après mes injustices : voici le fait.

Avant que les jésuites fussent devenus gens du monde , ils avaient un établissement à ma porte pour

(1) Voyez la lettre à madame du Deffant , 25 avril 1770. *Correspondance générale.*

convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentils-hommes , sept frères et deux sœurs ; sept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi. Le plus jeune avait treize ans , et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jésuites , le plus grand fripon que j'aye jamais connu , obtint une pancarte du conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte* ; ils rentrèrent dans leur bien , et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grâce à demander , et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce , car il ne s'agit point d'argent , et M. l'abbé le jette par les fenêtres ; en un mot , je ne fais ce que c'est que cette grâce , et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman*. Vous lui en parlerez si vous voulez , Madame ; mais pour moi , Dieu m'en garde , j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits*. Il faut que je m'aille cacher quand je pense à tout cela. C'est à vous , Madame , que je dois tous ces agrémens qui se répandent sur les derniers jours de ma vie ; c'est vous qui m'avez présenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler ; c'est à vous que je dois son foulier et ses lettres : elle m'a fait capucin , je lui dois tout. Puissiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation.

— 1770. Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphysique , j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de la journée sans douleur et sans ennui , et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous , Madame , jusqu'à mon dernier souffle , avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère *François*.

L E T T R E C L X X.

A M. S A U R I N ,

DE L' A C A D E M I E F R A N Ç A I S E.

A Ferney , 10 novembre.

VOTRE épître , mon cher confrère , est aussi philosophique qu'ingénieuse , elle est surtout d'un bon ami : vous avez raison sur tous les points , hors sur ce qui me regarde.

Je fais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison , puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle ; mais on a beau faire , dès que cette étrangère a des asiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe , son empire est assuré.

On peut long-temps chez notre espèce
Fermer la porte à la Raison ;
Mais dès qu'elle entre avec adresse ,
Elle reste dans la maison ,
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemie perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous fais bien bon gré de réprouver l'athéisme et d'aimer ce vers :

1770.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils disent sans hésiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois sages; mais ils n'en feront pas moins persécutés.

Je suis tout glorieux du baiser de madame *Saurin*; elle est bien hardie à cent lieues: elle n'oserait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet*: ce sont là de vrais philosophes. Adieu, vous qui l'êtes; conservez-moi votre amitié.

(1) Les Questions sur l'Encyclopédie, aujourd'hui le *Dictionnaire philosophique*.

1771.

L E T T R E C L X X I.

A M. TABAREAU, à *Lyon*.

Avril.

Du Nil au Bosphore
L'ottoman frémit :
Son peuple l'adore ,
La terre applaudit.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil (1) est toujours le moins mauvais.

Il est vrai que je persiste dans l'admiration et dans la reconnaissance que tout français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreuse nécessité d'aller se ruiner en procès à Paris ; mais je suis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avisent de mettre, sous le nom de *Genève*, des choses dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand-conseil deviendrait parlement, et que le roi serait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaissance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vasselier* me donnez continuellement.

Je me souviens bien, Monsieur, qu'un espagnol, qui passa à Ferney, il y a quelques mois, me dit

(1) Vers destinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Russie, exécuté à Lyon sur le métier, par les soins de M. de la Salle, fabricant.

qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux ; il me les envoie par la voie de Marseille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que Don Quichotte. Le négociant de Marseille peut en toute sûreté de conscience envoyer ces rogatons. Il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du saint-office : et je serais bien fâché de lire un ouvrage qui ne serait pas muni de ce sceau respectable.

Votre bibliothécaire vous est bien tendrement attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

L E T T R E C L X X I I.

A M. D E P E Z A I.

AIDE maréchal des logis
 Et de Cythère et du Parnasse,
 Je vois que vous avez appris
 Sous le grand général Horace,
 Ce métier qu'avec tant de grâce
 On vous voit faire dans Paris.
 J'ai lu votre aimable Rosière :
 Malheur au dur atrabilaire
 Qui lui reproche un doux baiser !
 Quel mortel ne doit excuser
 Une personne si discrète ?
 Un seul baiser , un seul amant ,
 Chez les bergères d'à présent
 Est la vertu la plus parfaite.

— Je vous remercie bien sensiblement , Monsieur ,
 1771. de votre paquet. Je ne fais par quelle voie il m'est
 venu , mais il me rendra heureux pendant deux jours.
 Je ne remercie point M. *Dorat* , quoiqu'il m'ait
 rendu heureux aussi ; mais ce n'est pas lui qui m'a
 gratifié de sa *réponse de Ninon* et de ses odes.

Le vieux malade de Ferney vous est toujours très-attaché.

L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney , le 19 juillet.

OUI , j'aime Pallas l'intrépide ,
 Qui fait tomber sous son égide
 Tout l'orgueil de ce vieux sultan.
 J'admire avec même justice
 Cette Pallas législatrice ,
 Qui de la Finlande au Cuban
 Donne une loi moins tyrannique
 Que certain code lévitique
 Et le fatras de l'Alcoran.

Courage , braves Russes , la victoire est toujours
 venue du Nord. Il faut que la raison en vienne ; il
 faut que les beaux et malheureux climats , si long-
 temps soumis à l'inquisition ou à l'équivalent , et
 peuplés de tant de fripons et d'imbécilles , soient éclairés
 par l'étoile du Nord , qui fait briller du haut du pôle
 arctique

arctique la tolérance universelle qu'on n'ose pas même
désirer encore dans certains pays.

1771.

Savez-vous, monsieur le Comte, que grâce à la stupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de censeur des livres, l'instruction de sa Majesté impériale n'a pas eu la permission d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en est point coupable. Tous les gens qui pensent parmi nous, révèrent cette instruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien su de cette sottise. Cela s'est fait uniquement par la bêtise des subalternes, et avant le changement du ministère. Mais on est très-coupable d'avoir confié quelque espèce de juridiction sur les belles lettres à des gens qui ne devraient avoir que la surintendance des chardons.

Oui, je reçus en son temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire sur M. de *Tchogoglof*. Je ne fais où il est; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement sollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adresser un ingénieur-dessinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous souhaite, et je l'espère, une paix glorieuse, digne de vos victoires. Si *Moustapha* n'a pu être chassé par les Russes, il les respectera du moins, et votre voisin le poète-empereur chinois les respectera aussi; l'autre poète-roi de Prusse fera toujours leur bon ami, si les rois sont amis. Je ne vous réponds point du troisième, et je vous garde le secret.

Mes respects à madame la comtesse.

1771.

L E T T R E C L X X I V.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney , le 25 novembre.

O N me mande , Monseigneur , qu'un anglais , très-anglais , qui s'appelle M. *Muller* , homme d'esprit , pensant et parlant librement , a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique ; et que le pape , en lui donnant audience , lui a dit : *Faites mes complimens à M. de Voltaire , et annoncez-lui que sa commission n'est pas fessable ; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi , mais je puis assurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne , pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle*.

Supposé que M. *Muller* ou *Milles* ait tenu ce discours dans Rome , et que le pape lui ait fait cette réponse , voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser ; car , après tout , cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres , car je suis bien vieux , bien malade , et bien faible. Mes sentimens pour vous ne tiennent point de cette faiblesse ; ils ne ressemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre respect , et conservez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquisiteur , selon vous , très-saint-père ,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux :

Vous entendez très-bien , vous voyez encor mieux ,
Et vous savez surtout bien parler et vous taire.

1771.

Je n'ai point ces talens , mais je leur applaudis.

Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Eglise ,

Allez très-tard en paradis :

Je ne suis point pressé que l'on vous canonise.

Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.

Vous êtes juste et bon , que faut-il davantage ?

C'est bien assez , je crois , qu'on dise : Il fut un sage ;

Dira qui veut , il fut un saint.

L E T T R E C L X X V.

A M. SAURIN.

A Ferney, 14 décembre.

VOTRE femme doit voir en vous

Le modèle des bons époux ,

Le modèle des bons poètes :

Si les enfans que vous lui faites ,

De vos écrits ont la beauté ,

Nul homme en sa postérité

Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

1772.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie Anglomanie : et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare ; qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent , et qui sont chez vous si naturels.

— 1772. Ensuite, je vous dirai que dès que l'hiver est venu, les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reste au coin de mon feu, sans quoi je viendrais causer au coin du vôtre. Je suis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mabli* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établissemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artistes qui font entrer de l'argent dans le royaume, sans que le ministère m'en ait la moindre obligation, la nécessité où je me suis mis de veiller continuellement sur ma colonie, ne me permet pas de m'absenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raisons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je suis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, risquer d'aller faire une scène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*.

Inter utrumque tene medium, tutissimus ibis.

J'ai toujours sur le cœur la belle tracasserie que m'a faite ce *M. le Roi*, sur le livre de *l'Esprit*. Vous savez que j'aimais l'auteur; vous savez que je fus le seul qui osai m'élever contre ses juges, et les traiter d'injustes et d'extravagans, comme ils le méritaient assurément. Mais vous savez aussi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorsque vous me demandâtes ce que j'en pensais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y a des choses lumineuses, et souvent de l'imagination dans l'expression; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit

sur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre sur l'Entendement humain , et d'y lire que la *le Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'esprit qu'*Aristote* et *Solon*. Le système que tous les hommes sont nés avec les mêmes talens , est d'un ridicule extrême. Je n'ai pu souffrir un chapitre intitulé , *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fausses, et presque par-tout une affectation qui m'a prodigieusement déplu. Mais je ne considérai alors que ce qu'il y avait de bon dans son livre , et l'infame persécution qu'on lui faisait. Je pris son parti hautement ; et quand il a fallu depuis analyser son livre , je l'ai critiqué très-doucement.

Vous avez l'esprit trop juste et trop éclairé pour ne pas sentir que j'ai raison. S'il se pouvait , contre toute apparence , que j'eusse le bonheur de vous voir encore , nous parlerions de tout cela en philosophes , en aimant passionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu , mon cher philosophe , mais philosophe avec de l'esprit et du génie , philosophe avec de la sensibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globe.

1772.

L E T T R E C L X X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre.

QUOI ! toujours la cruelle envie
Poursuit ma réputation !
On dit qu'une nymphe jolie ,
Dans ma dernière maladie ,
M'a donné l'extrême-onction ,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de consolation.
Voyez l'horrible calomnie !
Seigneur , il n'appartient qu'à vous ,
A votre jeunesse immortelle ,
De faire encor de si beaux coups ,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je sens que je suis au tombeau ;
Cet état me fait de la peine :
Mais il ne faut pas qu'un roseau
Vive aussi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être instruit de ce que ses sujets, jeunes et vieux, font dans son empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* faisant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainsi que vous en usâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre présence. Une belle demoiselle de la compagnie, plus grande que

madame M * *. de deux doigts , plus jeune , plus étoffée , plus rebondie , vint me consoler. Les Gênois sont malins , et les calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes ; mais le fait est que cette auguste demoiselle me faisait trembler de tous mes membres , et que si je m'évanouis , c'était de crainte ou de respect.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la scène de *Sylla* , de *Pompée* , ou de *César* , dont vous me parlez , que je n'aurais fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des lettres de capucin , je mets toutes les impostures aux pieds de mon crucifix , et je ne dis à personne : Ouvrez le loquet.

Au reste , je présume toujours que les princesses de la comédie sont par-tout sous vos lois , ainsi que dans leurs lits ; et que vous êtes toujours le maître des autres à table , au lit et à la guerre , comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle. J'ai rapetassé la Sophonisbe ; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires , l'un pour vous , l'autre pour la comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient francs de Lyon à Paris ; je fais seulement qu'ils sont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour savoir si je dois faire partir ce paquet sous votre nom , ou sous celui de M. le duc d'*Aiguillon*. Je suis bien sensible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les sifflets préparés pour les Lois de Minos.

A l'égard de *Sylla* , cette entreprise était aisée pour le R. P. de *la Rue* ; elle est fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baisse beaucoup , quoi qu'en disent mes panégyristes et ceux de la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

— 1772. Il me semble que le goût de ma chère nation est un peu changé; et si vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *César*, que je ne suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuse, je l'emploîrais bien vite pour vous faire ma cour; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée ferait de ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir encore. Je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

Le vieux malade de Ferney à qui l'on fait trop d'honneur.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

Qui demandait une inscription pour des écoles de chirurgie.

A Ferney, 28 avril.

IL y a près de trois mois, Monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes à deux lettres par syllabe, et douze syllabes forment un vers alexandrin; en ce cas il faut deux vers, mais il y a nécessairement des syllabes qui ont trois ou quatre lettres, ainsi la chose devient impossible.

Pour exprimer une pensée bonne ou mauvaise, il faut deux vers ou quatre; c'est ce qui rend notre langue très-peu susceptible du style lapidaire qui demande une extrême précision: nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet souvent ridicule dans les inscriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français; j'oserais proposer celui-ci, en attendant qu'on en fasse un meilleur.

Arte manus regitur, genius præluceat utrique.

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux.
Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

— Si on voulait absolument une inscription en
1773. français , on pourrait mettre :

D'où partent ces soins bienfaisans ?
Ils font d'un monarque et d'un père :
Il veille sur tous ses enfans ;
Il les soulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits , et alors l'inscription serait peut-être inlisible. Je trouverais cette inscription française assez passable ; mais vous voyez que c'est une rude tâche de faire des vers à tant le pied , à tant le pouce.

Le pauvre malade vous est très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans*.

LETTRE CLXXVIII. 1773.

A M A D A M E

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin.

M A D A M E,

MONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

Quoi , deux baisers sur la fin de ma vie !
 Quel passe-port vous daignez m'envoyer !
 Deux ! c'est trop d'un , adorable Egérie ;
 Je serais mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait ; ne vous fâchez pas ,
 Madame , si j'ai pris la liberté de lui rendre les
 deux baisers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage ,
 Faible tribut de quiconque a des yeux.
 C'est aux mortels d'adorer votre image ;
 L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de la Pandore de
 M. de *la Borde* ; ils m'ont paru bien dignes de votre
 protection. La faveur donnée aux véritables beaux-
 arts , est la seule chose qui puisse augmenter l'éclat
 dont vous brillez.

— 1773. Daignez agréer, Madame, le profond respect d'un vieux solitaire, dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnaissance.

L E T T R E C L X X I X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 15 octobre.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon;
Mais Chapelle respire encore.

Je ne reviens point, Monsieur, de ma surprise que *Chapelle* ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à la Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poètes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baissez votre bergère;
Faites des vers et des enfans.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.

L E T T R E C L X X X. 1774.

A M. DE RUHLIERES.

8 août.

JE vous remercie, Monsieur, de tout mon cœur. Placé entre votre *Germanicus* et votre *Mécène* vous ne dédaignez pas même un vieux allobroge qui ne se voit depuis plus de vingt ans qu'entre *Zuingle* et *Calvin*, et dont la mémoire n'est guère à Paris qu'entre *Fréron* et l'abbé *Sabotier*. Cependant j'aime toujours les bons vers passionnément, comme si j'étais français, comme si je soupais quelquefois entre vous et M. de *Champfort*. Vous m'avez deux fois traité selon mon goût; la première, quand mon ami *Thiriot* m'envoya

*Avez-vous par hasard connu feu monsieur Daubé
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?*

La seconde, quand vous m'avez gratifié vous-même de votre épître sur le grand art de savoir se passer de fortune.

Vous avez rendu respectables
Les bons vers et la pauvreté;
L'ignorance et la vanité
Osaient les croire méprisables.

Vous direz à présent comme *Horace*:

*Pauperies immunda domûs procul absit. Ego utrum
Navè ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.*

— 1774. Votre épître est comme elle doit être, et la satire sur la dispute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me semble qu'il se forme enfin un siècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût subsistera en France. Je m'y intéresse comme si j'étais encore de ce monde. Je ressemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne savais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philosophe si plaisant. J'ai son grand et gros livre, et j'ai pris son parti hardiment contre madame la princesse *Sharkof* ou *Sarresfok*, car je ne prononce pas les noms russes si bien que vous. Cette dame est pour le moins aussi plaisante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney est pénétré pour vous de l'estime la plus vraie. Mais puisque vous dites que vous êtes avec respect mon très-humble serviteur, pardieu, je suis le vôtre avec plus de respect encore.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre.

Vous me donnez, Madame, une rude commission. Tout le monde fait aisément des noëls malins, parce que tout le monde les aime ; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de personne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens sont convenus de se moquer à la fin de décembre. Cependant, pour satisfaire à votre étrange empressement, j'ai invoqué l'ombre de l'abbé *Pellegrin* ; tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas ! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

Noëls pour un souper.

JESU dans sa cabane
 Voyant venir Choiseul,
 Malgré le bœuf et l'âne,
 Lui faisant grand accueil,
 Dit : Je fais avec toi
 Un pacte de famille ;
 Tu fais garder ta foi,
 Et moi
 Je ne quitterai pas
 Tes pas,
 Pour chercher une fille.

1774.

Quand madame sa femme
Vint baïser le bambin,
Marie au fond de l'ame
Eut un peu de chagrin;
Cette bonne lui dit :
J'ai quelque jalousie.
Lorsque le Saint-Esprit
Me prit,
Vous n'étiez donc pas là,
Là, là;
Il vous aurait choisie.

L'enfant dans l'écurie,
D'un œil peu satisfait
Voyait Marthe et Marie,
Et sainte Elisabeth,
Et ses parens sans nom,
Et Joseph le beau-père;
Mais en voyant Grammont,
Poupon,
Tu criais : Celle-là,
Papa,
Est ma sœur ou ma mère.

Quand on aura chanté ces trois plats couplets, on
pourra chanter en chœur celui-ci qui n'est pas moins
plat :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas ;
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.

Votre

Votre château
Est grand et beau,
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs ?

1774.

Laissez paître vos bêtes,
Vous , Messieurs , qui ne l'êtes pas , &c.

L E T T R E C L X X X I I.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre.

L'OMBRE de l'abbé *Pellegrin* m'est encore apparue
cette nuit , et m'a donné les deux couplets suivans ,
sur l'air : *Or dites-nous , Marie.*

TROIS rois dans la cuisine
Vinrent de l'orient ;
Une étoile divine
Marchait toujours devant.
Cette étoile nouvelle
Les fit très-mal loger ;
Joseph et sa pucelle
N'avaient rien à manger.

Hélas , mes pauvres sires ,
Pourquoi voyagez-vous ?
Restez dans vos empires ,
Ou soupez avec nous.

Lettres en vers , &c.

* Z

1774.

Si la cour vous ennuie ,
Voyez-nous quelquefois ;
La bonne compagnie
Doit toujours plaire aux rois.

Mon cher abbé, lui ai-je dit , je reconnais bien ,
à votre style , l'auteur de ces fameux noëls :

Lisez la loi et les prophètes ,
Profitez de ce qu'ils ont dit.
Quand on a perdu Jésus-Christ ,
Adieu paniers , vendanges sont faites.

Mais après tout , vos couplets pour le souper de
St Joseph peuvent passer , parce que la bonne
compagnie dont vous me parlez , et que vous ne
connaissiez guère , est indulgente. S'il y a quelque
allusion dans les couplets de vos noëls , cette allusion
ne peut être qu'agréable pour les intéressés , et ne
peut choquer personne , pas même la sainte Vierge
et son mari , qui ne se sont jamais piqués d'avoir à
Bethléem le cuisinier du président *Hénault*. Mais sur-
tout ne montrez pas vos noëls à l'ingénieux *Fréron* ,
qui a les petites entrées chez madame la marquise
du Deffant , et qui ne manquerait pas de dire beau-
coup de mal de son cuisinier et de son feseur de
noëls , quoiqu'il ne se connaisse ni en bonne chère
ni en bons vers.

LETTRE CLXXXIII. 1774.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre.

Noëls sur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

IL devait venir boire
Un jour à Saint-Joseph,
Mais au bord de la Loire,
Il prit sa route en bref :

Tous les cœurs le suivirent,
Car il les avait tous;
En soupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en silence,
Quand femme et sœur partit;
Plus de chant, plus de danse,
Et surtout plus d'esprit :

Les voilà qui reviennent,
Tout change en un moment.
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

Air : *Joseph est bien marié.*

RIONS tous en ce séjour,
On ne rit guère à la cour.

1774.

Goûtons le bon temps si rare
Que cette cour nous prépare :
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas.
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château, &c.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche, ni *Jésu*, ni *Marie*, quoique tout cela soit essentiel. On doit savoir qu'en chansons, hors de l'Eglise point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes sont despotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste il ne faut pas

s'imaginer que tous les sujets soient propres pour ces petits airs , ni qu'on puisse deviner à cent lieues l'apropos du moment , surtout quand on a sur les bras l'affaire la plus cruelle auprès de laquelle toutes les tracasseries de cour sont des roses. 1774.

L E T T R E C L X X X I V.

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney, 27 mars.

M O N S I E U R ,

U N vieillard de quatre-vingt-un ans , accablé de maladies cruelles , a senti quelques adoucissements à ses maux , en recevant la lettre charmante en prose et en vers , dont vous l'avez honoré , dans une langue qui n'est point la vôtre , et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je viendrais vous en remercier à Genève , si mes souffrances me le permettaient , et si elles ne me privaient pas de toute société. 1775.

J'ai dit tout bas , en lisant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour

Une fille du tendre Orphée ;

D'un beau feu leur ame échauffée ,

Fit des chansons , des vers , et surtout fit l'amour.

1775.

Les Dieux bénirent leur tendresse ,
 Il en naquit un fils orné de leurs talens ;
 Vous en êtes issu ; connaissez vos parens
 Et tous vos titres de noblesse.

Agréez , monfieur le Prince , le respect du vieillard
 de Ferney.

L E T T R E C L X X X V .

A M A D A M E

D E S A I N T - J U L I E N .

8 décembre.

N O T R E protectrice fait fans doute qu'il n'est plus
 question de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait
 lui communiquer. L'affaire est faite; l'édit est entre
 les mains de nos chétifs états. Nous nous affeblons
 le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus*
 purement et simplement , et même en remerciant.

Il est vrai , Madame , que je demande une petite
 explication , et cette explication est une aumône de
 cinq mille livres ; somme excessivement petite , par
 laquelle je propose aux soixante publicains , maîtres
 du royaume , de racheter leurs péchés. Je fais les
 derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de
 lui cette bonne œuvre. Mais soit qu'il se rende , soit
 qu'il persiste dans l'impénitence finale , je ferai le
 diable à quatre dans nos états , pour faire accepter sa
 pancarte , même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, que vous m'avez procurées. Je lui demande un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers généraux nous réduisent à n'avoir pas de quoi acheter du bois. 1775.

Je me suis avisé de faire l'építaphe de l'abbé de *Voisenon* :

Ici gît , ou plutôt frétille
Voisenon , frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu ,
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de la lettre. Il est bien vrai que l'abbé de *Voisenon* frétille ; mais je ne veux point l'aller voir sitôt. Je veux vivre encore pour vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre esprit lumineux et votre personne. Vous parlez d'affaire comme un vieux conseiller d'Etat ; vous êtes active à rendre mille bons offices , comme si vous n'aviez rien à faire ; vous jugez tous les ouvrages mieux que si vous étiez de l'académie. Je me flatte bien que monsieur votre frère et vous , vous gagnerez votre procès. La chicane qu'on vous fait me paraît absurde, et ce n'est pas-là le cas où les choses absurdes réussissent.

Adieu , Madame ; je ne sors point du coin de mon feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air. Je ne sortirai que pour la bulle de M. *Turgot* , et je ne respirerai que pour vous être attaché avec le plus tendre respect.

1776.

L E T T R E C L X X X V I.

A M. L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 Mars.

M O N S I E U R ,

A PRÈS avoir lu votre Vénus , j'ai dit entre mes dents :

*Intermissa , Venus , diu
Tandem bella moves ; incipe , dulcium
Mater grata cupidinum ,
Circà centum hiemes flectere mollibus ,
Heu , durum imperiis !*

Je vous rends mille actions de grâces, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accesfit*, selon moi, signifie *accesfit ad Deæ templum*.

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire, contre la décence établie chez une nation. Le *phallus* et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je fais bien que par-tout, les fêtes, les processions nocturnes dégénérèrent en parties de plaisir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami, comme chez vous on fait l'amour à la messe et à vêpres. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient

que sacrées : les prêtresses de *Bacchus* faisaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre. 1776.

Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé des b..... tolérés, comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des fatrapes.

Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable. Je vous fais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre *Vénus* émergente est admirable ; et pour votre *callipige* :

En voyant cette belle estampe ,
 Tout lecteur est bien convaincu ,
 Lorsque Vénus montre son cu
 Que ce n'est pas un cu de lampe.

Vos recherches à l'occasion du temple d'*Ericine* sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la déesse autant que de M. le duc d'Orléans.

Agréez, Monsieur, les sincères remercimens, la respectueuse estime, et la reconnaissance d'un vieillard très-indigne de votre beau présent, mais qui en sent tout le prix.

1776.

L E T T R E C L X X X V I I .

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

J'ÉTAIS dans un bien triste état, Monseigneur, lorsque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes suédois ; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils disent que votre éminence ,
 Au pays des processions ,
 Fait à toutes les nations
 Aimer et respecter la France.
 Ils disent que votre entretien ,
 Cher aux beaux esprits comme aux belles ,
 Enchante le norvégien
 Et le voisin des Dardanelles ,
 Tout autant que l'italien :
 Comme , en sa première harangue ,
 Le chef du collège chrétien
 Plaifait à chacun dans sa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris , et en Languedoc , et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui sont arrivés en France. Je suis extasié en mon particulier des bontés que vous conservez pour moi ; elles me consolent et m'encouragent *per lestreme giornate di mia vita* , comme dit *Pétrarque* , l'un de vos prédécesseurs en talens et en grâces. Hélas ! vous êtes aujourd'hui le seul *Pétrarque*

qui soit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques , et même encore de la gaieté ; mais on prétend qu'il n'y a plus , dans la patrie de *Cicéron* et d'*Horace*, que des cérémonies. Je me trouve , depuis plus de vingt ans , à moitié chemin de Rome et de Paris , sans avoir succombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si , à mon âge , je pouvais avoir une passion , ce serait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire ; mais

Vejanius armis

Herculis ad postem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus se montrer. Il me reste encore le goût et le sentiment ; mais qu'est-ce que cela ? Et comment s'aller mêler dans un beau concert quand on ne peut plus chanter sa partie ?

Les bontés que votre éminence me témoigne , font ma consolation et mes regrets. Daignez conserver ces bontés pour un cœur aussi sensible que celui du vieux malade de Ferney , qui vous fera attaché avec le respect le plus tendre jusqu'à ce qu'il cesse d'exister.

1776.

L E T T R E C L X X X V I I I .

A M A D A M E

L A P R I N C E S S E D ' H E N I N .

M A D A M E ,

MADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que si je disputais *le Kain* à la reine , je devais demander votre protection. J'ai couru sur le champ au temple des Grâces , pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit :

Imite-nous , tu feras bien.

A cette reine si chérie

Nous ne disputons jamais rien ,

Et nous l'avons toujours servie.

Madame , me voilà justement comme les Grâces , je ne dispute rien à sa Majesté ; mais malheureusement je ne puis rien faire dans mon métier qui soit digne de ses regards ni des vôtres. Je vous prie seulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans , qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier , vive la reine , de vous faire sa cour , de vous voir , et de vous entendre avant de mourir , il mourrait heureux.

Je suis en attendant , avec un profond respect ,
Madame , votre , &c.

L E T T R E C L X X X I X. 1777.

A M. A U D I B E R T, à *Marseille*.

Mars.

E N V O Y E R de beaux vers et de l'argent comptant,
Ce n'est pas au Parnasse une chose ordinaire.

Vous pensez bien solidement,
Et vous possédez l'art de plaire.

C'est l'*utile dulci* que dans Rome autrefois

Enseignait le galant Horace ,
Et dont vous donnez , avec grâce ,
Des leçons chez les Marseillois.

Je vous remercie tendrement , mon cher confrère :
j'aurais bien voulu passer mon hiver entre vous et
M. *Guys*.

J'ai abusé plus d'une fois de vos bontés, Monsieur;
je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce,
qui est toujours , ou qui se croit toujours malade de
la poitrine. Elle s'imagine que des branches de pal-
mier d'Afrique , chargées de quelques dattes nou-
velles , pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas
qu'un fruit d'Afrique rende la santé en Suisse ;
mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre
nièce qui pense que Maroc lui fera plus de bien que
la nouvelle ville de Verfoy.

On vous aura sans doute mandé, Monsieur, que
cette ville de Verfoy, si long-temps abandonnée, se
construit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émula-
tion qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu,

— dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être
 1777. effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les
 pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

*Eruit , ædificat , mutat , quadrata rotundis ,
 Infanire putes.*

L E T T R E C X C.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi , &c , en réponse à une lettre en vers.

A Ferney , le 5 octobre.

UN beau siècle commence, et vous me l'annoncez.

Un jeune Titus le fait naître ,

Et c'est vous qui l'embellissez :

L'écuyer est digne du maître.

Pégase ayant fu qu'aujourd'hui

Vous commandez dans l'écurie ,

Vient s'offrir à vous , et vous prie

De vous servir souvent de lui ;

Il aime votre grâce et votre humeur légère ;

Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;

Sous vous il vole , il fait nous plaire ,

Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre
 droit d'aînesse, et que vous faites d'aussi jolis vers
 que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous
 remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée ,
 et c'est à moi qu'il faudra dire : *Solve senescentem* , &c.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Le vieux malade de Ferney.

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

*Qui avait envoyé à l'auteur des couplets de la mesure
des suivans.*

A Paris, le 16 mai.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles ,
Car il fut plaîre comme elles :
Aujourd'hui plus généreux ,
Il fait des chançons nouvelles
Pour un vieillard malheureux,

Je supporte avec constance
Ma longue et triste souffrance ,
Sans l'erreur de l'espérance :
Mais vos vers m'ont consolé ;
C'est la seule jouissance
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin , Monsieur : M. Tronchin ;
témoin du triste état où je suis , trouverait trop
étrange que je répondisse en mauvais vers à vos
charmans couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop
des tourmens du corps , mais le cœur du vieux *Voltaire*
est plein de vos bontés.

Fin des Lettres en vers et en prose.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ANONYMES.

LETTRE I. page 20

LETTRE II. 283

ADHEMAR, (M. le marquis d') *grand-maitre de la maison de madame la margrave de Bareith.* 232

ALBERGATI CAPACELLI, (M. le marquis) *sénateur de Bologne.* 254

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 189

LETTRE II. 244

AMMAN, (M.) *secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris.* 185

ANTREMONT. (madame la marquise d') 303

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 270

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I. 175

LETTRE II. 179

ARGENTAL.

TABLE ALPHABETIQUE. 369

ARGENTAL. (M. le comte d') .

LETTRE I. page 105

LETTRE II. 158

LETTRE III. 208

LETTRE IV. 273

LETTRE V. 277

ARGENTAL. (Madame la comtesse d') 153

ARGET, (M. d') *secrétaire de S. M. le roi de Prusse.* 200

ARNAUD. (M. d') 205

ATTAIGNANT. (M. l'abbé de l') 367

AUDIBERT. (M.) 365

AUDRA. (M. l'abbé) 327

B.

BARRI. (Madame la comtesse du) 347

BEAUMONT. (Madame Elie de) 282

BELLOI. (M. de) 299

BELOSELSKI. (M. le prince de) 357

BERGER. (M.)

LETTRE I. 93

LETTRE II. 95

BERNARD. (M.) 147

Lettres en vers, &c.

* A a

BERNIS. (M. le cardinal de)

LETTRE I.

page 338

LETTRE II.

362

BOCAGE. (Madame du)

LETTRE I.

236

LETTRE II.

240

LETTRE III.

245

BOUFFLERS. (M. le chevalier de)

304

BOUILLON. (M. le duc de)

263

BOURET, (M.) *fermier général.*

308

BRANCAS. (M. le duc de)

14

BRETEUIL. (M. l'abbé de)

68

BUSSI, (M. l'abbé de) *depuis évêque de Luçon.*

3

C.

CHAMPBONIN. (Madame de)

LETTRE I.

98

LETTRE II.

99

CHARLES-THÉODORE. (S. A. Electorale le
prince Palatin)

LETTRE I.

258

LETTRE II.

260

CHAU. (M. l'abbé de la)

360

A L P H A B E T I Q U E. 371

CHAULIEU. (M. l'abbé de) page 11

CHAUVELIN, (M. le marquis de) *ambassadeur à Turin.*

LETTRE I. 247

LETTRE II. 249

LETTRE III. 268

CHENEVIERES. (M. de)

LETTRE I. 234

LETTRE II. 253

CHOISEUL. (Madame la duchesse de) 324

CHRISTIAN VII, (roi de Danemarck.) 295

CIDEVILLE, (M. de) *conseiller au parlement de Rouen.*

LETTRE I. 33

LETTRE II. 37

LETTRE III. 39

LETTRE IV. 43

LETTRE V. 46

LETTRE VI. 52

LETTRE VII. 59

LETTRE VIII. 65

LETTRE IX. 66

LETTRE X. 72

LETTRE XI. 77

LETTRE XII. 107

LETTRE XIII. 123

LETTRE XIV. 141

LETTRE XV. 155

LETTRE XVI.	page 161
LETTRE XVII.	164
LETTRE XVIII.	166
LETTRE XIX.	181
LETTRE XX.	194
LETTRE XXI.	198
LETTRE XXII.	219
LETTRE XXIII.	224
LETTRE XXIV.	226
LETTRE XXV.	238

CLAIRON. (Mademoiselle) 257

CONDAMINE. (M. de la)

LETTRE I. 215

LETTRE II. 217

CUBIERES. (M. le marquis de) 366

D.

DAMILAVILLE. (M.)

LETTRE I. 266

LETTRE II. 296

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I. 74

LETTRE II. 242

LETTRE III. 279

LETTRE IV. 315

LETTRE V. 329

LETTRE VI. 351

A L P H A B E T I Q U E. 373

1 2 LETTRE VII.	page 353
LETTRE VIII.	355
DENIS. (Madame)	214
DESMAHIS et de MARGENCI. (MM.)	235
DESTOUCHES. (M.)	202
DUBOIS. (M. le cardinal)	31
DUPUITS. (M.)	311

F.

FAUGERES, (Dom) <i>abbé de Senones.</i>	237
FAYE. (M. de la)	22
FEL. (Mademoiselle)	255
FONTENELLE. (M. de)	28
FORMONT. (M. de)	
LETTRE I.	83
LETTRE II.	84
LETTRE III.	86
LETTRE IV.	88
LETTRE V.	90
LETTRE VI.	100
LETTRE VII.	111
LETTRE VIII.	133
LETTRE IX.	144
LETTRE X.	150

FLORIAN. (M. le marquis de) page 251

FLORIAN, (Madame la marquise de) *nièce de l'auteur.* 320

G.

GENONVILLE. (M. de) 26

H.

HELVETIUS. (M.) 142

HENAULT. (M. le président)

LETTRE I. 177

LETTRE II. 182

LETTRE III. 196

LETTRE IV. 275

HENIN. (Madame la princesse d') 364

I.

ISSARTS, (M. le marquis des) *ambassadeur de France à Dresde.*

LETTRE I. 191

LETTRE II. 203

K.

KEISERLING. (M. le baron de)

LETTRE I.	page 127
LETTRE II.	132
LETTRE III.	169

L.

LUBERT. (Mademoiselle de) 41

M.

MAINE. (Madame la duchesse du) 34

MAIRAN. (M. de) 152

MARIN. (M.) 307

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I.	286
LETTRE II.	328

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I.	114
LETTRE II.	136

MIMEURE. (Madame la marquise de) 18

MONCRIF. (M. de)

LETTRE I.	38
LETTRE II.	49
LETTRE III.	50

MOULTOU. (M.)

page 323

MOUSSINOT. (M. l'abbé)

148

N.

NEUVILLE. (Madame la comtesse de la)

LETTRE I.

58

LETTRE II.

71

P.

PEZAI. (M. de)

335

PODEVILS, (M. le comte de) *envoyé de Prusse.*

171

POMMEREUL. (Madame de)

314

POMPADOUR. (Madame de)

LETTRE I.

188

LETTRE II.

190

LETTRE III.

210

PONT DE VEYLE. (M. de)

122

R.

RICHELIEU; (M. le duc depuis maréchal de)
ambassadeur à Dresde.

LETTRE I.

186

LETTRE II.

230

LETTRE III.

342

ROCHEFORT

A L P H A B E T I Q U E. 377

ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I. page 302

LETTRE II. 345

ROQUE , (M. de la) *auteur du Mercure de France.*

97

RUHLIERES. (M. de)

LETTRE I. 322

LETTRE II. 349

S.

SADE. (M. l'abbé de)

LETTRE I. 55

LETTRE II. 61

SAINT-JULIEN. (Madame de) 358

SAINT-PIERRE. (Madame la duchesse de)

LETTRE I. 47

LETTRE II. 51

SAURIN, (M.) *de l'académie française.*

LETTRE I. 266

LETTRE II. 305

LETTRE III. 332

LETTRE IV. 339

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 336

LETTRE II. 348

SENAC DE MEILHAN. (M. de) 265

Lettres en vers , &c.

* Bb

T.

TABAREAU. (M.) page 334

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	36
LETTRE II.	80
LETTRE III.	119
LETTRE IV.	130
LETTRE V.	139

TOURAILLE. (M. le comte de la)

LETTRE I.	271
LETTRE II.	287

TRESSAN. (M. le comte de) 103

TRONCHIN. (M.) 227

U.

ULRIQUE, (La princesse de Prusse) *depuis reine de Suède.*

LETTRE I.	173
LETTRE II.	211

USSÉ. (M. le marquis d')

LETTRE I.	16
LETTRE II.	62

V.

VALLIERE. (M. le duc de la)

LETTRE I.	221
LETTRE II.	288

ALPHABETIQUE. 379

VENDOME. (M. le prince de) page 7

VILLETTE. (M. le marquis de)

LETTRE I. 284

LETTRE II. 290

LETTRE III. 293

LETTRE IV. 301

VOISENON. (M. l'abbé de)

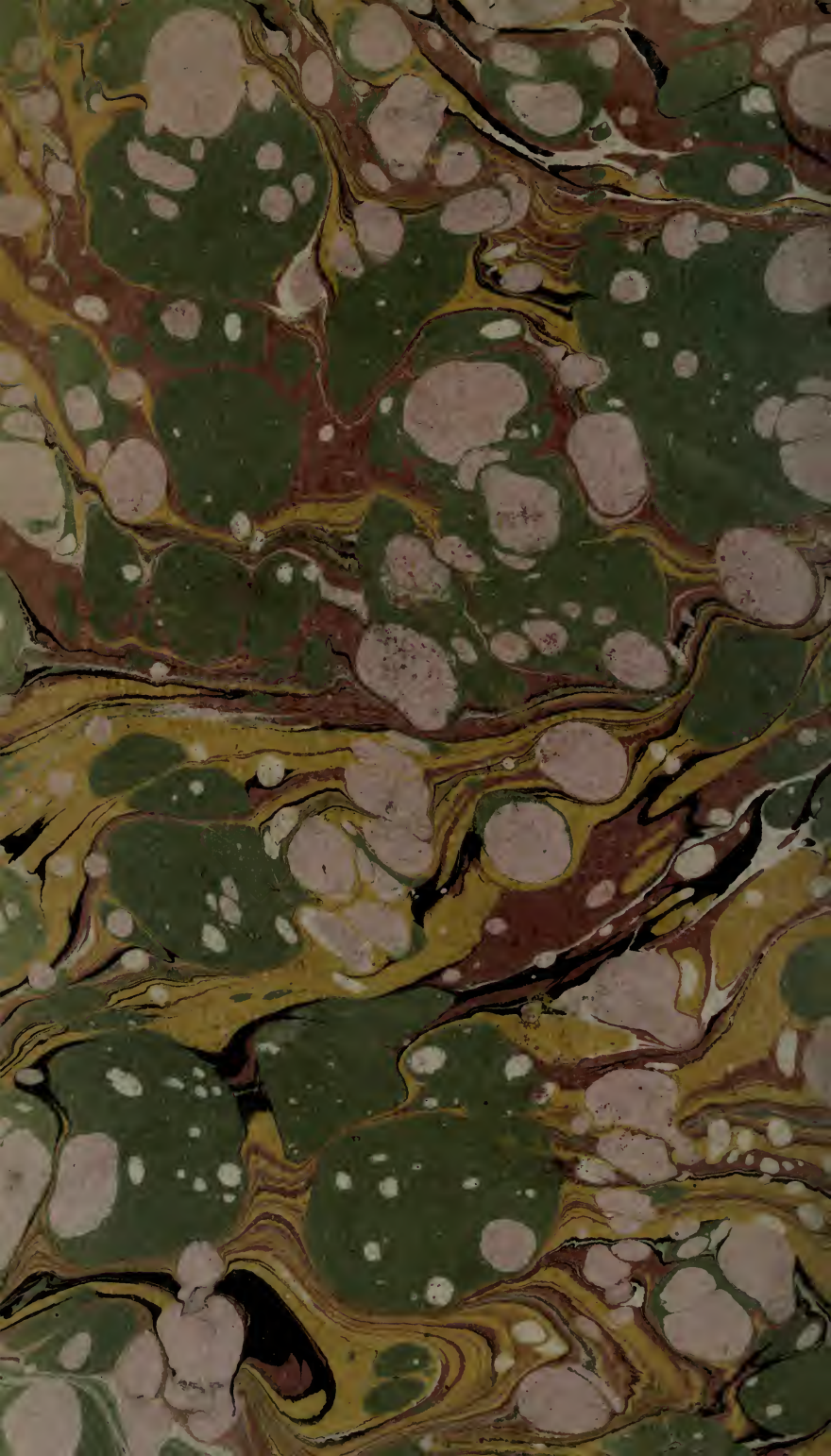
LETTRE I. 184

LETTRE II. 288

LETTRE III. 291

Fin de la Table des Lettres en vers.





PQ
2070
1785
t.15

Voltaire, François
Marie Arouet de
Oeuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

ERINDALE COLLEGE LIBRARY

✓

